

ASSOCIATION DES FILLES DE ST FRANCOIS DE SALES
RETRAITE REGION SUD OUEST 2015

**L'espérance sous la conduite de
Saint François de Sales et de Benoît XVI**
Père Benoît GOUBAU

Communauté Sainte Scholastique

Urt

Introduction

Il faut prendre conscience de ceci : de par sa fragilité et sa tendance innée à descendre plutôt qu'à remonter, notre nature humaine est sujette à l'inconstance. Tenir ses résolutions, rester ferme dans ses propos, exige d'elle une grande force d'âme. Elle ressemble à ces oiseaux qui ne se maintiennent dans les airs qu'à coups d'ailes et d'élanements incessamment renouvelés, sous peine de tomber à terre. C'est pour cela, chère Philothée, que vous avez besoin de reprendre souvent votre décision de servir Dieu. Sans cela, vous retomberez dans votre premier état, ou plutôt un état pire¹, car les chutes spirituelles ont ceci de particulier qu'elles nous précipitent plus bas que nous n'étions au moment où nous sommes engagés dans la vie spirituelle.

Il n'y a point d'horloge si excellente que nous ne devions remonter deux fois le jour. Outre cela chaque année, on doit en démonter les pièces, en ôter la rouille, redresser les tordues, et réparer celles qui sont usées. Ainsi celui qui a un vrai soin de son âme doit, pour ainsi dire, la remonter en Dieu, matin et soir, par les exercices spirituels dont nous avons parlé. De plus, il doit souvent considérer son état et redresser ce qui doit l'être ; enfin, une fois par an, il doit tout démonter, tout examiner avec soin, afin de déceler les attachements et les passions de son cœur, les défauts qu'il a conservés ou qu'il a pu prendre. Et comme l'horloger huile des différentes pièces pour les protéger de la rouille et faciliter leur mouvement, ainsi le vrai spirituel, après avoir passé en revue les parties de son cœur, y verse l'huile des sacrements de la Confession et de l'Eucharistie. Cette pratique renouvellera vos forces émoussées par le temps, réchauffera votre cœur, affermira votre détermination, et de nouvelles vertus fleuriront en vous.

C'est un peu ce que nous avons l'intention de faire pendant ces trois jours de retraite. C'est intentionnellement que j'ai commencé par deux paragraphes de saint François de Sales, vous êtes salésiennes. Qu'allons-nous faire ? Le thème de la retraite est : « **L'espérance sous la conduite de saint François de Sales et de Benoît XVI** ». Je parlerai du sujet en deux parties, parce qu'il me semblait un peu artificiel de laisser les deux maîtres spirituels parler ensemble. Le matin donc je laisserai la parole à Benoît XVI, en citant largement son encyclique 'Sauvés dans l'espérance' et en la situant. Tout ce que nous allons entendre ne sera pas neuf, mais nous rafraîchira la mémoire, nous donnera l'occasion de réfléchir un peu au sujet de problèmes qui nous préoccupent tous. L'après-midi nous lirons saint François de Sales. Il a parlé de l'espérance dans l'IVD et dans le TAD, il y a consacré un Entretien aux sœurs de la Visitation, en a parlé dans ses sermons et dans sa correspondance. J'ai repris les textes qui me semblaient les plus intéressants. Je ne pense pas que nous lirons tout – nous verrons d'ailleurs que ce que nous lirons confirme ce que Benoît XVI dit –, mais ceci nous donnera l'occasion de lire des textes de notre saint patron auxquels normalement nous n'avons pas accès. J'ai dactylographié toutes mes conférences, ainsi que les textes de saint François de Sales, ce qui vous évite de devoir tout noter. Bon courage.

Article de Théo au sujet de l'espérance

Il n'y a pas de vie chrétienne sans espérance. L'espérance est la certitude fondée sur la confiance en la parole de Dieu, que celui-ci aime l'homme, l'appelle au bonheur et ne l'abandonne jamais. Pour le chrétien, l'homme qui espère reçoit de Dieu la force qui lui permet de vaincre tous les obstacles et de parvenir à la sainteté pour laquelle il a été fait. On dit que l'espérance est une vertu théologale car elle lie directement l'homme au mystère de Dieu donnant la vie.

L'ancien Testament appelle à l'espérance : « Regardez les générations passées et voyez : qui a mis sa confiance dans le Seigneur et a été déçu ? » (Si 2, 10) et la vie et l'enseignement de Jésus sont entièrement un appel à l'espérance et au rejet de la peur (Lc 12, 32).

Les chrétiens distinguent l'espoir de l'espérance. L'espoir attend, pour le futur, la réalisation de ce qui rendra l'homme ou la société plus heureux. (Je crois que c'est ce que le pape nomme les petites espérances dans son encyclique.) Vivre l'espérance est vivre dès à présent du bonheur promis par Dieu. Les théologiens aiment employer l'expression « déjà là, mais pas encore ». Par le baptême et dans l'Eucharistie le fidèle vit déjà dans la vie éternelle, même si celle-ci n'est pas encore pleinement manifestée. Pour lui le bonheur de croire aujourd'hui n'est jamais total : c'est un sentiment provisoire, incomplet mais cependant signe et porteur du bonheur total auquel il aspire.

Ainsi l'espérance est aussi éloignée du désespoir, qui dans les difficultés de la vie n'arrive plus à faire confiance à Dieu, que de la présomption, qui pense atteindre le bonheur par ses propres forces. Elle s'appuie sur la promesse de Dieu et sur l'Esprit qui transforme le cœur et lui permet de se tourner vers le Père.

¹Lc 11, 26.

L'espérance a toujours été l'objet de beaucoup de réflexions. Les 50 dernières années ont connu un regain d'attention des théologiens à son sujet. Dans les années 1960, Jürgen Moltmann – un théologien protestant, qui a beaucoup réfléchi au sujet de l'espérance et de la Croix – situe l'espérance dans un monde où le marxisme donne beaucoup d'espoir à une partie de l'humanité. Il montre que Dieu n'est pas lié au passé mais qu'il faut toujours le considérer dans son éternel présent. L'homme destiné à entrer dans cet éternel présent ne peut considérer son présent que comme incomplet et donc s'engager, même au niveau politique et social, à rendre la Terre plus digne du présent absolu de Dieu. La plupart des penseurs, aujourd'hui, lient l'espérance à l'eschatologie et à la morale.

L'homme est naturellement inquiet parce qu'il est limité et marche vers la mort. L'espérance s'inscrit dans sa recherche d'harmonie avec lui-même et avec le monde et lui fait entendre dans sa vie concrète l'appel d'un bonheur possible pour lui et pour le monde entier. Ainsi l'espérance marque l'agir du chrétien parce qu'elle lui permet de situer son aventure personnelle dans celle du monde. L'espérance donne l'assurance d'être avec le Christ et permet au chrétien d'affronter l'avenir sans peur, avec humilité, sachant que Dieu seul a les clés de son bonheur à venir. Elle lui donne aussi une responsabilité vis-à-vis d'un monde qui perd souvent le sens de l'espérance.

Vous devez toujours être prêts à vous expliquer devant ceux qui vous demandent de rendre compte de l'espérance qui est en vous ; faites-le avec douceur et respect » (1 Pr 3, 15-16).

Le plan de Spe Salvi

Le plan de 'Spe Salvi' est annoncé dans l'introduction : « Nous a été donnée l'espérance fiable en vertu de laquelle nous pouvons affronter notre présent » (n° 1). On distingue deux parties dans l'Encyclique. La première est conceptuelle et examine le sens de l'espérance chrétienne dans l'histoire (n°s 2-31). La deuxième partie est pratique et envisage les répercussions les plus concrètes du don de l'espérance pour la vie chrétienne (n°s 32-48). L'encyclique se conclut par une méditation évangélique sur Marie, « étoile de l'espérance » (n°s 49-50).

1 La découverte de la « grande espérance »

1. L'espérance-certitude

Quand l'homme rencontre Dieu, il découvre que sa vie ne finit pas dans le néant : son avenir est assuré, son présent est transformé, « une vie nouvelle lui a été déjà donnée ». Cette espérance concerne la vie et l'histoire de l'humanité (n°s 2-3). Le message chrétien a chanté la société antique parce que, à la différence des religions païennes, il offrait une nouvelle vision du monde et de la vie humaine, centrée sur le Christ, vainqueur de la mort, et qu'il instaurait des liens de fraternité entre les hommes, fondés sur l'amour (n°s 4-6).

Dans l'épître au Hébreux la foi est reliée à l'espérance, car elle n'est pas seulement une tension subjective vers Dieu. Elle fait naître objectivement en nous la vie éternelle que nous attendons (cf. He 11, 1). Dans ce sens, la foi « attire l'avenir dans le présent » ; la vie quotidienne s'en trouve changée : elle n'est plus fondée sur nos petites espérances, notre sécurité matérielle ou morale mais sur la certitude de la véritable vie en Dieu. Dès lors, la patience et la persévérance dans la fidélité caractérisent l'espérance chrétienne (n°s 7-9).

2. La dimension sociale de l'espérance chrétienne

Cette espérance-certitude devrait transformer notre vie. Pourtant l'homme est inquiet devant la mort. Qu'est-ce donc la vie éternelle qui est donnée par la foi ? C'est une « immersion dans l'océan de l'amour infini », où nous sommes comblés de joie (n°s 10-12). D'autre part, ce bonheur n'est pas individuel, privé. Le salut restaure l'unité de l'humanité et fait sortir chaque homme de la prison de son propre « moi ». Dans l'histoire, l'espérance chrétienne a été une force de transformation du monde, comme le montre le travail des moines du Moyen Âge (n°s 13-15).

3. Les tribulations de l'espérance dans l'histoire et sa véritable image

L'époque de la modernité, les découvertes de la science, ont profondément modifié la perception de l'espérance. L'homme prenant conscience de sa puissance de transformation de la nature, s'est orienté dans les idéologies du progrès humain et la foi a été reléguée dans la zone privée (n°s 17-81). Le progrès, technique, politique, est devenu ambigu car il ne correspondait plus à la dimension éthique de l'homme. En se passant de Dieu, en l'excluant de sa raison et de sa liberté, l'homme s'est privé de la véritable espérance (n°s 22-23).

Parce que l'on n'a jamais fini de construire le monde, il est un devoir d'espérance pour chaque génération humaine : rechercher le sens du bien, comme condition du progrès (n°s 24-25). Ce n'est pas la science, qui est le

véritable moteur de la transformation du monde, mais l'amour : Dieu, qui est « la grande espérance de l'homme ». Cet amour nous engage à la responsabilité pour autrui, à participer à l'amour de Dieu pour les hommes (n^{os} 26-29).

En résumé de cette première partie, l'homme a de nombreuses espérances², mais il a besoin d'une espérance qui va au-delà de la réalisation de ses espérances concrètes. Dieu est le fondement de l'espérance car son amour nous atteint et constitue la garantie de ce que nous attendons : la vie véritable (n^{os} 30-31)

I. « Lieux » d'apprentissage et d'exercice de l'espérance

1. La prière comme école d'espérance

Par la prière l'homme se purifie en élargissant son désir en direction de Dieu et des hommes. Personnelle, elle s'appuie sur la prière de l'Église. Celui qui prie devient serviteur de l'espérance pour les autres (n^{os} 32-34).

2. Agir et souffrir comme lieu d'apprentissage de l'espérance

Dans l'engagement de l'action, nous mettons nos espérances en acte. Mais la grande espérance dépasse nos réussites ou nos échecs. Elle nous permet d'accueillir le règne de Dieu comme un don et, alors seulement, de devenir « collaborateurs de Dieu » (n^o 35). De même, nous devons tout faire pour surmonter la souffrance, mais seul Dieu est capable d'« enlever le péché du monde ».

L'espérance nous fait entrer dans le mystère de la souffrance car elle nous unit au Christ qui a souffert, est mort et est ressuscité. Au plan social, la présence de la souffrance dans le monde est ouverture à l'espérance dans la mesure où l'on accepte celui qui souffre, car sa souffrance constitue la mesure de notre humanité. La consolation, la souffrance par amour de la vérité, comme l'offrande des peines de la vie quotidienne participent de la compassion de Dieu pour l'homme (n^{os} 36-40).

3. Le jugement comme lieu d'apprentissage et d'exercice de l'espérance

L'espérance chrétienne ne peut mettre de côté le jugement final. Chez les premiers chrétiens, le jugement dernier était compris comme l'image de leurs responsabilités de leur espérance en la justice de Dieu. Aux temps modernes, la préoccupation du jugement universel s'estompe, en faveur d'une conception du salut individualisé. L'injustice du monde est comprise comme l'image d'un Dieu injuste. Elle conduit à l'athéisme. Mais l'image de Dieu se révèle dans la justice surprenante de la mort et la résurrection du Christ. La foi dans le jugement dernier est une espérance dans la justice réelle assurée par Dieu (n^{os} 41-44).

La doctrine du purgatoire est située dans la perspective de la capacité de l'homme d'accueillir l'espérance. Le choix définitif de l'homme en sa mort vis-à-vis de la vérité de l'amour est souvent accompagné de compromis avec le mal. L'accomplissement en Dieu passe alors par le « feu » de la purification, qui, peut-on penser, est le Christ lui-même qui nous transforme. Le jugement de Dieu est espérance parce qu'il est justice (il respecte ce qui est terrestre) et grâce (il nous délivre de la peur) (n^{os} 45-47). Dans cette perspective, la pratique de la prière pour les défunts est une expression du sens communautaire de l'espérance (n^o 48).

Conclusion : Marie, étoile de l'espérance

Marie porte l'espérance chrétienne par sa vie et sa mission, tout spécialement dans la nuit de la Passion de son Fils. Aujourd'hui encore elle nous accompagne sur le chemin de la résurrection (n^{os} 49-50).

²Vous vous rappelez de ce que j'ai dit au début, où il est question d'espoir. Cela a à voir avec un problème de traduction. Nous avons le mot 'espoir' et le mot 'espérance', alors qu'en allemand on ne dispose que du mot 'Hoffnung', qui selon le contexte signifie l'un ou l'autre.

La définition même de l'espérance chrétienne

La foi est espérance

Au début de l'encyclique le pape se demande ce qu'est l'espérance chrétienne. Il part, cela ne doit pas nous étonner, du témoignage de la Bible sur l'espérance. Le mot « espérance » est un mot central de la foi biblique, au point que, dans certains passages, les mots « foi » et « espérance » semblent interchangeable. Ainsi, la *Lettre aux Hébreux* lie étroitement à la « plénitude de la foi » (10, 22) « l'indéfectible profession de l'espérance » (10, 23). De même, lorsque la *Première Épître de Pierre* exhorte les chrétiens à être toujours prêts à rendre une réponse à propos du sens et de la raison de leur espérance (cf. 3, 15), « espérance » est équivalent de « foi ». Ce qui a été déterminant pour la conscience des premiers chrétiens – à savoir le fait d'avoir reçu comme don une espérance crédible – se manifeste aussi là où est mise en regard l'existence chrétienne avec la vie avant la foi, ou avec la situation des membres des autres religions. Il me semble très important que le pape fasse remarquer cela. Depuis qu'il est homme l'homme cherche Dieu – n'allons pas dans les détails, mais cela date d'il y a environ 150 à 200.000 ans. Paul rappelle aux Éphésiens que, avant leur rencontre avec le Christ, ils étaient « sans espérance et sans Dieu dans le monde » (cf. *Ep* 2, 12). Naturellement, il sait qu'ils avaient eu des dieux, qu'ils avaient eu une religion, mais leurs dieux s'étaient révélés discutables et, de leurs mythes contradictoires, n'émanait aucune espérance. Malgré les dieux, ils étaient « sans Dieu » et, par conséquent, ils se trouvaient dans un monde obscur, devant un avenir sombre. « Du néant dans le néant, combien rapidement nous retombons, dit une épitaphe de l'époque – paroles dans lesquelles apparaît sans ambiguïté ce à quoi Paul fait référence. C'est dans le même sens qu'il dit aux Thessaloniens : vous ne devez pas être « abattus comme les autres, qui n'ont pas d'espérance » (*1 Th* 4, 13). Ici aussi, apparaît comme élément caractéristique des chrétiens le fait qu'ils ont un avenir : ce n'est pas qu'ils sachent dans les détails ce qui les attend, mais ils savent de manière générale que leur vie ne finit pas dans le néant. C'est seulement lorsque l'avenir est assuré en tant que réalité positive que le présent devient aussi vivable. Ainsi, nous pouvons dire maintenant : le christianisme n'était pas seulement une « bonne nouvelle » – la communication d'un contenu jusqu'à présent ignoré, d'éléments que l'on peut connaître, mais une communication qui produit des faits et qui change la vie. La porte obscure du temps, de l'avenir, a été ouverte toute grande. Celui qui a l'espérance vit différemment; une vie nouvelle lui a déjà été donnée. Soit dit entre parenthèses, je me pose vraiment la question du sens que les personnes qui croyaient au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob donnaient à leur vie. Nous voyons que pour eux aussi et surtout Jésus est venu apporter une bonne nouvelle.

Maintenant se pose la question suivante : en quoi consiste cette espérance qui, comme espérance, est *rédemption* ? En fait : le cœur même de la réponse est donné dans le passage de la *Lettre aux Éphésiens* cité précédemment : avant leur rencontre avec le Christ, les Éphésiens étaient sans espérance, parce qu'ils étaient « sans Dieu dans le monde ». (Paul s'adresse à des grecs, qui ne croyaient pas au Dieu d'Israël.) Parvenir à la connaissance de Dieu, le vrai Dieu, signifie recevoir l'espérance. Pour nous qui vivons depuis toujours avec le concept chrétien de Dieu et qui nous y sommes habitués, la possession de l'espérance, qui provient de la rencontre réelle avec ce Dieu, n'est presque plus perceptible. L'exemple d'une sainte de notre temps peut en quelque manière nous aider à comprendre ce que signifie rencontrer ce Dieu, pour la première fois et réellement. Le pape suit l'évolution d'une personne qui a vécu il n'y a pas tellement longtemps, qui était d'origine païenne et qui, vu la vie qui a été la sienne, a été canonisée par le pape Jean-Paul II. Il s'agit de l'Africaine Joséphine Bakhita. Elle était née vers 1869 – elle ne savait pas elle-même la date exacte – dans le Darfour, au Soudan. À l'âge de neuf ans, elle fut enlevée par des trafiquants d'esclaves, battue jusqu'au sang et vendue cinq fois sur des marchés soudanais. En dernier lieu, comme esclave, elle se retrouva au service de la mère et de la femme d'un général, et elle fut chaque jour battue jusqu'au sang; il en résulta qu'elle en garda pour toute sa vie 144 cicatrices. Enfin, en 1882, elle fut vendue à un marchand italien pour un consul italien qui, face à l'avancée des mahdistes, revint en Italie.

Jusqu'alors, elle n'avait connu que des maîtres qui la méprisaient et qui la maltraitaient, ou qui, dans le meilleur des cas, la considéraient comme une esclave utile. Cependant, à présent, chez des maîtres qui la traitaient humainement, elle entendait dire qu'il existait un « Paron » au-dessus de tous les maîtres, le Seigneur des seigneurs, et que ce Seigneur était bon, la bonté en personne. Elle apprit que ce Seigneur la connaissait, elle aussi, qu'il l'avait créée, elle aussi – plus encore qu'il l'aimait. Elle aussi était aimée, et précisément par le « Paron » suprême, face auquel tous les autres maîtres ne sont, eux-mêmes, que de misérables serviteurs. Elle était connue et aimée, et elle était attendue. Plus encore, ce Maître avait lui-même personnellement dû affronter le destin d'être battu et maintenant il l'attendait « à la droite de Dieu le Père ». Désormais, elle avait une « espérance » – non seulement la petite espérance de trouver des maîtres moins cruels, mais la grande espérance : je suis définitivement aimée et quel que soit ce qui m'arrive, je suis attendue par cet Amour. Et ainsi ma vie est bonne. Par la connaissance de cette espérance, elle était « rachetée », elle ne se sentait plus une esclave, mais une fille de Dieu libre. Elle comprenait ce que Paul entendait lorsqu'il rappelait aux Éphésiens qu'avant ils étaient sans espérance et sans Dieu dans le monde

– sans espérance parce que sans Dieu. Aussi, lorsqu'on voulut la renvoyer au Soudan, Bakhita refusa-t-elle ; elle n'était pas disposée à être de nouveau séparée de son « Paron ». Le 9 janvier 1890, elle fut baptisée et confirmée, et elle fit sa première communion des mains du Patriarche de Venise. Le 8 décembre 1896, à Vérone, elle prononça ses vœux dans la Congrégation des Sœurs canossiennes et, dès lors – en plus de ses travaux à la sacristie et à la porterie du couvent –, elle chercha surtout dans ses différents voyages en Italie à appeler à la mission : la libération qu'elle avait obtenue à travers la rencontre avec le Dieu de Jésus Christ, elle se sentait le devoir de l'étendre, elle devait la donner aussi aux autres, au plus grand nombre de personnes possible. L'espérance, qui était née pour elle et qui l'avait « rachetée », elle ne pouvait pas la garder pour elle; cette espérance devait rejoindre beaucoup de personnes, elle devait rejoindre tout le monde. C'est intentionnellement que j'ai laissé cette histoire qui se trouve dans l'encyclique et qui nous prouve que Benoît XVI, qui est un érudit et un penseur de haute envergure, trouve que rien n'illustre mieux son propos que le témoignage de vie d'une femme toute simple.

Le concept d'espérance fondée sur la foi, dans le Nouveau Testament et dans l'Église primitive

Il n'est pas difficile de se rendre compte que l'expérience de la petite esclave africaine Joséphine Bakhita a été aussi l'expérience de nombreuses personnes battues et condamnées à l'esclavage à l'époque du christianisme naissant. Le christianisme n'avait pas apporté un message social révolutionnaire comme celui de Spartacus, qui, dans des luttes sanglantes, avait échoué. Jésus n'était pas Spartacus, il n'était pas un combattant pour une libération politique, comme Barabbas ou Bar-Khoba. Ce que Jésus, personnellement mort sur la croix, avait apporté était quelque chose de totalement différent : la rencontre avec le Seigneur de tous les seigneurs, la rencontre avec le Dieu vivant, et ainsi la rencontre avec l'espérance qui était plus forte que les souffrances de l'esclavage et qui, de ce fait, transformait de l'intérieur la vie et le monde. Les circonstances dans lesquelles a été écrite la lettre à Philémon nous disent que des hommes qui, selon leur condition sociale, ont entre eux des relations de maîtres et d'esclaves, en tant que membres de l'unique Église, sont devenus frères et sœurs les uns des autres – c'est ainsi que les chrétiens se nomment les uns les autres. En vertu du Baptême, ils avaient été régénérés, ils s'étaient abreuvés du même Esprit et ils recevaient ensemble, côte à côte, le Corps du Seigneur. Même si les structures extérieures demeuraient identiques, cela changeait la société, de l'intérieur. Cela doit nous faire réfléchir. J'ose dire ici qu'une des raisons pour lesquelles j'estime tant les sœurs SMMI est que de par leur charisme elles mettent cela en pratique. Elles nous invitent d'une manière silencieuse à faire de même. Si la *Lettre aux Hébreux* dit que les chrétiens n'ont pas ici-bas une demeure stable, mais qu'ils cherchent la demeure future (cf. *He* 11, 13-16 : *Ph* 3, 20), cela est tout autre qu'un simple renvoi à une perspective future : la société présente est considérée par les chrétiens comme une société imparfaite; ils appartiennent à une société nouvelle, vers laquelle ils sont en chemin et qui, dans leur pèlerinage, est déjà anticipée.

Nous devons ajouter encore un autre point de vue. La *Première Lettre aux Corinthiens* (1, 18-31) nous montre qu'une bonne part des premiers chrétiens appartenait aux couches sociales basses et, précisément pour cela, étaient disposés à faire l'expérience de la nouvelle espérance, comme nous l'avons vu dans l'exemple de Joséphine Bakhita. Cependant, depuis les origines, il y avait aussi des conversions dans les couches aristocratiques et cultivées, puisqu'elles vivaient, elles aussi, « sans espérance et sans Dieu dans le monde ». Le mythe avait perdu sa crédibilité ; la religion d'État romaine s'était sclérosée en un simple cérémonial, qui était exécuté scrupuleusement, mais qui était désormais réduit à une simple « religion politique ». Le rationalisme philosophique avait cantonné les dieux dans le champ de l'irréel. Le Divin était vu sous différentes formes dans les forces cosmiques, mais un Dieu que l'on puisse prier n'existait pas. Paul illustre de manière particulièrement appropriée la problématique essentielle de la religion d'alors, lorsqu'il oppose à la vie « selon le Christ » une vie sous la seigneurie des « éléments du cosmos » (cf. *Col* 2, 8). Ce ne sont pas les éléments du cosmos, les lois de la matière qui, en définitive, gouvernent le monde et l'homme, mais c'est un Dieu personnel qui gouverne les étoiles, à savoir l'univers ; ce ne sont pas les lois de la matière et de l'évolution qui sont l'instance ultime, mais la raison, la volonté, l'amour – une Personne. Et si nous connaissons cette Personne et si elle nous connaît, alors vraiment l'inexorable pouvoir des éléments matériels n'est plus l'instance ultime ; alors nous ne sommes plus esclaves de l'univers et de ses lois, alors nous sommes libres. Dans l'antiquité, une telle conscience a déterminé les esprits sincères qui étaient en recherche. Le ciel n'est pas vide. La vie n'est pas un simple produit des lois et des causalités de la matière, mais, en tout, et en même temps au-dessus de tout, il y a une volonté personnelle, il y a un Esprit qui, en Jésus, s'est révélé comme Amour. Nous y reviendrons plus tard, tout en étant d'accord avec le pape, il est normal qu'on se pose des questions quand on est confronté aux conséquences de cataclysmes naturels.

Les sarcophages des débuts du christianisme illustraient de manière visible cette conception devant la mort, face à laquelle la question concernant la signification de la vie devient inévitable. La figure du Christ est interprétée sur les sarcophages antiques surtout au moyen de deux images : celle du philosophe et celle du pasteur. Par philosophie, à l'époque, on n'entendait pas, en général, une discipline académique difficile telle qu'elle se présente

aujourd'hui. Le philosophe était plutôt celui qui savait enseigner l'art essentiel : l'art d'être homme de manière droite – l'art de vivre et de mourir³. Depuis longtemps déjà, les hommes s'étaient certainement rendu compte qu'une grande partie de ceux qui circulaient comme philosophes, comme maîtres de vie, étaient seulement des charlatans qui, par leurs paroles, se procuraient de l'argent, tandis qu'ils n'avaient rien à dire sur la vie véritable. On cherchait d'autant plus le vrai philosophe qui saurait indiquer vraiment la voie de la vie. Vers la fin du troisième siècle, nous trouvons pour la première fois à Rome, sur le sarcophage d'un enfant, dans le contexte de la résurrection de Lazare, le Christ comme figure du vrai philosophe qui, dans une main, tient l'Évangile et, dans l'autre, le bâton de voyage du philosophe. Avec son bâton, il est vainqueur de la mort; l'Évangile apporte la vérité que les philosophes itinérants avaient cherchée en vain. Dans cette image, qui est restée dans l'art des sarcophages durant une longue période, il est évident que les personnes cultivées comme les personnes simples reconnaissaient le Christ : il nous dit qui, en réalité, est l'homme et ce qu'il doit faire pour être vraiment homme. Il nous indique la voie et cette voie est la vérité. Il est lui-même à la fois l'une et l'autre, et donc il est aussi la vie que recherchons. Il indique aussi la voie au-delà de la mort ; seul celui qui est en mesure de faire ainsi est un vrai maître de vie. La même chose est visible dans l'image du pasteur.

Comme dans la représentation du philosophe, l'Église primitive pouvait, dans la figure du pasteur, aussi se rattacher à des modèles existant dans l'art romain⁴. Dans ce dernier, le pasteur était en général l'expression du rêve d'une vie sereine et simple, dont les gens avaient la nostalgie dans la confusion de la grande ville. L'image était alors perçue dans le cadre d'un scénario nouveau qui lui conférait un contenu plus profond : « Le Seigneur est mon berger : je ne manque de rien...

Si je traverse les ravins de la mort, je ne crains aucun mal, car tu es avec moi » (Ps 22 [23], 1. 4). Le vrai pasteur est Celui qui connaît aussi la voie qui passe par les ravins de la mort ; Celui qui marche également avec moi sur la voie de la solitude ultime, où personne ne peut m'accompagner, me guidant pour la traverser : Il a parcouru lui-même cette voie, il est descendu dans le royaume de la mort, il l'a vaincu et il est maintenant revenu pour nous accompagner et pour nous donner la certitude qu'avec Lui on trouve un passage. La conscience qu'existe Celui qui m'accompagne aussi dans la mort et qui, « avec son bâton, me guide et me rassure », de sorte que « je ne crains aucun mal » (Ps 22 [23], 4), telle était la nouvelle « espérance » qui apparaissait dans la vie des croyants. (Jésus ressuscité est le nouvel Orphée) Le pape insiste sur l'importance de l'objectivité de la substance de la foi, celle-ci n'est pas subjective. Mais cette objectivité, cette réalité n'est pas tangible, ce qui nous pose tant de problèmes.

Faisons remarquer ici l'importance de la connaissance des Évangiles, du NT. et de l'A.T., ainsi que de la tradition chrétienne. Le fait que la substance de la foi soit objective – elle correspond à une réalité et non une chimère, Dieu existe – fait qu'elle nous donne déjà maintenant quelque chose de la réalité attendue, et la réalité présente constitue pour nous une « preuve » des biens que nous ne voyons pas encore. Elle attire l'avenir dans le présent, au point que le premier n'est plus le pur « pas-encore ». Le fait que cet avenir existe change le présent ; le présent est touché par la réalité future, et ainsi les biens à venir se déversent sur les biens présents et les biens présents sur les biens à venir. Les deux se tiennent et cela dit aussi toute l'importance de notre existence terrestre.

La vie éternelle – qu'est-ce que c'est ?

Jusqu'à présent, nous avons parlé de la foi et de l'espérance dans le Nouveau Testament et aux origines du christianisme ; il a cependant toujours été évident que nous ne parlons pas uniquement du passé ; la réflexion dans son intégralité intéresse la vie et la mort de l'homme en général, et donc nous intéresse nous aussi, ici et maintenant. C'est pourquoi, nous devons à présent nous demander de manière explicite : la foi chrétienne est-elle aussi pour nous aujourd'hui une espérance qui transforme et soutient notre vie ? Est-elle pour nous « performative » – un message qui forme de manière nouvelle la vie elle-même, ou est-elle désormais simplement une « information » que, entre temps, nous avons mise de côté et qui nous semble dépassée par des informations plus récentes ? Dans la recherche d'une réponse, je voudrais partir de la forme classique du dialogue par lequel le rite du Baptême exprimait l'accueil du nouveau-né dans la communauté des croyants et sa renaissance dans le Christ. Le prêtre demandait d'abord quel nom les parents avaient choisi pour l'enfant, et il poursuivait ensuite par la question : « Que demandez-vous à l'Église ? » Réponse : « La foi ». « Et que donne la foi ? » « La vie éternelle ». Dans le dialogue, les parents cherchaient pour leur enfant l'accès à la foi, la communion avec les croyants, parce qu'ils voyaient dans la foi la clé de « la vie éternelle ». En fait, aujourd'hui comme hier, c'est de cela qu'il s'agit dans le Baptême, quand on devient chrétien : non seulement d'un acte de socialisation dans la communauté, non pas simplement d'un

³Luc Ferry explique dans un livre qui s'intitule 'Apprendre à vivre' que la philosophie naît parce que l'homme veut trouver une réponse à la question : 'Pourquoi la mort ? Pourquoi la souffrance ?'. La différence entre la philosophie et la religion est que la philosophie attend le salut – la réponse à ces deux questions – par soi-même (ou par une transcendance immanente), tandis que la religion l'attend par un Autre.

⁴Dans l'iconographie on employait des images soi-disant innocentes pour représenter des choses de la foi.

accueil dans l'Église. Les parents attendent plus pour le baptisé : ils attendent que la foi lui donne la vie – la vie éternelle. (Je voudrais dire la même chose en d'autres mots. Nous avons tous une vie biologique, naturelle. De par la foi nous avons accès à la vie spirituelle. C'est pour cela que nous disons que nous sommes de fils adoptés par la foi.) La foi est la substance de l'espérance. Mais alors se fait jour la question suivante : voulons-nous vraiment cela – vivre éternellement ?

Peut-être aujourd'hui de nombreuses personnes refusent-elles la foi simplement parce que la vie éternelle ne leur semble pas quelque chose de désirable. (En d'autres mots : parce qu'on ne comprend pas ce que veut dire la vie éternelle, ou parce on le comprend mal, on préfère ne pas être baptisé. On préfère l'incertitude du néant, que la certitude d'une vie éternelle.) Ils ne veulent nullement la vie éternelle, mais la vie présente, et la foi en la vie éternelle semble, dans ce but, plutôt un obstacle. Continuer à vivre éternellement – sans fin – apparaît plus comme une condamnation que comme un don. Bien sûr, on voudrait renvoyer la mort le plus loin possible. Mais vivre toujours, sans fin – en définitive, cela peut être seulement ennuyeux et en fin de compte insupportable. Saint Ambroise, Père de l'Église, a dit : « L'immortalité serait un fardeau plutôt qu'un profit, sans le souffle de la grâce ». Nous allons illustrer ceci par un sermon de saint François de Sales au sujet de la mort de la Vierge.

Il est vrai que l'élimination de la mort ou même son renvoi presque illimité mettrait la terre et l'humanité dans une condition impossible et ne serait même pas un bénéfice pour l'individu lui-même. Il y a clairement une contradiction dans notre attitude, qui renvoie à une contradiction intérieure de notre existence elle-même. D'une part, nous ne voulons pas mourir ; surtout celui qui nous aime ne veut pas que nous mourions. D'autre part, il est vrai que nous ne désirons pas non plus continuer à exister de manière illimitée et même la terre n'a pas été créée dans cette perspective. Alors, que voulons-nous vraiment ? Ce paradoxe de notre propre attitude suscite une question plus profonde : qu'est-ce en réalité que la « vie » ? Et que signifie véritablement « éternité » ? Il y a des moments où nous le percevons tout à coup : oui, ce serait précisément cela – la vraie « vie » – ainsi devrait-elle être. Par comparaison, ce que, dans la vie quotidienne, nous appelons « vie », en vérité ne l'est pas. Dans sa longue lettre sur la prière adressée à Proba, une veuve romaine aisée et mère de trois consuls, Augustin écrivit un jour : dans le fond, nous voulons une seule chose – « la vie bienheureuse », la vie qui est simplement vie, simplement « bonheur ». En fin de compte, nous ne demandons rien d'autre dans la prière. Nous ne marchons vers rien d'autre – c'est de cela seulement qu'il s'agit. Mais ensuite, Augustin ajoute aussi : en regardant mieux, nous ne savons pas de fait ce qu'en définitive nous désirons, ce que nous voudrions précisément. Nous ne connaissons pas du tout cette réalité ; même durant les moments où nous pensons pouvoir la toucher, nous ne la rejoignons pas vraiment. « Nous ne savons pas ce que nous devons demander », confesse-t-il avec les mots de saint Paul (*Rm8*, 26). Nous savons seulement que ce n'est pas cela. Toutefois, dans notre non-savoir, nous savons que cette réalité doit exister. « Il y a donc en nous, pour ainsi dire, une savante ignorance », écrit-il. Nous ne savons pas ce que nous voudrions vraiment ; nous ne connaissons pas cette « vraie vie » ; et cependant, nous savons qu'il doit exister un quelque chose que nous ne connaissons pas et vers lequel nous nous sentons poussés.

Le pape pense qu'Augustin décrivait là de manière très précise et toujours valable la situation essentielle de l'homme, la situation d'où proviennent toutes ses contradictions et toutes ses espérances. Nous désirons en quelque sorte la vie elle-même, la vraie vie, qui ne finisse pas par être atteinte par la mort ; mais, en même temps, nous ne connaissons pas ce vers quoi nous nous sentons poussés. Nous ne pouvons pas cesser de nous diriger vers cela et cependant nous savons que tout ce que nous pouvons expérimenter ou réaliser n'est pas ce à quoi nous aspirons. Cette « chose » inconnue est la véritable « espérance », qui nous pousse et le fait qu'elle soit ignorée est, en même temps, la cause de toutes les désespérances comme aussi de tous les élans positifs ou destructeurs vers le monde authentique et vers l'homme authentique. L'expression « vie éternelle » cherche à donner un nom à cette réalité connue inconnue. Il s'agit nécessairement d'une expression insuffisante, qui crée la confusion. En effet, « éternel » suscite en nous l'idée de l'interminable, et cela nous fait peur ; « vie » nous fait penser à la vie que nous connaissons, que nous aimons et que nous ne voulons pas perdre et qui est cependant, en même temps, plus faite de fatigue que de satisfaction, de sorte que, tandis que d'un côté nous la désirons, de l'autre nous ne la voulons pas. Nous pouvons seulement chercher à sortir par la pensée de la temporalité dont nous sommes prisonniers et en quelque sorte prévoir que l'éternité n'est pas une succession continue des jours du calendrier, mais quelque chose comme le moment rempli de satisfaction, dans lequel la totalité nous embrasse et dans lequel nous embrassons la totalité. Il s'agirait du moment de l'immersion dans l'océan de l'amour infini, dans lequel le temps – l'avant et l'après – n'existe plus.

Nous pouvons seulement chercher à penser que ce moment est la vie au sens plénier, une immersion toujours nouvelle dans l'immensité de l'être, tandis que nous sommes simplement comblés de joie. C'est ainsi que Jésus l'exprime dans Jean : « Je vous reverrai, et votre cœur se réjouira ; et votre joie, personne ne vous l'enlèvera » (16, 22). Nous devons penser dans ce sens si nous voulons comprendre ce vers quoi tend l'espérance chrétienne, ce

que nous attendons par la foi, par notre être avec le Christ. (Toutes ces réflexions faites plus haut expliquent je crois le pourquoi de l'agonie.)

Saint Grégoire décrit la mort de saint Benoît, sa sortie de ce monde et les signes qui l'accompagnent. « Passons maintenant à l'année où il devait quitter cette vie : à tous il annonça le jour de sa mort, signifiant à tous ceux qui étaient présents qu'ils devaient tenir secret ce qu'ils avaient entendu et indiquant aux absents quel signe, et de quelle sorte, se produirait lorsque son âme sortirait de son corps. Six jours avant son départ, il se fait ouvrir son tombeau.

Peu après, il est pris d'accès de fièvre dont l'ardeur véhémence commence à l'accabler. Comme sa langueur s'aggravait de jour en jour, au sixième jour, il se fit porter par ses disciples à l'oratoire et là, il s'assura pour son départ en recevant le Corps et le Sang du Seigneur, puis, entouré de ses disciples qui soutenaient de leurs mains ses membres affaiblis, il rendit le dernier souffle en prononçant des paroles de prière. Ce jour-là, deux de ses frères, l'un étant resté en sa cellule et l'autre se trouvant au loin, eurent la révélation d'une même et unique vision : ils virent qu'une voie recouverte de tissus précieux et illuminée de lampes innombrables, s'étendait de sa cellule jusqu'au ciel, empruntant un chemin tout droit, à l'Orient. Au sommet se tenait un homme brillant, majestueusement vêtu, qui leur demanda : « Cette voie que vous contemplez, de qui est-elle ? » Ils reconnurent qu'ils ne le savaient pas. Alors il leur dit : « C'est la voie par laquelle Benoît, le bien-aimé de Dieu, est monté au ciel. » La mort du saint homme donc, les disciples présents la virent de leurs yeux tandis que les absents en eurent connaissance grâce au signe qui leur avait été prédit. Il fut enseveli dans l'Oratoire de Saint-Jean-Baptiste que lui-même avait construit sur les ruines de l'autel d'Apollon.)

L'espérance chrétienne est-elle individualiste ?

Au cours de leur histoire, les chrétiens ont cherché à traduire en figures représentables ce savoir qui ne sait pas, en développant des images du « ciel » qui restent toujours éloignées de ce que, précisément, nous connaissons seulement négativement, à travers une non-connaissance. Toutes ces tentatives de représentation de l'espérance ont donné à de nombreuses personnes, au fil des siècles, l'élan pour vivre en se fondant sur la foi et en abandonnant aussi, de ce fait, ce qu'ils possédaient. L'auteur de la *Lettre aux Hébreux*, dans le onzième chapitre, a tracé une sorte d'histoire de ceux qui vivent dans l'espérance et du fait qu'ils sont en marche, une histoire qui va d'Abel à son époque. À l'époque moderne, une critique toujours plus dure de cette sorte d'espérance s'est développée : il s'agirait d'un pur individualisme, qui aurait abandonné le monde à sa misère et qui se serait réfugié dans un salut éternel uniquement privé. Dans l'introduction à son œuvre fondamentale « *Catholicisme. Aspects sociaux du dogme* », Henri de Lubac a recueilli certaines opinions de ce genre, qui méritent d'être citées : « Ai-je trouvé la joie ? Non [...]. J'ai trouvé **ma** joie. Et c'est terriblement autre chose [...]. La joie de Jésus peut être personnelle. Elle peut appartenir à **un seul homme**, et il est sauvé. Il est en paix [...] pour maintenant et pour toujours, **mais seul**. Cette solitude de joie ne l'inquiète pas, au contraire : il est l'élu. Dans sa béatitude, il traverse les batailles une rose à la main ».

Face à cela, de Lubac, en se fondant sur la théologie des Pères dans toute son ampleur, a pu montrer que le salut a toujours été considéré comme une réalité communautaire. La *Lettre aux Hébreux* parle d'une « cité » (cf. 11, 10.16 ; 12, 22 ; 13, 14) et donc d'un salut communautaire. De manière cohérente, le péché est compris par les Pères comme destruction de l'unité du genre humain, comme fragmentation et division. Babel, le lieu de la confusion des langues et de la séparation, se révèle comme expression de ce qu'est fondamentalement le péché. Et ainsi, la « rédemption » apparaît vraiment comme le rétablissement de l'unité, où nous nous retrouvons de nouveau ensemble, dans une union qui se profile dans la communauté mondiale des croyants.

Il n'est pas nécessaire que nous nous occupions ici de tous les textes dans lesquels apparaît le caractère communautaire de l'espérance. Restons dans la *Lettre à Proba*, où Augustin tente d'illustrer un peu cette réalité connue inconnue que nous recherchons. Le point de départ est simplement l'expression « vie bienheureuse ». Puis il cite le *Psaume* 144 [143], 15 : « Bienheureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu ». Et il continue : « Pour faire partie de ce peuple et que nous puissions parvenir [...] à vivre avec Dieu pour toujours, « le but du précepte, c'est l'amour qui vient d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sincère » (1 *Tm* 1, 5) ». Cette vie véritable, vers laquelle nous cherchons toujours de nouveau à tendre, est liée au fait d'être en union existentielle avec un *peuple* et, pour toute personne, elle ne peut se réaliser qu'à l'intérieur de ce « nous ». Elle présuppose donc l'exode de la prison de son propre « moi », parce que c'est seulement dans l'ouverture de ce sujet universel que s'ouvre aussi le regard sur la source de la joie, sur l'amour lui-même – sur Dieu.

Cette vision de la « vie bienheureuse » orientée vers la communauté vise en fait quelque chose au-delà du monde présent, mais c'est précisément ainsi qu'elle a aussi à voir avec l'édification du monde – en des formes très diverses, selon le contexte historique et les possibilités offertes ou exclues par lui. Au temps d'Augustin, lorsque

l'irruption de nouveaux peuples menaçait la cohésion du monde, où était donnée une certaine garantie de droit et de vie dans une communauté juridique, il s'agissait de fortifier le fondement véritablement porteur de cette communauté de vie et de paix, afin de pouvoir survivre au milieu des mutations du monde.

Le pape ne peut pas parcourir toute l'histoire, mais s'attarde ici au monachisme, qui a marqué le Moyen-âge. Dans la conscience commune, les monastères apparaissent comme des lieux de fuite hors du monde et de dérobaude aux propres responsabilités dans le monde, pour la recherche du salut personnel. Bernard de Clairvaux, qui, avec son Ordre réformé, fit rentrer une multitude de jeunes dans les monastères, avait une vision bien différente sur cette question. Selon lui, les moines ont une tâche pour toute l'Église et par conséquent aussi pour le monde. Par de nombreuses images, il illustre la responsabilité des moines pour tout l'organisme de l'Église, plus encore, pour l'humanité ; il leur applique la parole du Pseudo-Ruffin : « Le genre humain vit grâce à peu de gens ; s'ils n'existaient pas, le monde périrait ». Les contemplatifs doivent devenir des travailleurs agricoles, nous dit-il. La noblesse du travail, que le christianisme a héritée du judaïsme, était apparue déjà dans les règles monastiques d'Augustin et de Benoît. Bernard reprend à nouveau ce concept. Les jeunes nobles qui affluaient dans ses monastères devaient se plier au travail manuel. En vérité, Bernard dit explicitement que pas même le monastère ne peut rétablir le Paradis ; il soutient cependant qu'il doit, en tant que lieu de défrichage pratique et spirituel, préparer le nouveau Paradis. Un terrain sauvage est rendu fertile – précisément tandis que sont en même temps abattus les arbres de l'orgueil, qu'est enlevé ce qui pousse de sauvage dans les âmes et qu'est préparé ainsi le terrain sur lequel peut prospérer le pain pour le corps et pour l'âme. Ne nous est-il pas donné de constater de nouveau, justement face à l'histoire actuelle, qu'aucune structuration positive du monde ne peut réussir là où les âmes restent à l'état sauvage ? (Ici je fais à nouveau une réflexion personnelle. Je pense aux sœurs SMMI. Le pape parle des contemplatifs en disant qu'ils doivent devenir des travailleurs agricoles, donc des actifs. Nos sœurs puisent la force pour leur travail actif dans une intense vie de prière.)

La transformation de la foi-espérance chrétienne dans les temps modernes

Le pape examine les raisons de l'intrusion de l'individualisme des Temps Modernes dans la foi-espérance. Les Temps Modernes sont marqués par les conquêtes techniques, qui ont permis l'émergence d'un monde nouveau au sein duquel l'homme pourrait retrouver, selon certains, la place de dominant. Le paradis terrestre ne pouvait, jusque-là, lui être rendu que par la foi en Jésus-Christ. Et voici qu'émerge avec le progrès un nouveau courant de pensée supposant le rachat de l'homme par la science. Le progrès regardé comme dépassement de toutes les dépendances, est ainsi considéré comme un chemin vers la liberté parfaite, promesse dans laquelle l'homme va vers sa plénitude (terrestre, ce que Marx oublie). Ce progrès est dominé par la raison considérée comme pouvoir du bien et pour le bien. Ainsi raison et liberté semblent garantir par elles-mêmes, en vertu de leur bonté intrinsèque, une nouvelle communauté humaine parfaite. Cette espérance en une humanité nouvelle s'est concrétisée par des événements politiques tels la révolution française. Kant redéfinissait le royaume annoncé par Jésus et le situait là où la foi de l'Église est dépassée et remplacée par la foi religieuse, à savoir la simple foi rationnelle. (On rabaisse de niveau.)

Le 19^{ème} siècle, qui connut l'essor industriel, ne renia pas sa foi dans le progrès comme forme d'espérance humaine et continua à considérer la raison et la liberté comme des étoiles-guides à suivre sur le chemin de l'espérance. Pour Marx, il fallait élaborer une nouvelle politique pensée scientifiquement et aboutissant à un changement radical de société. Avec ce renversement des structures existantes, il rêvait d'un monde parfait. Il a oublié que l'homme demeure toujours homme. Il a oublié l'homme et il a oublié sa liberté, même pour le mal. Il croyait que, une fois mise en place l'économie, tout aurait été mis en place. Sa véritable erreur est le matérialisme : en effet l'homme n'est pas seulement le produit de conditions économiques, et il n'est pas possible de le guérir uniquement (de l'extérieur) en créant des conditions économiques favorables. Je me permets ici quelques remarques personnelles. Dans le livre de Luc Ferry, que j'ai déjà cité, j'ai trouvé les choses suivantes. Nous l'avons fait remarquer, la différence entre la philosophie et la religion est que la philosophie attend le salut par soi-même (ou par une transcendance immanente), tandis que la religion l'attend par un Autre. Il est clair que Marx propose le salut par soi-même, c'est donc philosophique. La tradition républicaine a favorisé l'apparition d'une pensée libre affranchie des contraintes liées aux divers cultes religieux. Je fais cette réflexion me demandant si ce n'est pas notre contexte très libéral qui fait que nous nous sommes aussi affranchie de la foi, donc si ce n'est pas une des raisons de la perte de la foi en Occident. Il faut aussi faire remarquer que le pape aborde le marxisme avec bienveillance, mais ose aussi mettre le doigt sur la plaie, dire ce qui en sont les points faibles.

Benoît XVI met en garde contre le règne de l'homme seul – le salut par soi-même – qui conduirait ainsi à des issues perverses. Il juge nécessaire une autocritique de l'ère moderne dans un dialogue avec le christianisme et

avec sa conception de l'espérance. Dans un tel dialogue, même les chrétiens, dans le contexte de leurs connaissances et expériences, doivent apprendre de manière renouvelée en quoi consiste véritablement leur espérance, ce qu'ils ont à offrir au monde et ce que, à l'inverse, ils ne peuvent pas offrir. Aucune structure, aussi bonne soit-elle, ne pourra garantir le bien-être moral du monde. Ce n'est pas la science qui rachète l'homme. L'homme est racheté par l'amour. Ma vie aujourd'hui dans la condition humaine, je la vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré pour moi. La vie dans le sens véritable, on ne l'a pas de soi tout seul et pas même par soi : elle est une relation. Et la vie dans sa totalité est relation avec Celui qui est source de la vie. Et notre relation à Dieu ne peut se faire sans communion avec Jésus, qui ne peut se faire elle-même sans relation avec les autres. Nous ne pouvons prétendre aimer Dieu sans aimer notre prochain. Christ est mort pour tous afin que les vivants n'aient plus leur vie centrée sur eux-mêmes, mais sur lui, qui est mort et ressuscité pour eux. (Donc nous aussi nous 'devons' nous aimer les uns les autres.) Le Christ est mort pour tous. Vivre pour lui signifie se laisser associer à son 'être pour'.

La vraie physionomie de l'espérance chrétienne

Demandons-nous maintenant de nouveau : que pouvons-nous espérer ? Et que ne pouvons-nous pas espérer ? Avant tout nous devons constater qu'un progrès qui peut s'additionner n'est possible que dans le domaine matériel. Ici, dans la connaissance croissante des structures de la matière et en relation avec les inventions toujours plus avancées, on note clairement une continuité du progrès vers une maîtrise toujours plus grande de la nature. À l'inverse, dans le domaine de la conscience éthique et de la décision morale, il n'y a pas de possibilité équivalente d'additionner, pour la simple raison que la liberté de l'homme est toujours nouvelle et qu'elle doit toujours prendre à nouveau ses décisions. Jamais elles ne sont simplement déjà prises pour nous par d'autres – dans un tel cas, en effet, nous ne serions plus libres. La liberté présuppose que, dans les décisions fondamentales, tout homme, chaque génération, est un nouveau commencement. Les nouvelles générations peuvent assurément construire sur la connaissance et sur les expériences de celles qui les ont précédées, comme elles peuvent puiser au trésor moral de l'humanité entière.

Mais elles peuvent aussi le refuser, parce que ce trésor ne peut pas avoir la même évidence que les inventions matérielles. Le trésor moral de l'humanité n'est pas présent comme sont présents les instruments que l'on utilise ; il existe comme invitation à la liberté et comme possibilité pour cette liberté. Mais cela signifie que :

- a. La condition droite des choses humaines, le bien-être moral du monde, ne peuvent jamais être garantis simplement par des structures, quelle que soit leur valeur. De telles structures sont non seulement importantes, mais nécessaires ; néanmoins, elles ne peuvent pas et ne doivent pas mettre hors-jeu la liberté de l'homme. Même les structures les meilleures fonctionnent seulement si, dans une communauté, sont vivantes les convictions capables de motiver les hommes en vue d'une libre adhésion à l'ordonnement communautaire. La liberté nécessite une conviction ; une conviction n'existe pas en soi, mais elle doit toujours être de nouveau reconquise de manière communautaire.
- b. Puisque l'homme demeure toujours libre et que sa liberté est également toujours fragile, le règne du bien définitivement consolidé n'existera jamais en ce monde. Celui qui promet le monde meilleur qui durerait irrévocablement pour toujours fait une fausse promesse ; il ignore la liberté humaine. La liberté doit toujours de nouveau être conquise pour le bien. La libre adhésion au bien n'existe jamais simplement en soi. S'il y avait des structures qui fixeraient de manière irrévocable une condition déterminée – bonne – du monde, la liberté de l'homme serait niée, et, pour cette raison, ce ne serait en définitive nullement des structures bonnes.

La conséquence de ce qui a été dit est que la recherche pénible et toujours nouvelle d'ordonnements droits pour les choses humaines est le devoir de chaque génération ; ce n'est jamais un devoir simplement accompli. Toutefois, chaque génération doit aussi apporter sa propre contribution pour établir des ordonnements convaincants de liberté et de bien, qui aident la génération suivante en tant qu'orientation pour l'usage droit de la liberté humaine et qui donnent ainsi, toujours dans les limites humaines, une garantie certaine pour l'avenir. Autrement dit : les bonnes structures aident, mais, à elles seules elles ne suffisent pas. L'homme ne peut jamais être racheté simplement de l'extérieur.

Nous avons déjà vu que ce n'est pas la science qui rachète l'homme. L'homme est racheté par l'amour. Cela vaut déjà dans le domaine purement humain. Lorsque quelqu'un, dans sa vie, fait l'expérience d'un grand amour, il s'agit d'un moment de « rédemption » qui donne un sens nouveau à sa vie. Mais, très rapidement, il se rendra compte que l'amour qui lui a été donné ne résout pas, par lui seul, le problème de sa vie. Il s'agit d'un amour qui demeure fragile. Il peut être détruit par la mort. L'être humain a besoin de l'amour inconditionnel. Il a besoin de la certitude

qui lui fait dire : « Ni la mort ni la vie, ni les esprits ni les puissances, ni le présent ni l'avenir, ni les astres, ni les cieus, ni les abîmes, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est en Jésus-Christ » (*Rm* 8, 38-39).

Si cet amour absolu existe, avec une certitude absolue, alors – et seulement alors – l'homme est « racheté », quel que soit ce qui lui arrive dans un cas particulier. Voilà le sens des paroles « Jésus Christ nous a « rachetés » ». Par lui nous sommes devenus certains de Dieu – d'un Dieu qui ne constitue pas une lointaine « cause première » du monde – parce que son Fils unique s'est fait homme et de lui chacun peut dire : « Ma vie aujourd'hui dans la condition humaine, je la vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré pour moi » (*Ga* 2, 20).

En ce sens, il est vrai que celui qui ne connaît pas Dieu, tout en pouvant avoir de multiples espérances, est dans le fond sans espérance, sans la grande espérance qui soutient toute l'existence (cf. *Ep* 2, 12). La vraie, la grande espérance de l'homme, qui résiste malgré toutes les désillusions, ce ne peut être que Dieu – le Dieu qui nous a aimés et qui nous aime toujours « jusqu'au bout », « jusqu'à ce que tout soit accompli » (cf. *Jn* 13, 1 et 19, 30). Celui qui est touché par l'amour commence à comprendre ce qui serait précisément « vie ». Il commence à comprendre ce que veut dire la parole d'espérance que nous avons rencontrée dans le rite du Baptême : de la foi j'attends la « vie éternelle » – la vie véritable qui, totalement et sans menaces, est, dans toute sa plénitude, simplement la vie. Jésus, qui a dit de lui-même être venu pour que nous ayons la vie et que nous l'ayons en plénitude, en abondance (cf. *Jn* 10, 10), nous a aussi expliqué ce que signifie « la vie » : « La vie éternelle, c'est de te connaître, toi le seul Dieu, le vrai Dieu, et de connaître celui que tu as envoyé, Jésus Christ » (*Jn* 17, 3). La vie dans le sens véritable, on ne l'a pas en soi, de soi tout seul et pas même seulement par soi : elle est une relation. Et la vie dans sa totalité est relation avec Celui qui est la source de la vie. Si nous sommes en relation avec Celui qui ne meurt pas, qui est Lui-même la Vie et l'Amour, alors nous sommes dans la vie. Alors nous « vivons ».

Mais maintenant se pose la question : de cette façon ne sommes-nous pas retombés de nouveau dans l'individualisme du salut, dans l'espérance pour moi seulement pour moi, qui n'est justement pas une véritable espérance, parce qu'elle oublie et néglige les autres ? Non. La relation avec Dieu s'établit par la communion avec Jésus – seuls et avec nos seules possibilités nous n'y arrivons pas. La relation avec Jésus, toutefois, est une relation avec Celui qui s'est donné lui-même en rançon pour nous tous (cf. *1 Tm* 2, 6). Le fait d'être en communion avec Jésus Christ nous implique dans son être « pour tous », il en fait notre façon d'être. Il nous engage pour les autres, mais c'est seulement dans la communion avec Lui qu'il nous devient possible d'être vraiment pour les autres, pour l'ensemble. Saint Maxime le Confesseur (mort en 662), exhorte d'abord à ne rien placer avant la connaissance et l'amour de Dieu, mais arrive aussitôt à des applications très pratiques : « Qui aime Dieu aime aussi son prochain sans réserve. Bien incapable de garder ses richesses, il les dispense comme Dieu, fournissant à chacun ce dont il a besoin ». De l'amour envers Dieu découle la participation à la justice et à la bonté de Dieu envers autrui ; aimer Dieu demande la liberté intérieure face à toute possession et à toutes les choses matérielles : l'amour de Dieu se révèle dans la responsabilité envers autrui. N'est-ce pas ce que Jésus Lui-même a dit : « Comment peux-tu prétendre aimer Dieu que tu ne vois pas, si tu n'aimes pas ton prochain que tu vois. »

Le pape résume ce que nous avons découvert jusqu'à présent au cours de nos réflexions. Tout au long des jours, l'homme a de nombreuses espérances – les plus petites ou les plus grandes –, variées selon les diverses périodes de sa vie. Parfois il peut sembler qu'une de ces espérances le satisfasse totalement et qu'il n'ait pas besoin d'autres espérances. Dans sa jeunesse, ce peut être l'espérance d'un grand amour qui le comble ; l'espérance d'une certaine position dans sa profession, de tel ou tel succès déterminant pour le reste de la vie. Cependant, quand ces espérances se réalisent, il apparaît clairement qu'en réalité ce n'était pas la totalité. Il paraît évident que l'homme a besoin d'une espérance qui va au-delà. Il paraît évident que seul peut lui suffire quelque chose d'infini, quelque chose qui sera toujours plus que tout ce qu'il peut atteindre. En ce sens, les temps modernes ont fait grandir l'espérance de l'instauration d'un monde parfait qui, grâce aux connaissances de la science et à une politique scientifiquement fondée, semblait être devenue réalisable. Ainsi l'espérance biblique du règne de Dieu a été remplacée par l'espérance du règne de l'homme, par l'espérance d'un monde meilleur qui serait le véritable « règne de Dieu ».

Le pape explique que pour diverses raisons ceci n'est qu'une illusion. D'ailleurs, se demande-t-il : « Quand le monde est-il « meilleur » ? Qu'est ce qui le rend bon ? Selon quel critère peut-on évaluer le fait qu'il soit bon ? Et par quels chemins peut-on parvenir à cette « bonté » ? »

Encore une chose : nous avons besoin des espérances – des plus petites ou des plus grandes – qui, au jour le jour, nous maintiennent en chemin. Mais sans la grande espérance, qui doit dépasser tout le reste, elles ne suffisent pas. Cette grande espérance ne peut être que Dieu seul, qui embrasse l'univers et qui peut nous proposer et nous donner ce que, seuls, nous ne pouvons atteindre. Précisément, le fait d'être gratifié d'un don fait partie de

l'espérance. Dieu est le fondement de l'espérance – non pas n'importe quel dieu, mais le Dieu qui possède un visage humain et qui nous a aimés jusqu'au bout, chacun individuellement et l'humanité tout entière. Son Règne n'est pas un au-delà imaginaire, placé dans un avenir qui ne se réalise jamais ; son règne est présent là où il est aimé et où son amour nous atteint. Seul son amour nous donne la possibilité de persévérer avec sobriété jour après jour, sans perdre l'élan de l'espérance, dans un monde qui, par nature, est imparfait.

Et, en même temps, son amour est pour nous la garantie qu'existe ce que nous pressentons vaguement et que, cependant, nous attendons au plus profond de nous-mêmes : la vie qui est « vraiment » vie. Cherchons maintenant à concrétiser cette idée dans une dernière partie, en portant notre attention sur quelques « lieux » d'apprentissage pratique et d'exercice de l'espérance.

« Lieux » d'apprentissage et d'exercice de l'espérance

I. La prière comme école de l'espérance

Un premier lieu essentiel d'apprentissage de l'espérance est la prière. Si personne ne m'écoute plus, Dieu m'écoute encore. Si je ne peux plus parler avec personne, si je ne peux plus invoquer personne – je peux toujours parler à Dieu. S'il n'y a plus personne qui peut m'aider – là où il s'agit d'une nécessité ou d'une attente qui dépasse la capacité humaine d'espérer, Lui peut m'aider. Si je suis relégué dans une extrême solitude...; celui qui prie n'est jamais totalement seul. De ses treize années de prison, dont neuf en isolement, l'inoubliable Cardinal Nguyen Van Thuan nous a laissé un précieux petit livre : *Prières d'espérance*. Durant treize années de prison, dans une situation de désespoir apparemment total, l'écoute de Dieu, le fait de pouvoir lui parler, devint pour lui une force croissante d'espérance qui, après sa libération, lui a permis de devenir pour les hommes, dans le monde entier, un témoin de l'espérance – de la grande espérance qui ne passe pas, même dans les nuits de la solitude.

De façon très belle, Augustin a illustré la relation profonde entre prière et espérance dans une homélie sur la *Première lettre de Jean*. Il définit la prière comme un exercice du désir. L'homme a été créé pour une grande réalité – pour Dieu lui-même, pour être rempli de Lui. Mais son cœur est trop étroit pour la grande réalité qui lui est assignée. Il doit être élargi. « C'est ainsi que Dieu, en faisant attendre, élargit le désir ; en faisant désirer, il élargit l'âme ; en l'élargissant, il augmente sa capacité de recevoir ». Augustin renvoie à saint Paul qui dit lui-même qu'il vit tendu vers les choses qui doivent venir (cf. *Ph* 3, 13). Puis il utilise une très belle image pour décrire ce processus d'élargissement et de préparation du cœur humain. « Suppose que Dieu veut te remplir de miel [symbole de la tendresse de Dieu et de sa bonté] : si tu es rempli de vinaigre, où mettras-tu ce miel ? » Le vase, c'est-à-dire le cœur, doit d'abord être élargi et ensuite nettoyé : libéré du vinaigre et de son goût. Cela requiert de l'effort, coûte de la souffrance, mais c'est seulement ainsi que se réalise l'adaptation à ce à quoi nous sommes destinés. Même si Augustin ne parle directement que de la réceptivité pour Dieu, il semble toutefois clair que dans cet effort, par lequel il se libère du vinaigre et de l'goût du vinaigre, l'homme ne devient pas libre seulement pour Dieu, mais qu'il s'ouvre aussi aux autres. En effet, c'est uniquement en devenant fils de Dieu, que nous pouvons être avec notre Père commun. Prier ne signifie pas sortir de l'histoire et se retirer dans l'espace privé de son propre bonheur.

La façon juste de prier est un processus de purification intérieure qui nous rend capables de Dieu et de la sorte capables aussi des hommes. Dans la prière, l'homme doit apprendre ce qu'il peut vraiment demander à Dieu – ce qui est aussi digne de Dieu. Il doit apprendre qu'on ne peut pas prier contre autrui. Il doit apprendre qu'on ne peut pas demander des choses superficielles et commodes que l'on désire dans l'instant – la fausse petite espérance qui le conduit loin de Dieu. Il doit purifier ses désirs et ses espérances. Il doit se libérer des mensonges secrets par lesquels il se trompe lui-même : Dieu les scrute, et la confrontation avec Dieu oblige l'homme à les reconnaître lui aussi. « Sui aperçoit ses erreurs ? Acquitte-moi des fautes cachées ! », Prie le Psalmiste (18 [19], 13).

Afin que la prière développe cette force purificatrice, elle doit, d'une part, être très personnelle, une confrontation de mon moi avec Dieu, avec le Dieu vivant. D'autre part, cependant, elle doit toujours être à nouveau guidée et éclairée par les grandes prières de l'Église et des saints, par la prière liturgique, dans laquelle le Seigneur nous enseigne continuellement à prier de façon juste. Dans son livre d'Exercices spirituels, le Cardinal Nguyen Van Thuan a raconté comment dans sa vie il y avait eu de longues périodes d'incapacité de prier et comment il s'était accroché aux paroles de la prière de l'Église : au Notre Père, à l'Ave Maria et aux prières de la liturgie. Dans la prière, il doit toujours y avoir une association entre prière publique et prière personnelle. Ainsi nous pouvons parler à Dieu, ainsi Dieu nous parle. De cette façon se réalisent en nous les purifications grâce auxquelles nous devenons capables de Dieu et aptes au service des hommes. Ainsi, nous devenons capables de la grande espérance et nous devenons ministres de l'espérance pour les autres : l'espérance dans le sens chrétien est toujours aussi espérance pour les autres. Et elle est une espérance active, par laquelle nous luttons pour que les choses n'aillent pas vers «

une issue perverse ». Elle est aussi une espérance active dans le sens que nous maintenons le monde ouvert à Dieu. C'est seulement dans cette perspective qu'elle demeure également une espérance véritablement humaine.

II. *Agir et souffrir comme lieux d'apprentissage de l'espérance*

Tout agir sérieux et droit de l'homme est espérance en acte. Il l'est avant tout dans le sens où nous cherchons, de ce fait, à poursuivre nos espérances, les plus petites ou les plus grandes : régler telle ou telle tâche qui pour la suite du chemin de notre vie est importante ; par notre engagement, apporter notre contribution afin que le monde devienne un peu plus lumineux et un peu plus humain, et qu'ainsi les portes s'ouvrent sur l'avenir. Mais l'engagement quotidien pour la continuation de notre vie et pour l'avenir de l'ensemble nous épuise ou se change en fanatisme si nous ne sommes pas éclairés par la lumière d'une espérance plus grande, qui ne peut être détruite ni par des échecs dans les petites choses ni par l'effondrement dans des affaires de portée historique. Si nous ne pouvons pas espérer plus que ce qui est effectivement accessible d'une fois à l'autre, ni plus que ce qu'on peut espérer des autorités politiques et économiques, notre vie se réduit bien vite à être privée d'espérance. Il est important de savoir ceci : je peux encore toujours espérer, même si apparemment pour ma vie ou dans le moment historique que je suis en train de vivre, je n'ai plus rien à espérer. Seule la grande espérance-certitude que, malgré tous les échecs, ma vie personnelle et l'histoire dans son ensemble sont gardées dans le pouvoir indestructible de l'Amour et qui, grâce à lui, ont pour lui un sens et une importance, seule une telle espérance peut dans ce cas donner encore le courage d'agir et de poursuivre. Assurément, nous ne pouvons pas « construire » le règne de Dieu de nos propres forces – ce que nous construisons demeure toujours le règne de l'homme avec toutes les limites qui sont propres à la nature humaine. Le règne de Dieu est un don, et c'est pourquoi justement il est grand et beau, et il constitue la réponse à l'espérance. Et nous ne pouvons pas – pour utiliser la terminologie classique – « mériter » le ciel grâce à « nos propres œuvres ». Il est toujours plus que ce que nous méritons ; il en va de même pour le fait d'être aimé qui n'est jamais une chose « méritée », mais toujours un don. Cependant, avec toute notre conscience de la « plus-value » du « ciel », il n'en reste pas moins toujours vrai que notre agir n'est pas indifférent devant Dieu et qu'il n'est donc pas non plus indifférent au déroulement de l'histoire. Nous pouvons nous ouvrir nous-mêmes, ainsi que le monde, à l'entrée de Dieu : de la vérité, de l'amour, du bien.

C'est ce qu'ont fait les saints, qui, comme « collaborateurs de Dieu », ont contribué au salut du monde (cf. *1 Co* 3, 9 ; *1 Th* 3, 2). Nous pouvons libérer notre vie et le monde des empoisonnements et des pollutions qui pourraient détruire le présent et l'avenir. Nous pouvons découvrir et tenir propres les sources de la création et ainsi, avec la création qui nous précède comme don, faire ce qui est juste selon ses exigences intrinsèques et sa finalité. Cela garde aussi un sens même si, à ce qu'il semble, nous ne réussissons pas ou nous paraissions désarmés face à la puissance de forces hostiles. Ainsi, d'un côté, une espérance pour nous et pour les autres jaillit de notre agir ; de l'autre, cependant, c'est la grande espérance appuyée sur les promesses de Dieu qui, dans les bons moments comme dans les mauvais, nous donne courage et oriente notre agir.

Comme l'agir, la souffrance fait aussi partie de l'existence humaine. Elle découle, d'une part, de notre finitude et, de l'autre, de la somme de fautes qui, au cours de l'histoire, s'est accumulée et qui encore aujourd'hui grandit sans cesse. Il faut certainement faire tout ce qui est possible pour atténuer la souffrance : empêcher, dans la mesure où cela est possible, la souffrance des innocents ; calmer les douleurs ; aider à surmonter les souffrances psychiques.

Autant de devoirs aussi bien de la justice que de l'amour qui rentrent dans les exigences fondamentales de l'existence chrétienne et de toute vie vraiment humaine. Dans la lutte contre la douleur physique, on a réussi à faire de grands progrès ; pourtant la souffrance des innocents et aussi les souffrances psychiques ont plutôt augmenté au cours des dernières décennies. Oui, nous devons tout faire pour surmonter la souffrance, mais l'éliminer complètement du monde n'est pas dans nos possibilités – simplement parce que nous ne pouvons pas nous extraire de notre finitude et parce qu'aucun de nous n'est en mesure d'éliminer le pouvoir du mal, de la faute, qui – nous le voyons – est continuellement source de souffrance. Dieu seul pourrait le réaliser : seulement un Dieu qui entre personnellement dans l'histoire, se fait homme et y souffre. Nous savons que ce Dieu existe et donc que ce pouvoir qui « enlève le péché du monde » (*Jn* 1, 29) est présent dans le monde. Par la foi dans l'existence de ce pouvoir, l'espérance de la guérison du monde est apparue dans l'histoire. Mais il s'agit précisément d'espérance et non encore d'accomplissement ; espérance qui nous donne le courage de nous mettre du côté du bien même là où cela semble sans espérance, tout en restant conscients que, faisant partie du déroulement de l'histoire tel qu'il apparaît extérieurement, le pouvoir de la faute demeure aussi dans l'avenir une présence terrible.

Revenons à notre thème. Nous pouvons chercher à limiter la souffrance, à lutter contre elle, mais nous ne pouvons pas l'éliminer. Justement là où les hommes, dans une tentative d'éviter toute souffrance, cherchent à se soustraire à tout ce qui pourrait signifier souffrance, là où ils veulent s'épargner la peine et la douleur de la vérité,

de l'amour, du bien, ils s'enfoncent dans une existence vide, dans laquelle peut-être la souffrance n'existe pratiquement plus, mais où il y a d'autant plus l'obscur sensation du manque de sens et de la solitude. Ce n'est pas le fait d'esquiver la souffrance, de fuir devant la douleur, qui guérit l'homme, mais la capacité d'accepter les tribulations et de mûrir par elles, d'y trouver un sens par l'union au Christ, qui a souffert avec un amour infini. Dans ce contexte, le pape cite quelques phrases d'une lettre du martyr vietnamien Paul Le-Bao-Tinh⁵ (mort en 1857), dans lesquelles devient évidente cette transformation de la souffrance par la force de l'espérance qui provient de la foi. « Moi, Paul, lié de chaînes pour le Christ, je veux vous raconter les tribulations dans lesquelles je suis chaque jour enseveli, afin qu'embrasés de l'amour divin, vous bénissiez avec moi le Seigneur, parce que dans tous les siècles est sa miséricorde (cf. *Ps* 135 [136], 3). Cette prison est vraiment une vive figure de l'enfer éternel. Aux liens, aux cangues et aux entraves viennent s'ajouter des colères, des vengeances, des malédictions, des conversations impures, des rixes, des actes mauvais, des serments injustes, des médisances, auxquels se joignent aussi l'ennui et la tristesse. Mais celui qui a déjà délivré les trois enfants des flammes ardentes est aussi demeuré avec moi ; il m'a délivré de ces maux et il me les convertit en douceur, parce que dans tous les siècles est sa miséricorde. Par la grâce de Dieu, au milieu de ces supplices qui ont coutume d'attrister les autres, je suis rempli de gaieté et de joie, parce que je ne suis pas seul, mais le Christ est avec moi [...]. Comment puis-je vivre, voyant chaque jour les tyrans et leurs satellites infidèles blasphémer ton saint nom, toi, Seigneur, qui es assis au milieu des Chérubins (cf. *Ps* 79 [80], 2) et des Séraphins ? Vois ta croix foulée aux pieds des mécréants. Où est ta gloire ? À cette vue, enflammé de ton amour, j'aime mieux mourir et que mes membres soient coupés en morceaux en témoignage de mon amour pour toi, Seigneur. Montre ta puissance, délivre-moi et aide-moi, afin que, dans ma faiblesse, ta force se fasse sentir et soit glorifiée devant le monde [...]. En entendant ces choses, vous rendrez, remplis de joie, d'immortelles actions de grâces à Dieu, auteur de tous les dons, et vous le bénirez avec moi, parce que dans tous les siècles est sa miséricorde [...]. Je vous écris ces choses pour que nous unissions votre foi et la mienne : au milieu de ces tempêtes, je jette une ancre qui va jusqu'au trône de Dieu ; c'est l'espérance qui vit toujours en mon cœur ». C'est une lettre de l'enfer. S'y manifeste toute l'horreur d'un camp de concentration, dans lequel, aux tourments de la part des tyrans, s'ajoute le déchaînement du mal dans les victimes elles-mêmes qui, de cette façon, deviennent ensuite des instruments de la cruauté des bourreaux. C'est une lettre de l'enfer, mais en elle se réalise la parole du *psaume* : « Je gravis les cieux : tu es là ; je descends chez les morts : te voici... J'avais dit : “Les ténèbres m'écrasent...”, “...même les ténèbres pour toi ne sont pas ténèbres, et la nuit comme le jour est lumière” » (138 [139], 8-12, voir aussi *Ps* 22 [23], 4). Le Christ est descendu en « enfer » et ainsi il est proche de celui qui y est jeté, transformant pour lui les ténèbres en lumière. La souffrance, les tourments restent terribles et quasi insupportables. Cependant l'étoile de l'espérance s'est levée – l'ancre du cœur arrive au trône de Dieu. Le mal n'est pas déchaîné dans l'homme, mais la lumière vainc : la souffrance – sans cesser d'être souffrance – devient malgré tout chant de louange.

La mesure de l'humanité se détermine essentiellement dans son rapport à la souffrance et à celui qui souffre. Cela vaut tant pour chacun que pour la société. Une société qui ne réussit pas à accepter les souffrants et qui n'est pas capable de contribuer, par la compassion, à faire en sorte que la souffrance soit partagée et portée aussi intérieurement est une société cruelle et inhumaine. Cependant, la société ne peut accepter les souffrants et les soutenir dans leur souffrance, si chacun n'est pas lui-même capable de cela et, d'autre part, chacun ne peut accepter la souffrance de l'autre si lui-même personnellement ne réussit pas à trouver un sens à la souffrance, un chemin de purification et de maturation, un chemin d'espérance. Accepter l'autre qui souffre signifie, en effet, assumer en quelque manière sa souffrance, de façon qu'elle devienne aussi la mienne. Mais parce que maintenant elle est devenue souffrance partagée, dans laquelle il y a la présence d'un autre, cette souffrance est pénétrée par la lumière de l'amour. La parole latine *con-solatio*, consolation, l'exprime de manière très belle, suggérant un être-avec dans la solitude, qui alors n'est plus solitude. Ou encore la capacité d'accepter la souffrance par amour du bien, de la vérité et de la justice est constitutive de la mesure de l'humanité, parce que si, en définitive, mon bien-être, mon intégrité sont plus importants que la vérité et la justice, alors la domination du plus fort l'emporte ; alors règnent la violence et le mensonge. La vérité et la justice doivent être au-dessus de mon confort et de mon intégrité physique, autrement ma vie elle-même devient mensonge. Et enfin, le « oui » à l'amour est aussi source de souffrance, parce

⁵Originaire du Tonkin, il fut jeté en prison et torturé pour sa foi chrétienne alors qu'il n'était encore que séminariste. Libéré, il fut ordonné prêtre, il fut de nouveau arrêté et condamné à être décapité. Nous avons de lui un recueil d'homélies et de catéchèse. On estime qu'entre 1857 et 1862, cent quinze prêtres vietnamiens, cent religieuses vietnamiennes et plus de cinq mille fidèles furent martyrisés et quarante mille au moins furent exilés en raison de leur foi ou moururent de faim dans la jungle.

À Vinh Tri au Tonkin, en 1857, saint Paul Lê Bao Tinh, prêtre et martyr. Encore simple clerc, il fut longtemps détenu en prison pour la foi et, ordonné prêtre, il dirigea le séminaire, composa un livre d'homélies et un résumé de la doctrine chrétienne; enfin mené une fois de plus devant le juge, il fut condamné à mort sous l'empereur Tu Duc. *Martyrologe romain*

que l'amour exige toujours de sortir de mon moi, où je me laisse émonder et blesser. L'amour ne peut nullement exister sans ce renoncement qui m'est aussi douloureux à moi-même, autrement il devient pur égoïsme et, de ce fait, il s'annule lui-même comme tel.

Souffrir avec l'autre, pour les autres ; souffrir par amour de la vérité et de la justice ; souffrir à cause de l'amour et pour devenir une personne qui aime vraiment – ce sont des éléments fondamentaux d'humanité ; leur abandon détruirait l'homme lui-même. Mais encore une fois surgit la question : en sommes-nous capables ?

L'autre est-il suffisamment important pour que je devienne pour lui une personne qui souffre ? La vérité est-elle assez importante que j'accepte la souffrance ? La promesse de l'amour est-elle si grande qu'elle justifie le don de moi-même ? À la foi chrétienne, dans l'histoire de l'humanité, revient justement ce mérite d'avoir suscité dans l'homme d'une manière nouvelle et à une profondeur nouvelle la capacité de souffrir de la sorte, qui est décisive pour son humanité. La foi chrétienne nous a montré que vérité, justice, amour ne sont pas simplement des idéaux, mais des réalités de très grande densité. Elle nous a montré en effet que Dieu – la Vérité et l'Amour en personne – a voulu souffrir pour nous et avec nous. Bernard de Clairvaux a forgé l'expression merveilleuse : *Impassibilis est Deus, sed non impassibilis*⁶ L'homme a pour Dieu une valeur si grande que Lui-même s'est fait homme pour pouvoir compatir avec l'homme de manière très réelle, dans la chair et le sang, ce qui nous est montré dans le récit de la Passion de Jésus. De là, est entré dans toute souffrance humaine quelqu'un qui partage la souffrance et la patience ; de là se répand dans toute souffrance la *con-solatio* ; la consolation de l'amour qui vient de Dieu et ainsi surgit l'étoile de l'espérance. Certainement, dans nos multiples souffrances et épreuves nous avons toujours besoin aussi de nos petites ou de nos grandes espérances – d'une visite bienveillante, de la guérison des blessures internes et externes, de la solution positive d'une crise, et ainsi de suite. Dans les petites épreuves, ces formes d'espérance peuvent aussi être suffisantes. Mais dans les épreuves vraiment lourdes, où je dois faire mienne la décision définitive de placer la vérité avant le bien-être, la carrière, la possession, la certitude de la véritable, de la grande espérance, dont nous avons parlé, devient nécessaire. Pour cela nous avons aussi besoin de témoins, de martyrs, qui se sont totalement donnés, pour qu'ils puissent nous le montrer – jour après jour. Nous en avons besoin pour préférer, même dans les petits choix de la vie quotidienne, le bien à la commodité – sachant que c'est justement ainsi que nous vivons vraiment notre vie. Répétons-le : la capacité de souffrir par amour de la vérité est la mesure de l'humanité ; cependant, cette capacité de souffrir dépend du genre et de la mesure de l'espérance que nous portons en nous et sur laquelle nous construisons. Les saints ont pu parcourir le grand chemin de l'être-homme à la façon dont le Christ l'a parcouru avant nous, parce qu'ils étaient remplis de la grande espérance.

Le pape ajoute une petite annotation qui n'est pas du tout insignifiante pour les événements de chaque jour. La pensée de pouvoir « offrir » les petites peines du quotidien, qui nous touchent continuellement comme des piqûres plus ou moins désagréables, leur attribuant ainsi un sens, était une forme de dévotion, peut-être moins pratiquée aujourd'hui, mais encore très répandue il n'y a pas si longtemps. Dans cette dévotion, il y avait certainement des choses exagérées et peut-être aussi malsaines, mais il faut se demander si quelque chose d'essentiel qui pourrait être une aide n'y était pas contenu de certaine manière. Que veut dire « offrir » ? Ces personnes étaient convaincues de pouvoir insérer dans la grande compassion du Christ leurs petites peines, qui entraînent ainsi d'une certaine façon dans le trésor de compassion dont le genre humain a besoin⁷. De cette manière aussi les petits ennuis du quotidien pourraient acquérir un sens et contribuer à l'économie du bien, de l'amour entre les hommes. Peut-être devrions-nous nous demander vraiment si une telle chose ne pourrait pas redevenir une perspective judicieuse pour nous aussi.

⁶Dieu ne peut pas souffrir, mais il peut compatir.

⁷ Maintenant je trouve la joie dans les souffrances que je supporte pour vous ; ce qui reste à souffrir des épreuves du Christ dans ma propre chair, je l'accomplis pour son corps qui est l'Église. (Col 1 ; 18)

III-Le Jugement comme lieu d'apprentissage et d'exercice de l'espérance

Dans le grand *Credo* de l'Église, la partie centrale, qui traite du mystère du Christ à partir de sa naissance éternelle du Père et de sa naissance temporelle de la Vierge Marie pour arriver par la croix et la résurrection jusqu'à son retour, se conclut par les paroles : « Il reviendra – en fait il se trouve : viendra de nouveau – dans la gloire pour juger les vivants et les morts ». Déjà dès les tout premiers temps, la perspective du Jugement a influencé les chrétiens jusque dans leur vie quotidienne en tant que critère permettant d'ordonner la vie présente, comme appel à leur conscience et, en même temps, comme espérance dans la justice de Dieu. La foi au Christ n'a jamais seulement regardé en arrière ni jamais seulement vers le haut, mais toujours aussi en avant vers l'heure de la justice que le Seigneur avait annoncée plusieurs fois. Ce regard en avant a conféré au christianisme son importance pour le présent. Dans la structure des édifices sacrés chrétiens, qui voulaient rendre visible l'ampleur historique et cosmique de la foi au Christ, il devint habituel de représenter sur le côté oriental le Seigneur qui revient comme roi – l'image de l'espérance –, sur le côté occidental, par contre, le jugement final comme image de la responsabilité pour notre existence, une représentation qui regardait et accompagnait les fidèles sur le chemin de leur vie quotidienne. Cependant, dans le développement de l'iconographie, on a ensuite donné toujours plus d'importance à l'aspect menaçant et lugubre du Jugement, qui évidemment fascinait les artistes plus que la splendeur de l'espérance, souvent excessivement cachée sous la menace.

À l'époque moderne, la préoccupation du Jugement final s'estompe : la foi chrétienne est individualisée et elle est orientée surtout vers le salut personnel de l'âme ; la réflexion sur l'histoire universelle, au contraire, est en grande partie dominée par la préoccupation du progrès. Toutefois, le contenu fondamental de l'attente du jugement n'a pas simplement disparu. Maintenant il prend une forme totalement différente. L'athéisme des XIX^e et XX^e siècles est, selon ses racines et sa finalité, un moralisme : une protestation contre les injustices du monde et de l'histoire universelle. Un monde dans lequel existe une telle quantité d'injustice, de souffrance des innocents et de cynisme du pouvoir ne peut être l'œuvre d'un Dieu bon. Le Dieu qui aurait la responsabilité d'un monde semblable ne serait pas un Dieu juste et encore moins un Dieu bon. C'est au nom de la morale qu'il faut contester ce Dieu. Puisqu'il n'y a pas de Dieu qui crée une justice, il semble que l'homme lui-même soit maintenant appelé à établir la justice. Si face à la souffrance de ce monde la protestation contre Dieu est compréhensible, la prétention que l'humanité puisse et doive faire ce qu'aucun Dieu ne fait ni est en mesure de faire est présomptueuse et fondamentalement fautive. Que d'une telle prétention s'ensuivent les plus grandes cruautés et les plus grandes violations de la justice n'est pas un hasard, mais est fondé sur la fausseté intrinsèque de cette prétention. Un monde qui doit se créer lui-même sa justice est un monde sans espérance⁸. Personne ni rien ne peut répondre de la souffrance des siècles. Personne ni rien ne peut garantir que le cynisme du pouvoir – sous quelque habillage idéologique conquérant qu'il se présente – ne continuera à dominer le monde.

Le refus rigoureux de toute image, qui fait partie du premier Commandement de Dieu (cf. *Ex* 20, 4), continue à être une école pour le chrétien. La vérité de la théologie négative a été mise en évidence au IV^e Concile du Latran, qui a déclaré explicitement que, aussi grande que puisse être la ressemblance constatée entre le Créateur et la créature, la dissemblance entre eux est toujours plus grande. Ceci étant dit, nous ne pouvons pas oublier que Dieu lui-même s'est donné une « image » : dans le Christ qui s'est fait homme. En Lui, le Crucifié, la négation des fausses images de Dieu est portée à l'extrême. Maintenant Dieu révèle son propre Visage dans la figure du souffrant qui partage la condition de l'homme abandonné de Dieu et qui la prend sur lui. Ce souffrant innocent est devenu espérance-certitude : Dieu existe et Dieu sait créer la justice d'une manière que nous ne sommes pas capables de concevoir et que, cependant, dans la foi nous pouvons pressentir. Oui, la résurrection de la chair existe. Une justice existe. La « révocation » de la souffrance passée, la réparation qui rétablit le droit existent.

C'est pourquoi la foi dans le Jugement final est avant tout et surtout espérance – l'espérance dont la nécessité a justement été rendue évidente dans les bouleversements des derniers siècles.

Le pape est convaincu que la question de la justice constitue l'argument essentiel, en tout cas l'argument le plus fort, en faveur de la foi dans la vie éternelle. Le besoin individuel d'un accomplissement, qui nous est refusé dans cette vie, mais vers lequel nous aspirons, est certainement un motif important pour croire que l'homme est fait pour l'éternité, à condition qu'on fasse le rapport avec l'impossibilité que l'injustice de l'histoire ait la parole ultime. Alors la nécessité du retour du Christ et de la vie nouvelle devient totalement convaincante.

La protestation contre Dieu au nom de la justice ne sert à rien. Un monde sans Dieu est un monde sans espérance (cf. *Ep* 2, 12). Seul Dieu peut créer la justice. Et la foi nous donne la certitude qu'Il le fait. L'image du Jugement final est en premier lieu non pas une image terrifiante, mais une image d'espérance ; pour nous peut-être

⁸ Vous vous rappelez ce qui a été dit au sujet de la distinction entre philosophie et foi (Luc Ferry)

même l'image décisive de l'espérance. Mais n'est-ce pas aussi une image de crainte ? Je dirais : c'est une image qui appelle à la responsabilité. Une image, donc, de cette crainte dont saint Hilaire dit que chacune de nos craintes a sa place dans l'amour. Dieu est justice et crée la justice. C'est cela notre consolation et notre espérance. Mais dans sa justice il y a aussi en même temps la grâce. Nous le savons en tournant notre regard vers le Christ crucifié et ressuscité. Justice et grâce doivent toutes les deux être vues dans leur juste relation intérieure. La grâce n'exclut pas la justice. Elle ne change pas le tort en droit. Ce n'est pas une éponge qui efface tout, de sorte que tout ce qui s'est fait sur la terre finisse par avoir toujours la même valeur. Dans son roman « Les frères Karamazov », Dostoïevski a protesté avec raison contre une telle typologie du ciel et de la grâce. À la fin, au banquet éternel, les méchants ne siégeront pas indistinctement à table à côté des victimes, comme si rien ne s'était passé. Le pape cite à ce propos un texte de Platon qui exprime un pressentiment du juste jugement qui, en grande partie, demeure vrai et salutaire, pour le chrétien aussi. Il parle, fut-ce, avec des images mythologiques, du fait qu'à la fin les âmes seront nues devant le juge. Alors ce qu'elles étaient dans l'histoire - cela veut dire superficiellement - ne comptera plus, mais seulement ce qu'elles sont en vérité. « Souvent, mettant la main sur le Grand Roi ou sur quelque autre prince ou dynaste, il constate qu'il n'y a pas une seule partie de saine dans son âme, qu'elle est toute lacérée et ulcérée par les parjures et les injustices [...], que tout est déformé par les mensonges et la vanité, et que rien n'y est droit parce qu'elle a vécu hors de la vérité, que la licence enfin, la mollesse, l'orgueil, l'intempérance de sa conduite l'ont rempli de désordre et de laideur : à cette vue, Rhadamante l'envoie aussitôt déchu de ses droits, dans la prison, pour y subir les peines appropriées [...] ; quelquefois, il voit une autre âme, qu'il reconnaît comme ayant vécu saintement dans le commerce de la vérité. [...] Il en admire la beauté et l'envoie aux îles des Bienheureux ». Dans la parabole du riche bon vivant et du pauvre Lazare (cf. *Lc* 16, 19-31), Jésus nous a présenté en avertissement l'image d'une telle âme ravagée par l'arrogance et par l'opulence, qui a créé elle-même un fossé infranchissable entre elle et le pauvre ; le fossé de l'enfermement dans les plaisirs matériels ; le fossé de l'oubli de l'autre, de l'incapacité d'aimer, qui se transforme maintenant en une soif ardente et désormais irrémédiable. Nous devons relever ici que Jésus dans cette parabole ne parle pas du destin définitif après le Jugement universel, mais il reprend une conception qui se trouve, entre autre, dans le judaïsme ancien, à savoir la conception d'une condition intermédiaire entre mort et résurrection, un état dans lequel la sentence dernière manque encore. (Ici je fais confiance au pape, il s'agit d'un problème exégétique.)

Cette idée vétéro-juive de la condition intermédiaire inclut l'idée que les âmes ne se trouvent pas simplement dans une sorte de détention provisoire, mais subissent déjà une punition, comme le montre la parabole du riche bon vivant, ou au contraire jouissent déjà de formes provisoires de béatitude. Et enfin il y a aussi l'idée que, dans cet état, sont possibles des purifications et des guérisons qui rendent l'âme mûre pour la communion avec Dieu. L'Église primitive a repris ces conceptions, à partir desquelles ensuite, dans l'Église occidentale, s'est développée petit à petit la doctrine du purgatoire. Nous n'avons pas besoin de faire ici un examen des chemins historiques compliqués de ce développement ; demandons-nous seulement de quoi il s'agit réellement. Avec la mort, le choix de vie fait par l'homme devient définitif – sa vie est devant le Juge.

Son choix, qui au cours de toute sa vie a pris forme, peut avoir diverses caractéristiques. Il peut y avoir des personnes qui ont détruit totalement en elles le désir de la vérité et la disponibilité à l'amour.

Des personnes en qui tout est devenu mensonge ; des personnes qui ont vécu pour la haine et qui en elles-mêmes ont piétiné l'amour. C'est une perspective terrible, mais certains personnages de notre histoire laissent entrevoir de façon effroyable des profils de ce genre. Dans de semblables individus, il n'y aurait plus rien de remédiable et la destruction du bien serait irrévocable : c'est cela qu'on indique par le mot « enfer ». D'autre part, il peut y avoir des personnes très pures, qui se sont laissées entièrement pénétrer par Dieu et qui, par conséquent, sont totalement ouvertes au prochain – personnes dont la communion avec Dieu oriente dès maintenant l'être tout entier et dont le fait d'aller vers Dieu conduit seulement à l'accomplissement de ce qu'elles sont désormais. (cf. la mort de saint Benoît)

Selon nos expériences, cependant, ni un cas ni l'autre ne sont la normalité dans l'existence humaine. Chez la plupart des hommes – comme nous pouvons le penser – demeure présente au plus profond de leur être une ultime ouverture intérieure pour la vérité, pour l'amour, pour Dieu. Mais, dans les choix concrets de vie, elle est recouverte depuis toujours de nouveaux compromis avec le mal – beaucoup de saleté recouvre la pureté, dont cependant la soif demeure et qui, malgré cela, émerge toujours de nouveau de toute la bassesse et demeure présente dans l'âme. Qu'advient-il de tels individus lorsqu'ils comparaissent devant le juge ? Toutes les choses sales qu'ils ont accumulées dans leur vie deviendront-elles d'un coup insignifiantes ? Ou qu'arrivera-t-il d'autre ? Dans la *Première lettre aux Corinthiens*, saint Paul nous donne une idée de l'impact différent du jugement de Dieu sur l'homme selon son état. Il le fait avec des images qui veulent en quelque sorte exprimer l'invisible, sans que nous puissions transformer ces images en concepts – simplement parce que nous ne pouvons pas jeter un regard dans le monde d'au-delà de la mort et parce que nous n'en avons aucune expérience. Paul dit avant tout de l'expérience chrétienne

qu'elle est construite sur un fondement commun : Jésus-Christ. Ce fondement résiste. Si nous sommes demeurés fermes sur ce fondement et que nous avons construit sur lui notre vie, nous savons que ce fondement ne peut plus être enlevé, pas même dans la mort. Puis Paul continue : « On peut poursuivre la construction avec de l'or, de l'argent ou de la belle pierre, avec du bois, de l'herbe ou du chaume, mais l'ouvrage de chacun sera mis en pleine lumière au jour du jugement. Car cette révélation se fera par le feu, et c'est le feu qui permettra d'apprécier la qualité de l'ouvrage de chacun. Si l'ouvrage construit par quelqu'un résiste, celui-là recevra un salaire ; s'il est détruit par le feu, il perdra son salaire. Et lui-même sera sauvé, mais comme s'il était passé à travers un feu » (1 Cor 3, 12-15). Dans ce texte, en tout cas, il devient évident que le sauvetage des hommes peut avoir des formes diverses ; que certaines choses édifiées peuvent brûler totalement ; que pour se sauver il faut traverser soi-même le « feu » afin de devenir définitivement capable de Dieu et de pouvoir prendre place à la table du banquet nuptial éternel.

Certains théologiens récents pensent que le feu qui brûle et sauve en même temps est le Christ lui-même, le Juge et Sauveur. La rencontre avec Lui est l'acte décisif du Jugement. Devant son regard s'évanouit toute fausseté. C'est la rencontre avec Lui qui, en nous brûlant, nous transforme et nous libère pour nous faire devenir vraiment nous-mêmes. Les choses édifiées durant la vie peuvent alors se révéler paille sèche, vantardise vide et s'écrouler. Mais dans la souffrance de cette rencontre, où l'impur et le malsain de notre être nous apparaissent évidents, se trouve le salut. Le regard du Christ, le battement de son cœur nous guérissent grâce à une transformation assurément douloureuse, comme « par le feu ». Cependant, c'est une heureuse souffrance, dans laquelle le saint pouvoir de son amour nous pénètre comme une flamme, nous permettant à la fin d'être totalement nous-mêmes et par là totalement de Dieu. Ainsi se rend évidente aussi la compénétration de la justice et de la grâce : notre façon de vivre n'est pas insignifiante, mais notre saleté ne nous tache pas éternellement, si du moins nous sommes demeurés tendus vers le Christ, vers la vérité et vers l'amour. En fin de compte, cette saleté a déjà été brûlée dans la Passion du Christ. Au moment du Jugement, nous expérimentons et nous accueillons cette domination de son amour sur tout le mal dans le monde et en nous. La souffrance de l'amour devient notre salut et notre joie.

Il est clair que nous ne pouvons la calculer la « durée » de cette brûlure qui transforme avec les mesures chronométriques de ce monde. Le « moment » transformant de cette rencontre échappe au chronométrage terrestre – c'est le temps du cœur, le temps du « passage » à la communion avec Dieu dans le Corps du Christ. Le Jugement de Dieu est espérance, aussi bien parce qu'il est justice que parce qu'il est grâce. S'il était seulement grâce qui rend insignifiant tout ce qui est terrestre, Dieu resterait pour nous un débiteur de la réponse à la question concernant la justice – question décisive pour nous face à l'histoire et face à Dieu lui-même. S'il était pure justice, il ne pourrait être à la fin pour nous tous qu'un motif de peur.

L'incarnation de Dieu dans le Christ a tellement lié l'une à l'autre – justice et grâce – que la justice est établie avec fermeté : nous attendons tous notre salut « dans la crainte de Dieu et en tremblant » (*Ph* 2, 12). Malgré cela, la grâce nous permet à tous d'espérer et d'aller pleins de confiance à la rencontre du Juge que nous connaissons comme notre « avocat » (*cf. 1 Jn*2, 1).

Il faut mentionner ici une chose importante en rapport avec la pratique de l'espérance chrétienne. Dans le judaïsme ancien, il existe l'idée qu'on peut venir en aide aux défunts dans leur condition intermédiaire par la prière (*cf. par exemple 2 M* 12, 38-45 : 1^{er} s. av. JC). La pratique correspondante a été adoptée très spontanément par les chrétiens et elle est commune à l'Église orientale et occidentale. L'Orient ignore la souffrance purificatrice et expiatoire des âmes dans « l'au-delà », mais il connaît divers degrés de béatitude ou aussi de souffrance dans la condition intermédiaire. Cependant, grâce à l'Eucharistie, à la prière et à l'aumône, « repos et fraîcheur » peuvent être donnés aux âmes des défunts. Que l'amour puisse parvenir jusqu'à l'au-delà, que soit possible un mutuel donner et recevoir, dans lequel les uns et les autres demeurent unis par des liens d'affection au-delà des limites de la mort – cela a été une conviction fondamentale de la chrétienté à travers tous les siècles et reste aussi aujourd'hui une expérience reconfortante. Qui n'éprouverait le besoin de faire parvenir à ses proches déjà partis pour l'au-delà un signe de bonté, de gratitude ou encore de demande de pardon ? À présent on pourrait enfin se demander : si le « purgatoire » consiste simplement à être purifié par le feu dans la rencontre avec le Seigneur, Juge et Sauveur, comment alors une tierce personne pourrait-elle intervenir, même si elle est particulièrement proche de l'autre ? Quand nous posons une telle question, nous devrions nous rendre compte qu'aucun homme n'est une monade fermée sur elle-même. Nos existences sont en profonde communion entre elles, elles sont reliées l'une à l'autre au moyen de multiples interactions. Nul ne vit seul. Nul ne pèche seul. Nul n'est sauvé seul. La vie des autres entre continuellement dans ma vie : dans ce que je pense, dans ce que je dis, dans ce que je fais, dans ce que je réalise. Et vice-versa, ma vie entre dans celle des autres : dans le mal comme dans le bien. Ainsi mon intercession pour quelqu'un n'est pas du tout quelque chose qui lui est étranger, extérieur, pas même après la mort. Dans l'interrelation de l'être, le remerciement que je lui adresse, ma prière pour lui peuvent signifier une petite étape de sa purification. Et avec cela il n'y a pas besoin de convertir le temps terrestre en temps de Dieu : dans la communion

des âmes le simple temps terrestre est dépassé. Il n'est jamais trop tard pour toucher le cœur de l'autre et ce n'est jamais inutile. Ainsi s'éclaire ultérieurement un élément important du concept chrétien d'espérance. Notre espérance est toujours essentiellement aussi espérance pour les autres ; c'est seulement ainsi qu'elle est vraiment espérance pour moi. En tant que chrétiens nous ne devrions jamais nous demander seulement : comment puis-je me sauver moi-même ? Nous devrions aussi nous demander : que puis-je faire pour que les autres soient sauvés et que surgisse aussi pour les autres l'étoile de l'espérance ? Alors j'aurai fait le maximum pour mon salut personnel.

Marie, étoile de l'espérance

Dans une hymne du VII^e -IX^e siècle, donc depuis plus de mille ans, l'Église salue Marie, Mère de Dieu, comme « étoile de la mer » : *Ave maris stella*. La vie humaine est un chemin. Vers quelle fin ? Comment en trouvons-nous la route ? La vie est comme un voyage sur la mer de l'histoire, souvent obscur et dans l'orage, un voyage dans lequel nous scrutons les astres qui nous indiquent la route. Les vraies étoiles de notre vie sont les personnes qui ont su vivre dans la droiture. Elles sont des lumières d'espérance. Certes, Jésus-Christ est la lumière, le soleil qui se lève sur toutes les ténèbres de l'histoire. Mais pour arriver jusqu'à Lui nous avons besoin aussi de lumières proches – de personnes qui donnent une lumière en la tirant de sa lumière et qui offrent ainsi une orientation pour notre traversée. Et quelle personne pourrait plus que Marie être pour nous l'étoile de l'espérance – elle qui par son « oui » ouvrit à Dieu lui-même la porte de notre monde ; elle qui devint l'Arche vivante de l'Alliance, dans laquelle Dieu se fit chair, devint l'un de nous, planta sa tente au milieu de nous (cf. *Jn* 1, 14). C'est ainsi que nous nous adressons à elle :

Sainte Marie, tu faisais partie des âmes humbles et grandes en Israël qui, comme Siméon, attendaient « la consolation d'Israël » (*Lc* 2, 25) et qui, comme Anne, attendaient « la délivrance de Jérusalem » (*Lc* 2, 38). Tu vivais en contact intime avec les Saintes Écritures d'Israël, qui parlaient de l'espérance – de la promesse faite à Abraham et à sa descendance (cf. *Lc* 1, 55). Ainsi nous comprenons la sainte crainte qui t'assaillit quand l'ange du Seigneur entra dans ta maison et te dit que tu mettrais au jour Celui qui était l'espérance d'Israël et l'attente du monde. Par toi, par ton « oui », l'espérance des millénaires devait devenir réalité, entrer dans ce monde et dans son histoire. Toi tu t'es inclinée devant la grandeur de cette mission et tu as dit « oui » : « Voici la servante du Seigneur ; que tout se passe pour moi selon ta parole » (*Lc* 1, 38). Quand remplie d'une sainte joie tu as traversé en hâte les monts de Judée pour rejoindre ta parente Élisabeth, tu devins l'image de l'Église à venir qui, dans son sein, porte l'espérance du monde à travers les monts de l'histoire. Mais à côté de la joie que, dans ton *Magnificat*, par les paroles et par le chant tu as répandue dans les siècles, tu connaissais également les affirmations obscures des prophètes sur la souffrance du serviteur de Dieu en ce monde. Sur la naissance dans l'étable de Bethléem brilla la splendeur des anges qui portaient la bonne nouvelle aux bergers, mais en même temps la pauvreté de Dieu dans ce monde était tangible. Le vieillard Siméon te parla de l'épée qui transpercerait ton cœur (cf. *Lc* 2, 35), du signe de contradiction que ton Fils serait dans ce monde. Quand ensuite commença l'activité publique de Jésus, tu as dû te mettre à l'écart, afin que puisse grandir la nouvelle famille, pour la constitution de laquelle Il était venu et qui devait se développer avec l'apport de ceux qui écouteront et observeront sa parole (cf. *Lc* 11, 27s.). Malgré toute la grandeur et la joie des tout débuts de l'activité de Jésus, toi, tu as dû expérimenter, dès la synagogue de Nazareth, à quel point la parole « signe de contradiction » était vérité (cf. *Lc* 4, 28ss). Ainsi tu as pu te rendre compte du pouvoir grandissant de l'hostilité et du refus qui progressivement allait s'affirmant autour de Jésus jusqu'à l'heure de la croix, où tu devais voir le Sauveur du monde, l'héritier de David, le Fils de Dieu mourir comme quelqu'un qui a échoué, exposé à la risée, parmi les délinquants. Tu as alors accueilli la parole : « Femme, voici ton fils ! » (*Jn* 19, 26). De la croix tu reçus une nouvelle mission. À partir de la croix tu es devenue mère d'une manière nouvelle : mère de tous ceux qui veulent croire en ton Fils Jésus et le suivre. L'épée de douleur transperça ton cœur. L'espérance était-elle morte ? Le monde était-il resté définitivement sans lumière, la vie sans but ? À cette heure, probablement, au plus intime de toi-même, tu auras écouté de nouveau la parole de l'ange, par laquelle il avait répondu à ta crainte au moment de l'Annonciation : « Sois sans crainte, Marie ! » (*Lc* 1, 30). Que de fois le Seigneur, ton fils, avait dit la même chose à ses disciples : N'ayez pas peur ! Dans la nuit du Golgotha, tu as entendu de nouveau cette parole. À ses disciples, avant l'heure de la trahison, il avait dit : « Ayez confiance : moi, je suis vainqueur du monde » (*Jn* 16, 33). « Ne soyez donc pas bouleversés et effrayés » (*Jn* 14, 27). « Sois sans crainte, Marie ! » À l'heure de Nazareth l'ange t'avait dit aussi : « Son règne n'aura pas de fin » (*Lc* 1, 33). Était-il fini avant de commencer ? Non, près de la croix, forte de la parole même de Jésus, tu étais devenue la mère des croyants. Dans cette foi, qui était aussi, dans l'obscurité du Samedi Saint, certitude de l'espérance, tu es allée à la rencontre du matin de Pâques. La joie de la résurrection a touché ton cœur et t'a unie de manière nouvelle aux disciples, appelés à devenir la famille de Jésus par la foi. Ainsi, tu fus au milieu de la communauté des croyants qui, les jours après l'Ascension, priaient d'un seul cœur pour le don du Saint-Esprit (cf. *Ac* 1, 14) et qui le reçurent au jour de la Pentecôte. Le « règne » de Jésus était différent de ce que les hommes avaient pu imaginer. Ce « règne » commençait à cette heure et n'aurait jamais de fin. Ainsi tu demeures au milieu des disciples comme leur Mère, Mère de l'espérance. Sainte Marie, Mère de Dieu, notre Mère, enseigne-

nous à croire, à espérer et à aimer avec toi. Indique-nous le chemin vers son règne! Étoile de la mer, brille sur nous et conduis-nous sur notre route!

Introduction

Le Livre 1^{er} s'est achevé sur la conviction de François : nous avons une inclination naturelle à aimer Dieu et Dieu s'en sert pour nous amener à Lui comme à notre bienheureuse origine et notre fin comblante. Le Livre II nous expose comment Dieu nous ramène à Lui :

- d'abord de sa part, son geste à Lui : l'incarnation rédemptrice (ch. 1 à 8)
- puis notre libre réponse : par la foi, l'espérance et l'amour entrent dans notre cœur (ch. 9 à 22)

Dieu nous propose la foi :

- la foi est vertu de l'esprit, à la fois lumière et obscurité ;
- l'esprit ne raisonne pas mais acquiesce et consent à ce qui est représenté (la foi s'exerce en la cime de l'esprit, Livre 1^{er}) ;
- elle est la grande amie de notre esprit, à cause de sa beauté, beauté de son infinie certitude. Par la foi, la vérité est *'crue et reconnue'*, tandis que les arguments rendent une vérité seulement croyable et reconnaissable ;
- la foi est certitude et acquiescement, l'aigreur détourne de la foi, la suavité consolide l'assurance.

Et cette belle définition de la foi : *« l'acte consiste en cet acquiescement de notre esprit, lequel ayant reçu l'agréable lumière de la vérité, il y adhère par manière d'une douce mais puissante et solide assurance et certitude, qu'il prend en l'autorité de la révélation qui lui en est faite »*.

- la foi s'accompagne d'un sentiment de complaisance qui attache et provoque le cœur à s'élancer vers les choses divines.

La foi nous dit où tend le contentement qu'elle provoque : à la félicité éternelle. Et l'espérance est cet élan vers notre fin, le bonheur promis. Cet acte d'espérance, c'est Dieu qui nous donnera de le faire, car l'absence produit en nous l'inquiétude. Aussi la bonté divine commence-t-elle par apaiser cette inquiétude par le rappel de ses promesses (dans la Bible, ne voit-on pas que la 'Promesse' a soutenu toute l'attente d'Israël ?)

Par la foi, nous considérons le souverain bien, la volonté est touchée et désire la présence, avec inquiétude. La promesse représentée suscite alors un amour de convoitise, mais *'d'une sainte et bien ordonnée convoitise, par laquelle nous ne tirons pas Dieu à nous ni à notre utilité, mais nous nous joignons à lui comme à notre totale félicité'*. Notre attente est remplie à la fois d'apaisement et d'aspiration, c'est-à-dire d'espérance.

C'est l'amour de Dieu qui a converti le désir inquiet en espérance paisible. Il y a donc de l'amour en l'espérance, comme dans la foi, amour qui s'exprime par l'aspiration : *'l'aspiration est un rejeton de l'espérance, comme notre coopération l'est de la grâce'* (ch. 16) L'espérance est vitale, celui qui désespère n'a plus envie de vivre. L'espérance est une vertu théologique car *'aboutissant de toutes parts à Dieu'* : le bien attendu est Dieu, le bien vient de Dieu et aboutit à Dieu. Cet amour pratiqué en l'espérance est très bon, mais cependant imparfait parce qu'il est 'pour nous', tandis que la perfection de l'amour réside en ceci : nous sommes 'pour Lui'. Comment atteindre la perfection de l'amour ? Qui nous aidera ? Dieu lui-même. François nous parle du progrès et de la perfection de l'amour dans le Livre III

Si j'ai un peu étendu cette introduction, c'est aussi pour souligner le lien qu'il y a entre la foi, l'espérance et l'amour, les trois vertus théologiques.

Chapitre XV – L'amour qui nous est donné par la vertu d'espérance

Lorsque nous sommes dans la lumière du plein soleil de midi, nous en ressentons aussitôt la chaleur. De même, dès que la foi a illuminé notre intelligence des splendeurs de la vérité, notre volonté ressent la chaleur de l'amour divin. La foi nous fait connaître, de manière certaine et infaillible, que Dieu existe, que sa bonté est infinie, qu'Il peut se communiquer à nous, et que non seulement il le peut, mais qu'il le veut. Dans son infinie tendresse, Il a donc préparé à notre intention tous les moyens dont nous avons besoin pour parvenir au bonheur de la gloire éternelle. Or, nous avons une inclination naturelle au souverain bien. Il s'en suit que notre cœur est toujours en recherche, toujours inquiet ; il n'est jamais apaisé, ni jamais pleinement satisfait : toujours quelque chose lui manque. Mais quand la foi présente à notre esprit, ce souverain bien que notre cœur ne cesse de chercher, mon Dieu, Théotime, quelle allégresse dans l'âme ! Stupéfaite devant une telle beauté, elle pousse ce cri d'amour : *Oh ! Que vous êtes beau, mon Bien-aimé ! Oh ! Que vous êtes beau⁹ !*

⁹Ct 1, 16

Eliezer cherchait une épouse pour le fils de son maître Abraham. Il doutait d'en trouver une qui fut belle et gracieuse, comme il la désirait. Mais quand, à la fontaine, il en trouva une d'une beauté et d'une grâce parfaites, et surtout quand on la lui accorda, alors il bénit et adora Dieu, rempli de joie et de reconnaissance¹⁰. Le cœur humain tend vers Dieu par son inclination naturelle, mais il ne sait pas qui est ce Dieu. Mais quand il le trouve à la fontaine de la foi, qu'il le découvre si beau, si bon, si doux, si miséricordieux à l'égard de tous, disposé à se donner comme souverain bien à tous ceux qui consentent à le recevoir, mon Dieu, quelle joie dans l'esprit, quel élan pour s'unir à jamais à cette éternelle bonté, digne d'être aimé par-dessus tout ! *J'ai enfin trouvé celui que mon cœur aime*¹¹, dit l'âme ainsi touchée. « Maintenant, je suis comblée. » Jacob vit la belle Rachel, il la salua d'un sain baiser. Sa surprise fut telle qu'il fondit en larmes, larmes de joie devant ce bonheur qu'il avait tant désiré. De même, quand notre pauvre cœur a trouvé Dieu et a reçu de lui le premier baiser de la foi, il fond d'amour pour le bien infini qu'il découvre en cette souveraine Beauté.

Il arrive que nous éprouvions à l'improviste certaines joies, sans cause apparente. Souvent elles annoncent la venue de quelque joie plus grande. Certains estiment que ces pressentiments nous sont donnés par nos bons Anges, comme, parfois, au contraire, ils nous font craindre des périls encore inconnus. Et cela pour que nous invoquions Dieu et nous tenions sur nos gardes. Quand le bien pressenti nous advient, nous le recevons à bras ouverts et nous nous rappelons le pressentiment que nous en avons eu, sans en savoir alors la cause. Ainsi, mon cher Théotime, notre cœur tendait depuis longtemps au souverain bien, mais il ne savait vers quoi ce mouvement aspirait. Or, dès que la foi le lui a montré, il voit que c'était bien cela que son âme demandait, que son esprit cherchait et ce vers quoi son inclination tendait. Que nous le voulions ou non, notre esprit tente au souverain bien. Mais qui est ce souverain ? Nous ressemblons aux Athéniens, qui sacrifiaient au vrai *Dieu*, qui cependant leur était *inconnu*. Jusqu'à ce que le grand Saint Paul le leur fit connaître¹². Ainsi notre cœur : par un profond et secret instinct, à travers toutes ces actions, il cherche le bonheur, il le cherche çà et là, comme à tâtons sans savoir ni où il est, ni ce qu'il est, jusqu'à ce que la foi le lui montre et lui en décrive les infinies merveilles. Lorsqu'il a trouvé le trésor qu'il cherchait, quel contentement, quelle joie, quel amour, dans ce pauvre cœur humain ! *Oui, j'ai trouvé celui que mon cœur aime*¹³, et qu'il cherchait sans le connaître. Ah ! Si j'avais su à quoi tendaient ces désirs que rien ne parvenait à satisfaire, mais voilà, je ne savais pas ce que je désirais ! Je voulais aimer, mais je ne savais pas qui aimer. Ne trouvant pas son véritable objet, mon amour ne cessait de le chercher. Je désirais, je pressentais, mais j'ignorais la bonté qu'il fallait aimer. J'avais de l'amour, mais je ne savais envers qui l'éprouver.

Chapitre XVI – L'amour vécu en espérance

Quand l'intelligence humaine considère ce que la foi lui révèle de son souverain bien, la volonté en éprouve une extrême complaisance. Et l'absence de ce souverain bien, de cet objet divin, provoque alors en l'âme un ardent désir de sa présence. L'âme s'écrie : *qu'il me baise d'un baiser de sa bouche*¹⁴.

*C'est à Dieu que je soupire
C'est Dieu que mon cœur désire*¹⁵.

Dès que le fauconnier a ôté le chaperon qui couvre la tête du faucon, celui-ci, voyant sa proie, s'élance aussitôt. S'il est encore retenu sur le point, il se débat avec une extrême ardeur. De même, lorsque la foi a ôté le voile d'ignorance qui recouvrait nos yeux, et nous a fait voir le souverain bien, aussitôt nous le désirons, Théotime. Nous ne pourrions pas le posséder tant que nous serons dans notre condition mortelle, mais déjà comme

*Les cerfs longtemps pourchassés,
Fuyant pantois et lassés,
Si fort les eaux le désirent
Que nos heures d'ennuis pressés,
Seigneur après toi soupirent
Nos âmes en languissant
D'un désir toujours croissant
Crient : hélas ! Quand sera-ce*

¹⁰Gn 24

¹¹Ct 3, 4

¹²Ac 17, 23

¹³Ct 3, 4

¹⁴Ct 1, 2

¹⁵Ps 42-43, 2. BJ : *Ainsi languit mon âme, vers toi mon Dieu. Mon âme a soif de Dieu.*

*Ô Seigneur Dieu tout-puissant,
Que nos yeux verront ta face¹⁶ ?*

Ce désir est juste, Théotime, car qui ne désirerait un bien aussi désirable ? Mais ce ne serait qu'un vain désir, et un vrai martyr du cœur, si nous n'étions assurés de pouvoir un jour l'assouvir. Celui à qui ses adversaires demandaient : *où est ton Dieu* ; celui qui nuit et jour n'avait de pain que ses larmes¹⁷, parce que son Dieu était absent, aurait-il dit cela s'il n'avait eu quelque espérance de pouvoir jouir un jour de ce bien après lequel il pleurerait ? Et la divine Épouse ne court-elle pas, toute éplorée et languissante d'amour, par ce qu'elle ne trouve pas le Bien-aimé qu'elle cherche¹⁸ ?

L'amour du bien-aimé avait suscité en elle le désir. Le désir avait provoqué sa quête ardente et l'ardeur de sa quête alanguissait son cœur au point qu'il en aurait été anéanti et consumé, si elle n'avait quelque espérance de rejoindre enfin celui qu'elle cherchait. Cette tension in quiète et douloureuse de l'esprit en quête de son amour pourrait nous faire désespérer. Nous pourrions défaillir en route. Mais le Bien souverain qui nous invite si fortement à le désirer nous assure aussi que nous pourrions l'atteindre aisément. Il nous en a fait mille fois la promesse, par sa parole, par ses inspirations. Pour cela, il suffit que nous voulions bien user des moyens qu'il a préparés pour nous et qu'il nous propose à cette fin.

Les promesses que Dieu nous a faites, les assurances qu'il nous a données, creusant plus encore notre désir, causent et accroissent notre inquiétude. Mais, curieusement, à mesure qu'elles en augmentent la cause, elles en détruisent l'effet.

Voyez-vous, Théotime, l'assurance que Dieu nous donne que le Paradis est pour nous fortifie infiniment le désir que nous avons d'en jouir ; mais par ailleurs, cette même assurance anéantit le trouble et l'inquiétude où nous mettrait ce désir quand nous n'en connaissions pas l'objet. De sorte que, grâce aux promesses que la divine bonté nous a faites, nos cœurs demeurent tout à fait apaisés. Cette paix est la racine de la vertu que nous appelons « espérance ». La volonté, assurée par la foi, qu'elle pourra jouir de son souverain bien si elle en prend les moyens, pose de ce fait deux actes de grande vertu. Par l'un, elle attend de Dieu qu'il lui donne de jouir de sa souveraine bonté ; par l'autre elle aspire à cette jouissance.

Espérer et aspirer. Entre espérer et aspirer, il y a juste sept différences, Théotime : nous « espérons » les choses qui nous seront données par autrui ; nous « aspirons » aux choses que nous obtiendrons par nous-mêmes. C'est ainsi que nous parviendrons à la jouissance de notre souverain bien, qui est Dieu, d'abord et avant tout par sa faveur, par sa grâce, par sa miséricorde. Néanmoins, cette même miséricorde veut que nous coopérons. Nous le faisons en joignant notre trop faible consentement à la force de la grâce. Il s'en suit que notre espérance se conjugue toujours avec notre aspiration. Nous n'espérons vraiment que si, aussi, nous aspirons. Et nous n'aspirons vraiment que si, aussi, nous espérons. Mais l'espérance tient toujours la première place, car elle est fondée sur la grâce de Dieu. Sans la grâce nous ne pourrions même pas penser à notre souverain bien¹⁹, encore moins connaître les chemins qui y conduisent ; sans la grâce, notre aspiration serait incapable de nous le faire obtenir.

L'aspiration est donc un rejeton de l'espérance, comme notre coopération l'est de la grâce. Ceux qui veulent espérer sans aspirer seront rejetés comme lâches et négligents ; ceux qui veulent aspirer sans espérer seront rejetés comme outrecuidants et présomptueux. Mais lorsque espérant, nous aspirons et aspirant nous espérons, alors cher Théotime, l'espérance conjugée à l'aspiration devient une courageuse détermination ; et l'aspiration conjugée à l'espérance devient une humble et ferme attente. Certes, nous espérons ou aspirons, plus ou moins, selon ce que Dieu nous inspire. Mais quoi qu'il en soit, aspiration ou espérance l'une et l'autre procèdent de l'amour qui désire, de l'amour qui tend à notre souverain bien. Et plus fermement ce souverain bien est espéré, plus il est aimé. L'amoureuse complaisance que nous trouvons dans l'attente fondée de posséder un jour notre souverain bien, voilà ce qu'est l'espérance. Tout est une question d'amour Théotime : dès que la foi m'a montré mon souverain bien, je l'ai aimé ; parce qu'il était absent, je l'ai désiré ; et dès que j'ai su qu'il voulait se donner à moi, je l'en ai plus ardemment désiré été aimé. Sa bonté est d'autant plus digne d'être aimée et désirée qu'elle est plus disposée à se communiquer. Il y a ainsi une progression : l'amour a converti son désir en espérance et en ferme attente, de telle sorte que l'espérance est un amour qui attend ; et parce que le bien souverain que l'espérance attend, c'est Dieu et qu'elle ne l'attend que de Dieu, auquel et grâce auquel elle espère et aspire, la vertu d'espérance, de quelque côté qu'on la considère, aboutit à Dieu. Elle est par conséquent divine, ou théologique.

¹⁶Ps 42-43, 2-3. BJ : *Comme languit une biche après des eaux vives, ainsi languit mon âme, vers toi mon Dieu. Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant ; quand irai-je et verrai-je la face de Dieu ?*

¹⁷Ps 42-43

¹⁸Ct 5, 8

¹⁹Voir 2 Co 3, 5

Chapitre XVII – *L'amour qui meut notre espérance est toujours bon, si imparfait qu'il soit.*

L'amour que nous pratiquons en espérant, Théotime, va certes à Dieu. Mais il nous revient. Il est tourné vers la divine Bonté, mais il concerne aussi notre bien. Il tend à cette suprême perfection qui est Dieu, mais il vise aussi notre satisfaction. C'est-à-dire qu'il ne nous porte pas en Dieu parce que Dieu est souverainement bon en lui-même, mais parce qu'il est souverainement bon envers nous-mêmes. Il y a donc du nôtre dans cet amour. Pourtant cet amour est vraiment un amour. Mais il comporte une certaine convoitise, il n'est pas tout à fait désintéressé.

Je ne dis pas qu'il nous revient au point de nous faire aimer Dieu que pour nous-mêmes. Mon Dieu ! Certainement pas ! L'âme qui n'aimerait Dieu que pour soi, faisant d'elle-même le but de son amour pour Dieu, commettrait un grand sacrilège.

Si une femme n'aimait son mari que pour l'amour de son valet, cela voudrait dire qu'elle aimerait que son valet soit son mari et son mari son valet. Ainsi, l'âme qui n'aime Dieu que pour l'amour d'elle-même s'aime comme elle devait aimer Dieu ; et elle aime Dieu comme elle devrait s'aimer elle-même.

Mais il y a une grande différence entre le fait d'aimer Dieu pour le bien que j'en attends ; et le fait de n'aimer Dieu *que* pour le bien que j'en attends. De même il est très différent de dire : j'aime Dieu pour moi ; et de dire : j'aime Dieu pour l'amour de moi. Quand je dis : j'aime Dieu pour moi, c'est comme si je disais : j'aime avoir Dieu, j'aime que Dieu soit à moi, qu'il soit mon souverain Bien. C'est l'amour de l'Épouse du Cantique qui, cent fois, déclare : *mon Bien-aimé est tout mien, et moi je suis toute sienne, il est à moi et je suis à lui*²⁰. Mais dire j'aime Dieu pour l'amour de moi-même, cela équivaut à dire : l'amour que je me porte est le but de mon amour pour Dieu. L'amour de Dieu serait alors dépendant de l'amour de moi-même, il lui serait inférieur, ce qui serait une impiété sans exemple.

Cet amour, donc, que nous appelons « espérance » est un amour de convoitise, mais d'une saine convoitise, une convoitise bien ordonnée. Nous ne nous approprions pas Dieu, nous ne l'utilisons pas, nous nous unissons à lui, comme à notre ultime bonheur. Par cet amour, nous nous aimons du même amour que nous aimons Dieu, mais sans nous préférer ni nous égaler à lui. L'amour de nous-mêmes est conjoint à celui que nous avons pour Dieu, mais celui-ci domine. Il est une motivation mais n'en est pas la finalité. Notre intérêt y trouve sa place, mais Dieu passe en premier. Mais oui, Théotime, quand nous aimons Dieu en tant qu'il est notre souverain Bien, nous l'aimons pour quelque chose que nous ne ramenons pas à nous. C'est nous que nous ramenons à lui. Nous ne sommes ni sa fin, ni son ambition, ni sa perfection. C'est lui qui est notre fin, notre ambition et notre perfection. Ce n'est pas lui qui nous appartient, c'est nous qui lui appartenons. Il ne dépend pas de nous, mais nous, nous dépendons de lui. Nous l'aimons comme notre souverain Bien, il ne reçoit rien de nous, c'est nous qui recevons de lui. Il nous donne de son abondance et exerce sur nous sa bonté, tandis que nous, nous n'avons que notre indigence à lui offrir. Aimer Dieu en tant qu'il est notre souverain Bien c'est l'aimer avec le respect et l'honneur qui lui sont dus. C'est encore confesser qu'il est notre perfection, notre repos, notre fin, et qu'en cette fin consiste notre bonheur.

Il y a des biens que nous employons à notre service : domestiques, serviteurs, chevaux, vêtements. L'amour que nous leur portons est de pure convoitise. Nous ne les aimons que pour le profit que nous en tirons. Il y a des biens, comme nos amis, dont nous jouissons, mais dans un échange. En tant que cette amitié nous fait plaisir, elle est un amour de convoitise, mais d'une convoitise légitime, car nos amis sont à nous comme nous, nous sommes à eux. Ils nous appartiennent, mais nous leur appartenons. Mais il y a aussi des biens dont nous jouissons en tant que nous en dépendons : la bienveillance, la présence ou la faveur de nos pasteurs, de nos princes, de nos parents. L'amour que nous leur portons est certes un amour de convoitise en tant que nous les aimons comme *nos* princes, *nos* pasteurs, *nos* parents. Ce n'est pas leur qualité de prince, de pasteur, de parents, en soi, qui nous les fait aimer, mais parce qu'ils le sont à notre égard. D'ailleurs, cette convoitise est un amour plein de respect, de révérence et d'honneur. Nous aimons notre père, par exemple, non parce qu'il nous appartient, mais parce que nous lui appartenons. C'est de cette manière que nous aimons et désirons Dieu par la vertu de l'espérance, non pour qu'il devienne notre Bien, puisqu'il l'est, non pour nous l'approprier puisque nous sommes à lui, non parce que nous serions sa fin, puisque c'est lui qui est la nôtre.

Et remarquez bien ceci, Théotime : la raison pour laquelle nous aimons, la raison pour laquelle nous mettons notre cœur dans tel ou tel bien que nous désirons, - cette raison tient en ce que nous l'estimons justement être notre bien.

²⁰Ct 2, 16.

Mais quant à la mesure, à l'intensité de cet amour, elles dépendent de l'excellence et de la dignité de ce bien. Nous aimons nos bienfaiteurs pour la bienfaisance qu'ils exercent en nous, mais nous les aimons plus ou moins selon que leur bienveillance est plus ou moins grande. Pourquoi donc aimons-nous Dieu de cet amour de convoitise, Théotime ? Parce qu'il est notre bien. Mais pourquoi l'aimons-nous par-dessus tout souverainement ? Parce qu'il est notre bien souverain.

Mais quand je dis que nous aimons Dieu souverainement, je ne veux pas dire que nous l'aimons du souverain amour. Car le souverain amour ne se trouve que dans la charité. Tant que nous sommes sous le régime de l'espérance, l'amour demeure imparfait : il ne tend pas à la bonté infinie par ce qu'elle est en elle-même bonté infinie ; il y tend parce qu'elle bonté infinie *pour* nous-mêmes. Et néanmoins, parce qu'en cette sorte d'amour, ce que l'on a considéré d'abord, c'est le souverain bien, nous disons que nous aimons souverainement. Mais, en vérité, nul, par ce seul amour, ne peut observer les commandements de Dieu ni parvenir à la vie éternelle : c'est un amour qui aura plus de désirs que d'effets s'il n'est pas accompagné de la charité.

TAD II, 15-17

Seizième entretien²¹ - Juillet 1620 - sixième entretien de l'édition de 1933 - sur le sujet des fondations - (De l'espérance)

Entre les louanges que les Saints donnent à Abraham, saint Paul relève celle-ci au-dessus de toutes les autres, de ce qu'il espéra *contre toute espérance*. Dieu lui avait promis que sa *génération* serait multipliée comme *les étoiles du ciel et les sables de la mer*, et cependant il reçut le commandement de tuer son fils Isaac. Le pauvre Abraham ne perd point son espérance pourtant, ains il espère *contre l'espérance même*, que si bien il obéit au commandement qui lui est fait de tuer son fils, il ne laissa pas pourtant de lui tenir parole. Grande certes fut son espérance, car il ne voyait rien en aucune façon sur quoi il la pût appuyer, sinon sur la parole que Dieu lui avait donnée. Oh que c'est un vrai et solide fondement que la parole de Dieu, car elle est infaillible. Abraham sort donc pour accomplir la volonté de Dieu avec une simplicité non pareille, car il ne fit non plus de considération ni de réplique que lorsque Dieu lui dit qu'il sortît de sa *terre et de sa parenté*, et qu'il allât au lieu qu'il lui montrerait, sans le lui spécifier, afin qu'il s'embarquât plus simplement dans la barque de sa divine providence. Marchant donc trois jours et trois nuits avec son pauvre Isaac, lequel étant chargé du bois pour le sacrifice, il *demanda à son père où était l'holocauste* ; à quoi le bon Abraham répondit : *Mon fils, le Seigneur y pourvoira*. Ô mon Dieu, que nous serions heureux si nous pouvions nous accoutumer à faire cette réponse à nos cœurs lorsqu'ils sont en souci de quelque chose : Le Seigneur y pourvoira ; et qu'après cela nous n'eussions plus d'anxiété, de trouble ni d'empressement, non plus qu'Isaac ! Car se tut, croyant que le Seigneur y pourvoira, ainsi que son père lui avait dit.

Grande est certes la confiance que Dieu requiert que nous ayons en son soin paternel et en sa divine providence. Mais pourquoi ne l'aurons-nous pas, vu que jamais personne n'y a pu être trompé ? Nul ne se confie en Dieu, qui ne retire les fruits de sa confiance. Je dis ceci entre nous autres, car quant aux gens du monde, bien souvent leur confiance est accompagnée de présomption ; c'est pourquoi elle n'est de nulle valeur devant Dieu. Considérons, je vous supplie, ce que Notre Seigneur et notre Maître dit à ses Apôtres pour établir en eux cette sainte et amoureuse confiance : *Je vous ai envoyés par le monde sans besace, sans argent et sans nulles provisions, soit pour vous nourrir, soit pour vous vêtir : quelque chose vous a-t-elle manqué ?* Ils dirent : Non. *Allez*, leur dit-il, et *ne pensez point à ce que vous mangerez ou boirez, ni de quoi vous vous vêtirez*, ni même *ce que vous aurez à dire devant les grands seigneurs et magistrats des provinces par où vous passerez ; car en chaque occasion votre Père céleste vous pourvoira de tout ce qui vous sera nécessaire. Ne pensez point à tout ce que vous aurez à dire*. Mais je suis si incivile, dites-vous, je ne sais point comme il faut traiter avec les grands, je n'ai point de doctrine.

C'est tout un, allez et vous confiez en Dieu, car il a dit que *quand bien la femme oublierait son enfant, si ne nous oublierait-il jamais*, car il nous *porte gravés sur son cœur et sur ses mains*. Pensez-vous que Celui qui a bien soin de pourvoir de nourriture aux *oiseaux du ciel* et aux animaux de la terre, *qui ne sèment ni ne recueillent*, vienne jamais à oublier de pourvoir de tout ce qui sera nécessaire à l'homme qui se confiera pleinement en sa providence, puisque l'homme est capable d'être uni à Dieu notre souverain Bien ?

Ceci, mes très chères Sœurs, m'a semblé être bon à vous dire sur le sujet de votre départ ; car si bien vous n'êtes pas capables de la dignité apostolique à cause de votre sexe, vous êtes néanmoins capables de l'office apostolique, à cause du mérite apostolique. Mais pour ne pas user de ce mot de mérite entre nous autres (car j'ai toujours un peu de répugnance à me servir de ce mot là pour nous exciter au bien), je vous dirai que vous pouvez

²¹C'est le départ de la Mère Claude-Agnès Joly de la Roche et de plusieurs autres religieuses de la Visitation d'Annecy, envoyées en juillet 1620 à la fondation du Monastère d'Orléans, qui fournit à François de Sales l'occasion de faire cet Entretien.

rendre autant de service à Dieu en certaine façon, et procurer l'agrandissement de sa gloire comme les Apôtres. Certes, mes chères Filles, ceci vous doit être un motif de grande consolation, de voir qu'il se veuille servir de vous pour une œuvre si excellente que celle à laquelle vous êtes appelées, et vous vous en devez tenir grandement honorées devant la divine Majesté. Car, qu'est-ce que Dieu désire de vous sinon ce qu'il ordonna à ses Apôtres (et c'est pourquoi il les envoya par le monde), qui n'était autre chose que ce que Notre Seigneur même était venu faire en ce monde, qui fut pour donner *la vie* aux hommes ? Et non seulement cela, dit-il, mais afin qu'ils vécussent d'une *vie plus abondante* et qu'ils reçussent une vie meilleure, ce qu'il a fait en leur donnant sa grâce. Les Apôtres furent envoyés de Notre Seigneur par toute la terre pour le même sujet, car Notre Seigneur leur dit : *Ainsi que mon Père m'a envoyé, je vous envoie* ; allez et donnez *la vie* aux hommes. Mais ne vous contentez pas de cela : faites qu'ils vivent d'une *vie plus parfaite* par le moyen de la doctrine que vous leur enseignerez ; ils auront *la vie* en croyant à ma parole que vous leur exposerez, mais ils auront une *vie plus abondante* par le moyen du bon exemple que vous leur donnerez. Et n'ayez nul souci si votre travail sera suivi du fruit que vous en prétendez, car ce n'est pas à vous que l'on demandera le fruit, ains seulement si vous vous serez employés fidèlement à bien cultiver ces terres stériles et desséchées ; l'on ne vous demandera pas si vous avez recueilli, ains seulement si vous avez eu soin de bien ensementer ...

Allez donc, pleines de courage, faire ce à quoi vous êtes appelées, mais allez en simplicité ; s'il vous arrive des appréhensions, dites à votre âme : Le Seigneur y *pourvoira* ; si les considérations de votre faiblesse vous travaillent, jetez-vous en Dieu et vous confiez en lui. Les Apôtres, pour la plupart, étaient pécheurs et ignorants ; Dieu les rendit saints selon qu'il était nécessaire pour la charge qu'il leur voulait donner. Confiez-vous en lui, appuyez-vous sur sa providence et n'ayez peur de rien. Ne dites pas : Je n'ai point de talent pour bien parler. N'importe, allez sans soin et sans retours, car Dieu vous donnera ce que vous aurez à dire et à faire quand il en sera temps. Que si vous n'avez point de vertu, ou que vous n'en aperceviez point en vous, ne vous mettez pas en peine ; car si vous entreprenez pour la gloire de Dieu et pour satisfaire à l'obéissance la conduite des âmes ou quel autre exercice quel qu'il soit, Dieu aura soin de vous et sera obligé de vous pourvoir de tout ce qui vous sera nécessaire, tant pour vous que pour celles que Dieu vous donnera en charge....

J'ai un extrême désir de graver en vos cœurs et en vos esprits une maxime qui est d'une utilité non pareille : **Ne demander rien et ne refuser rien** ; recevez ce que l'on vous donnera, et ne demandez point ce que l'on ne vous voudra pas donner : en cette pratique vous trouverez *la paix pour vos âmes*. Oui, mes très chères Sœurs, tenez vos cœurs en cette sainte indifférence à recevoir tout ce que l'on vous donnera et à ne point désirer ce que l'on ne vous donnera pas. Je vous dis en un mot, ne désirez rien, ains laissez-vous vous-mêmes et toutes vos affaires, pleinement et parfaitement, au soin de la divine Providence : laissez-lui faire de vous tout de même que les enfants se laissent gouverner à leurs nourrices : qu'elle vous porte sur le bras droit ou sur le gauche, laissez-lui faire, car un enfant ne s'en formaliserait point ; qu'elle vous couche ou qu'elle vous lève, laissez-lui faire, car c'est une bonne mère qui sait mieux ce qu'il vous faut que vous-mêmes. Je veux dire, si la divine Providence permet qu'il vous arrive des afflictions, des contradictions ou des mortifications, ne les refusez point, ains acceptez-les de bon cœur, amoureusement et tranquillement ; que si elle ne vous en envoie point ou qu'elle ne permette pas qu'il vous en arrive, ne les désirez point, ni ne les demandez point. De même, s'il vous arrive des consolations, recevez-les avec esprit de gratitude et de reconnaissance envers la divine Bonté ; si vous n'en avez point, ne les désirez point, ains tâchez de tenir votre cœur préparé pour recevoir les divers événements de la divine Providence, et d'un même cœur, autant qu'il se peut ; car il faut toujours savoir qu'il y a deux vouloirs et non vouloirs, dont l'un ne doit nullement être regardé : c'est celui qui tire à la sensualité. Si l'on vous donne des obéissances en Religion qui vous semblent dangereuses, comme sont les supériorités, ne les refusez pas ; si l'on ne vous en donne point, ne les désirez point, et ainsi de toute autre chose. Vous ne sauriez croire, sans en voir l'expérience, combien cette pratique apportera de profit à vos âmes ; car au lieu de nous amuser à désirer ces moyens et puis ces autres pour nous perfectionner, nous nous appliquerons plus simplement et fidèlement à ceux que nous rencontrerons en notre chemin.

Mais ce qui nous doit faire aller et demeurer de bon cœur, mes chères Filles, c'est la certitude presque infaillible que nous devons avoir que cette séparation ne se fait que quant au corps, car quant à l'esprit, nous demeurerons toujours très uniquement unis. C'est peu de chose que cette séparation corporelle, aussi bien la faudrait-il faire un jour, que nous le voulions ou non ; mais la séparation des cœurs et désunion des esprits, c'est cela seul qui est à redouter.

Or, quant à nous autres, non seulement nous demeurerons toujours unis par ensemble, mais bien plus, car notre union s'ira toujours perfectionnant dans les doux et aimables *liens de la charité* et sera toujours de plus en plus renouée à mesure que nous nous avancerons en la voie de notre propre *perfection*, car nous rendant plus capables de nous unir à Dieu, nous nous unirons davantage les unes aux autres ; et à chaque Communion que nous

ferons notre union sera rendue plus parfaite, car nous unissant avec Notre Seigneur nous demeurerons toujours plus unies ensemble aussi la réception sacrée de ce Pain céleste et de ce très adorable Sacrement, s'appelle Communion, c'est-à-dire commune union. Ô Dieu, quelle union est celle qu'il y a entre chaque Religieux d'un même Ordre ! Union telle, que les biens spirituels sont autant pêle-mêle et réduits en commun comme les biens extérieurs. Les Religieux n'ont rien en particulier, à cause du vœu sacré qu'ils ont fait de la pauvreté volontaire ; et par la profession sainte qu'ils font de la très sainte charité, toutes leurs vertus sont communes, tous sont participants des bonnes œuvres les uns des autres, et jouiront des fruits d'icelle, pourvu qu'ils se tiennent toujours en charité et en l'observance des Règles de la Religion en laquelle Dieu les a appelés : de sorte que celui qui est en la cuisine ou en quelque autre exercice que ce soit, contemple en la personne de celui qui est en oraison ; celui qui se repose participe au travail de l'autre qui est en exercice par le commandement du Supérieur.

Voilà donc, mes chères Filles, comme celles qui s'en vont demeurent et celles qui demeurent s'en vont, et combien vous devez toutes embrasser également, amoureusement et courageusement l'obéissance, tant en cette occasion comme en toutes autres, puisque celles qui demeurent auront part au travail et au fruit du voyage de celles qui s'en vont, comme celles-là auront part à la tranquillité et repos de celles qui demeureront. Toutes, sans doute, mes chères Filles, avez besoin de beaucoup de vertus, ou de soin de les pratiquer, tant pour s'en aller que pour demeurer : car celles qui s'en vont ont besoin de beaucoup de courage et de confiance en Dieu pour entreprendre amoureusement et avec esprit d'humilité ce que Dieu désire d'elles, nonobstant tous les petits ressentiments qui leur pourront venir de quitter la Maison en laquelle Dieu les a premièrement logées, les Sœurs qu'elles ont si chèrement aimées et la conversation desquelles leur apportait tant de consolation en l'âme, les parents, les connaissances, et que sais-je moi ? Plusieurs choses auxquelles la nature s'attache, tant que nous vivons en cette vie, et la tranquillité de leur retraite qui leur est si chère. Celles qui demeurent ont de même besoin et nécessité de courage, tant pour persévérer en la pratique de la sainte soumission, humilité et tranquillité, comme aussi pour se préparer à sortir de céans, quand il leur sera commandé ; car, ainsi que vous voyez, votre Institut, mes chères Filles, va s'étendant de toutes parts et en tant de divers lieux. De même, devez-vous tâcher de croître et multiplier les actes de vertus, et devez agrandir vos courages pour vous rendre capables d'être employées selon la volonté de Dieu.

Il me semble, certes, quand je regarde et considère le commencement de votre Institut, qu'il représente l'histoire d'Abraham ; car, comme Dieu lui eût donné parole que sa *race* serait multipliée *comme le sablon de la mer*, il lui commanda néanmoins de lui sacrifier son fils, par lequel la promesse de Dieu devait être accomplie. Abraham espéra et s'affermi *en son espérance contre l'espérance même*, et son espérance ne fut point vaine, ains fructueuse. De même, quand les trois premières Sœurs se rangèrent et embrassèrent votre sorte de vie, Dieu avait projeté de toute éternité de bénir leur *génération* et de leur en donner une qui serait grandement multipliée. Mais qui eût pu croire cela, puisqu'en les enserrant dans leur petite maison nous ne pensions à autre chose que de les faire mourir au monde ? Elles furent sacrifiées, ains elles se sacrifièrent elles-mêmes volontairement ; Dieu se contenta tellement de leur sacrifice, qu'il ne leur donna pas seulement une nouvelle *vie* pour elles-mêmes, ains une *vie si abondante* qu'elles la peuvent même communiquer, par la grâce de Dieu, à plusieurs âmes, ainsi que l'on voit maintenant.

Il me semble, certes, que ces trois premières Sœurs sont grandement bien représentées aux trois grains de blé qui se trouvèrent emmi la paille qui était sur le chariot de Triptolémus, laquelle servait à conserver les armes ; car étant portés en un pays où il n'y avait point de blé, ces trois grains furent pris et jetés en terre et en produisirent d'autres en telle quantité que, dans peu d'années, toutes les terres furentensemencées. La providence de notre bon Dieu, jeta de sa main bénite ces trois filles *dans la terre* de la Visitation, et après avoir demeuré un peu cachées aux yeux du monde, elles ont fait *le fruit* que l'on voit maintenant, de sorte qu'il semble que, dans peu de temps, tous les pays seront faits participants de votre Institut. Oh qu'heureuses sont les âmes qui se dédient véritablement et absolument au service de Dieu, car il ne les laisse jamais stériles ni infructueuses ! Pour un rien qu'elles quittent pour Dieu, il leur en donnera des récompenses incomparables, tant en cette vie qu'en l'autre. Quelle grâce, je vous prie, d'être employées au service des âmes que Dieu aime si chèrement, et pour lesquelles sauver il a tant enduré ! Certes, c'est un honneur nonpareil, et duquel, mes très chères Filles, vous devez faire un très grand état : et pour vous y employer fidèlement, ne plaignez ni peine, ni soin, ni travail, car le tout vous sera chèrement récompensé, bien qu'il ne faille pas se servir de ce motif pour vous encourager, ains de celui de vous rendre plus agréables à Dieu et d'augmenter d'autant plus sa gloire.

Allez donc, et demeurez courageusement en la pratique de vos exercices, et ne vous amusez pas à regarder que vous ne voyez point en vous ce qui est nécessaire, je veux dire les vertus propres aux charges auxquelles on vous mettra. Il est mieux que nous ne les voyons point en nous, car cela nous tient en humilité et nous donne plus de sujet de nous méfier de nos forces et de nous-mêmes, et fait que nous jetons plus absolument toute notre

confiance en Dieu. Tant que nous n'avons pas besoin de la pratique d'une vertu, il est mieux que nous ne l'ayons pas ; quand nous en aurons besoin, pourvu que nous soyons fidèles à celles dont nous avons maintenant la pratique, tenons-nous assurés que Dieu nous donnera chaque chose en son lieu et temps. Ne nous amusons point à désirer ni appréhender rien, laissons-nous tout à fait entre les mains de la divine Providence, qu'elle fasse de nous ce qu'il lui plaira ; car, à quel propos désirer une chose plutôt qu'une autre ? Tout ne nous doit-il pas être indifférent ? Pourvu que nous soyons à Dieu et que nous aimions sa divine volonté, cela nous est suffisant pour lui être agréable. Pour moi, j'admire comme il se peut faire que nous ayons plus d'inclination à être employées à une chose plutôt qu'à une autre, étant en Religion principalement, là où un office, une charge ou une besogne est autant agréable à Dieu que mille autres, puisque c'est l'obéissance qui donne le prix à tous les exercices de la Religion.

Quand on nous donnerait le choix des plus abjects, et qu'ils seraient les plus désagréables, ce sont ceux qu'il faudrait embrasser plus amoureusement ; mais cela n'étant pas en notre choix, embrassons les uns comme les autres d'un même cœur.

Quand la charge que l'on nous donne est honorable devant les hommes, tenons-nous humbles devant Dieu ; quand elle est abjecte devant les hommes, tenons-nous-en plus honorés devant la divine Bonté.

Enfin, mes chères Filles, retenez chèrement et fidèlement ce que je vous ai dit, soit pour ce qui regarde l'intérieur, soit pour ce qui regarde l'extérieur : ne voulez rien que ce que Dieu voudra pour vous, embrassez amoureusement les événements et les divers effets de son divin vouloir, sans vous amuser nullement à autre chose.

Après ceci, que vous pourrais-je plus dire, mes chères Sœurs, puisqu'il semble que tout notre bonheur soit compris en toute cette aimable pratique ? Je vous présenterai l'exemple des Israélites, avec lequel je finirai. Ayant demeuré longtemps sans avoir un roi, il leur prit un jour envie d'en avoir un. Qu'est-ce que de l'esprit humain ? Comme si Dieu les eût laissés sans conduite, ou qu'il n'eût point eu soin de les régir, gouverner et défendre ! Ils s'adressèrent donc au Prophète Samuel, lequel leur promit de le demander à Dieu, ce qu'il fit ; et Dieu, irrité de leur demande, leur fit réponse qu'il le voulait bien, mais qu'il les avertissait que le roi qu'ils auraient prendrait telle domination et autorité sur eux, qu'il leur enlèverait leurs enfants : et quant aux fils, qu'il ferait les uns cuisiniers, les autres soldats et *capitaines* ; et quant aux filles, il ferait les unes *cuisinières*, les autres *boulangères* et les autres *parfumeuses*. Notre Seigneur en fait de même, mes chères Filles, des âmes qui se dédient à son service ; car, comme vous voyez, en Religion il y a diverses charges et divers offices. Mais qu'est-ce que je veux dire ? Rien autre, sinon qu'il me semble que sa divine Majesté a choisi celles qui s'en vont comme des *parfumeuses* ou parfumeries : oui certes, car vous êtes commises de sa part pour aller épandre les odeurs suaves des vertus de votre Institut. Et comme les jeunes filles sont amoureuses des bonnes odeurs, ainsi que dit la sacrée amante au Cantique des Cantiques, disant que le *nom* de son Bien-Aimé est *une huile* ou un baume qui répand de toutes parts des odeurs infiniment agréables, *c'est pourquoi*, ajoute-t-elle, *les jeunes filles* ont suivi l'attrait de ces divins parfums. Faites donc, mes chères Sœurs, que comme parfumeuses de la divine Bonté, vous alliez répandant de toutes parts l'odeur incomparable d'une très sincère humilité, douceur et charité, afin que plusieurs âmes soient attirées à la suite de vos parfums, et, par ce moyen, embrassent votre sorte de vie, par laquelle elles pourront jouir, comme vous, en cette vie, d'une sainte et amoureuse paix et tranquillité de l'âme, pour, par après, aller jouir de la félicité éternelle en l'autre.

Votre Congrégation est comme une sainte ruche d'abeilles ainsi qu'il vous fut déclaré si excellemment l'autre jour en une prédication, laquelle a déjà jeté divers essaims ; mais avec cette différence néanmoins, que les abeilles sortent pour s'aller retirer en une autre ruche où, ayant commencé un ménage nouveau, elles choisissent toujours en chaque essaim un roi particulier sous qui elles militent et font leur retraite. Mais quant à vous, mes chères âmes, si bien vous allez dans une ruche nouvelle, c'est-à-dire que vous allez commencer une nouvelle Maison de votre Ordre, vous n'avez néanmoins qu'un même roi, qui est Notre Seigneur crucifié, sous l'autorité duquel vous vivrez en assurance partout où vous serez. Ne craignez pas que rien vous manque, car il sera toujours avec vous tandis que vous n'en choisirez point d'autre ; ayez seulement un grand soin d'accroître votre amour et votre fidélité envers sa divine Bonté, vous tenant le plus près de lui qu'il vous sera possible, et tout vous succédera en bien. Apprenez de lui tout ce que vous aurez à faire, ne faites rien sans son conseil, car c'est l'Ami fidèle qui vous conduira, gouvernera et aura soin de vous, ainsi que de tout mon cœur je l'en supplie.

Seizième entretien - Juillet 1620 - sixième entretien de l'édition de 1933 - sur le sujet des fondations - (De l'espérance)

Sermon 12^{ème} dim. après la Pentecôte

Or, cependant que Notre Seigneur dit ces paroles, tout à propos arriva un *docteur de la loi*, qui, pour le tenter, demanda : *Maître, qu'est-ce qu'il faut faire pour avoir la vie éternelle* (Lc 10,25)? Je dis tout à propos, non pour l'intention de celui-ci, qui était mauvaise, mais pour les paroles qu'il dit : *Seigneur, que dois-je faire ?* et, lesquelles de soi étaient très bonnes et à propos ; car Notre Seigneur ayant loué le bien croire des Apôtres, celui-ci l'interroge du bien faire : *Seigneur, que dois-je faire?* Laissons à part l'intention ; ces paroles sont pleines d'espérance. Si Caïn, quand il eut offensé, eut dit : *Seigneur, que dois-je faire ?* Au lieu de dire : *Ma faute est trop lourde à porter* (Gn 4,13), il eut mieux fait. Si Judas, etc.

C'est le deuxième grade de la justification, de bien espérer, après le bien croire. Notez que je dis bien espérer, pour ce qu'il y en a qui pensent que sans rien faire, on les portera en Paradis. Non, non, il ne le faut pas penser sans rien faire, mais en faisant : *Seigneur, que dois-je faire ?* Et de vrai, qui croit bien ce dont nous avons discoursu au commencement, comment n'espérera-t-il de Dieu toute sorte de biens? Qui connaît combien Dieu a fait pour nous, et qui croit aux peines que Notre Seigneur a endurées pour nous, il ne peut qu'il ne soit en bonne espérance : ainsi la Madeleine (Lc 7,37), *qui savait que Jésus était à table dans la maison du Pharisien, apportait un flacon de parfum*. Pourquoi s'appelle-il Jésus, sinon afin qu'en son nom nous levions les mains (Ps 62,5) ?

Cette espérance est mère du désir, troisième grade de la justification, car ce qu'on espère, on le désire. Ainsi fait celui-ci ; car espérant que Notre Seigneur lui donnerait *la vie éternelle*, et la désirant, il dit : *Seigneur, que dois-je faire ?* etc., ou au moins il dit une parole laquelle de soi montre l'un et l'autre. Et de vrai, de quoi devrions nous avoir plus de désir que de la vie éternelle ? S'il se trouvait un médecin si fortuné qui trouvât quelque herbe qui put assurer cinquante ans de vie, mon Dieu, comme chacun y courrait, on n'y épargnerait rien. Que si cinquante ans de vie seraient tant recherchés et désirés, o combien devrions nous désirer la vie éternelle, vie sans mort, vie vraiment vie ! Combien de fois irions-nous trouver ce médecin, lui demandant : *Seigneur, que dois-je faire ?* Ô que n'allons-nous souvent à Notre Seigneur, disant : *Peau pour peau !* Tout ce qu'un homme possède, il le donne pour sa vie (Jb 2,4). Nous ne sommes donc pas hommes, de n'aimer pas *la vie éternelle*. Que veut dire que nous n'y pensons point ? Nous devrions toujours avoir *les jours éternels* (Ps 76,6) devant nous, et il n'y a rien, qu'en contemplation de ceux-ci nous ne dussions faire. David, dit-il pas (Ps 16,4) : *Pour agir selon les paroles de tes lèvres, j'ai gardé les routes prescrites ?* Et qui sont ces *paroles des lèvres* de Notre Seigneur ? Saint Pierre : Seigneur, vers qui irions-nous, tu as des paroles de vie éternelle (Jn 6,69).

Sermon 12^{ème} dim. après la Pentecôte

Que le désir précédent accroîtra grandement l'union des bienheureux avec Dieu - TAD III, 10

Le désir qui précède l'obtention d'une chose augmente d'autant la jouissance de sa possession ; plus le désir a été intense et pressant, plus sa possession est agréable et gratifiante. Ô Jésus, mon cher Théotime, quelle joie pour le cœur humain de voir la face de Dieu, cette face qui non seulement aura été désirée, mais qui aura été l'unique désir de notre âme ! Notre cœur a une soif qu'aucune satisfaction d'ici-bas ne peut éteindre. Si la satisfaction attendue de la possession des choses les plus estimées et les plus recherchées est modérée, elle ne nous désaltérera pas ; si elle est extrême elle nous étouffera. Et pourtant on la désire toujours extrême cette satisfaction, en dépit du mal qu'elle nous fait alors. Car on meurt de plaisir comme on meurt de tristesse, mais le plaisir nous tue plus vite que la tristesse. ... Ô admirable inquiétude du cœur humain ! Ô mon âme, soyez, oui, soyez sans repos sur cette terre, n'y cherchez point la tranquillité, jusqu'à ce que vous puissiez vous abreuver aux fraîches eaux de la Divinité, et de la vie qui n'aura pas de fin. Elles seules éteindront votre soif, et combleront vos désirs.

Imaginez, Théotime, le *cerf*, dont parle le psalmiste²². Imaginez-le, poursuivi par la meute, haletant, à bout de force, voyez pourtant avec quelle ardeur il cherche un étang et s'y jette aussitôt. Il semble qu'il voudrait se fondre en cette eau pour jouir plus pleinement de sa fraîcheur. Oh ! Quelle union de notre cœur avec son Dieu se fera là-haut, au ciel, après avoir si longtemps désiré le vrai bien ! Nos désirs jamais assouvis en ce monde trouveront enfin cette source vive qu'ils n'ont jamais cessé de chercher.

Alors, comme un petit enfant affamé, serré contre le sein de sa mère, pressant avidement la fontaine du breuvage tant désiré, et dont on dirait qu'il veuille ou se mettre tout entier dans ce sein maternel, ou tirer cette poitrine dans la sienne, - ainsi notre âme, toute haletante encore de la soif du vrai bien, lorsqu'elle rencontrera la Divinité qui est en l'inépuisable source, ô vrai Dieu ! Avec quelle ardeur elle se pressera sur le sein fécond de la toute Bonté, pour se fondre tout entière en elle et pour que celle-ci vienne en elle tout entière !

Que le désir précédent accroîtra grandement l'union des bienheureux avec Dieu - TAD III, 10

²²Ps 42-43, 2

Comme le désir de louer Dieu nous fait aspirer au ciel – TAD V, 10

L'âme amoureuse voit qu'elle ne pourra pas assouvir son désir de louer son Bien-aimé comme elle le souhaite, du moins tant qu'elle vivra au milieu des misères du monde. Or elle sait que les louanges que les bienheureux adressent dans le ciel à la divine Bonté sont incomparablement supérieures à celles de la terre. Alors elle s'écrie : Ô Dieu, mon Roi, que sont louables les louanges que les bienheureux répandent devant votre trône ! Qu'elles sont bénies les bénédictions qu'ils vous adressent ! Oh ! quel bonheur d'entendre le chant éternel, où tant de voix dissemblables se fondent harmonieusement, se répondent les unes les autres et élèvent des *alléluias* sans fin ! – voix comparables au tonnerre, aux trompettes, aux bruits des vagues d'une mer agitée²³. Mais voix d'une incomparable douceur, semblables aux sons de plusieurs harpes jouées de manière admirables par d'admirables musiciens ; voix unies pour proclamer le joyeux *cantique* pascal : *Alléluia ! Louez Dieu, amen, louez Dieu*²⁴. Car, sachez Théotime, qu'une voix sort du trône divin, qui ne cesse d'exhorter les heureux citoyens de la Jérusalem céleste : *Dites à Dieu votre louange, ô vous qui êtes ses serviteurs et qui le craignez, grands et petits*. À quoi la multitude innombrable des Saints, chœurs des Anges et cœurs des hommes rassemblés, répond en chantant d'une voix : *Alléluia, louez Dieu !*

... Le cœur qui ne peut, tant qu'il est dans ce monde, ni chanter ni entendre les louanges de Dieu comme il voudrait, voit alors croître en lui un plus vif désir d'être libéré des biens qui le retiennent dans cette vie, afin d'aller dans l'autre, là où le Bien-aimé est parfaitement loué. Lorsque le désir s'est emparé du cœur, il devient si puissant et si pressant qu'il en écarte tous les autres, il vide de leur attrait toutes les choses de la terre ; et l'âme devient languissante et malade d'amour. Il arrive même que cette passion soit si forte que Dieu permette que l'on en meure.

Comme le désir de louer Dieu nous fait aspirer au ciel – TAD V, 10

TAD VI, 15

Pour finir, comment imaginer, Théotime, qu'une âme qui a tant soit peu goûté, même une seule fois, les consolations divines puisse vivre en ce monde de misère sans éprouver une douleur et une langueur presque continuelles ? Alors qu'il se croyait seul, maintes fois, des témoins ont entendu François Xavier lancer vers le ciel cette prière : « Non, de grâce mon Seigneur, ne m'accablez pas de tant de consolations ; ou s'il plaît à votre bonté d'agir ainsi, emportez-moi plutôt au paradis, car celui qui, une fois a goûté intérieurement votre douceur, vivra dorénavant dans la tristesse de ne pas jouir toujours de vous²⁵. » Quand Dieu a donné à une âme quelques consolations conséquentes et qu'il les lui ôte, cette privation la blesse profondément ; elle ne peut ensuite que soupirer avec David :

*Hélas, quand viendra le jour
Que la douceur d'un retour
M'ôtera cette souffrance*²⁶

Et avec le grand Apôtre²⁷ : *Ô moi, misérable, qui me délivrera du corps de cette mortalité !*

TAD VI, 15

XL – sermon pour le quatrième dimanche de l'avent – 20 décembre 1620

La parole de Dieu est tombée sur Jean fils de Zacharie au désert, et il vint par toutes les contrées d'alentour le Jourdain, prêchant le baptême de la pénitence en la rémission des péchés. (Lc 3,2)

Saint Jean nous en marque en notre Évangile. *Aplanissez*, dit-il, *le chemin du Seigneur*, remplissez les vallées, abaissez les monts et les collines, d'autant qu'ils font bien de la peine aux voyageurs, ainsi que les fossés et vallées. *Dressez les sentiers* qui ne sont pas droits ; en effet, quand on en trouve plusieurs qui s'entortillent l'un dans l'autre ils fatiguent et lassent grandement le pèlerin. Il en prend tout de même en l'exercice de notre vie, où il y a tant de monts, de vallées et de tortuosités ; tout cela ne peut être redressé que par la pénitence. C'est elle qui remplit les vallées, qui rabaisse les monts, qui dresse et égale les chemins. *Faites pénitence*, dit saint Jean ; abaissez ces monts d'orgueil, remplissez ces vallées, ces fossés de tiédeur et pusillanimité.

Les vallées que le glorieux saint Jean veut que l'on remplisse ne sont autres que la crainte, laquelle, quand elle est trop grande, nous porte au découragement par les regards sur les péchés commis. Remplissez les vallées, c'est à savoir, remplissez vos cœurs de confiance et d'espérance parce que *le salut est proche* (Lc 21,28 ; Rm 13,11). Le regard sur les grandes fautes commises apporte quant et soi une certaine horreur et étonnement, une certaine crainte

²³Ap 19, 6

²⁴Ap 14, 2 ; 19, 1-6

²⁵Turselin, *Vie de saint François Xavier*, liv. VO, chap. V.

²⁶Ps 42-43, 2

²⁷Rm 7, 24

et frayeur qui abat le cœur et le porte souvent au découragement. Voilà les fosses et *vallées* qu'il faut combler pour l'avènement de Notre Seigneur.

La bonne sainte Thaïs (il faut que je vous dise ceci parce que je viens de m'en souvenir et qu'il fait à mon propos), s'adressant un jour à saint Paphnuce lui dit : ²⁸Hé, mon Père, que dois-je faire ? le souvenir de ma misérable vie m'épouvante. C'était une grande pécheresse, elle était pleine de crainte à cause des péchés qu'elle avait commis. Ce bon Saint luy répondit : Garde toi bien de lever les yeux pour regarder le Ciel, toi qui tant et tant de fois t'en es servie pour jeter des regards dangereux, pour muguer et pour telles autres choses ; ne lève point ces mains par lesquelles tu as fait tant d'œuvres malignes, mais exerce toi toute ta vie en humilité et te confie en la bonté de Dieu. Crains, mais espère ; crains, de peur que tu ne deviennes superbe et orgueilleuse, mais espère, de peur que tu ne tombes au découragement et désespoir (Vitae Patrum 1 vitaS.Thaisis). La crainte et l'espérance ne doivent point être l'une sans l'autre, d'autant que si la crainte n'est accompagnée d'espérance elle n'est pas crainte ains désespoir, et l'espérance sans la crainte est présomption. Il faut donc remplir ces *vallées* creusées par les frayeurs provenant de la connaissance des grosses imperfections et des péchés commis ; il faut, dis-je, les remplir par la confiance mêlée avec la crainte de Dieu.

Abaissez, dit le glorieux saint Jean, *les montagnes et collines*. Quels sont ces *monts* sinon la présomption et l'orgueil, qui sont un très grand empêchement pour l'avènement de Notre Seigneur ; car il a coutume d'humilier et rabaisser les superbes (Mt 23,12 ; Lc 1,52 ; 18,14) et de pénétrer le fond du cœur pour découvrir l'orgueil qui y est caché.

Ce n'est rien devant lui de dire Je suis Évêque, prêtre, Religieux ou Religieuse. Cela est bon ; mais si vous estes Évêque, comme vous comportez-vous en cette charge ? quelle est votre vie, et vos mœurs sont-elles bien conformes à votre vocation ? N'êtes-vous point plein de superbe et de présomption, comme ce pharisien duquel il est parlé en l'Évangile (Lc 18,10), ou bien ressemblez-vous au publicain ? Le pharisien était une montagne d'orgueil, il avait quelques vertus apparentes dont il se vantait et glorifiait. Il disait assurément : *Seigneur, je te rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes : je paye les dîmes, je jeûne* tant de fois la semaine, et autres choses semblables qu'il alléguait. Mais Dieu voyant son orgueil le rejeta. Et ce pauvre publicain, qui devant le monde était une montagne haute et raboteuse, fut rabaissé et aplani devant la divine Majesté lors qu'il vint au Temple ; car n'osant *lever les yeux pour regarder le ciel* à cause des grands péchés qu'il avait commis, il se tenait à la porte avec un cœur contrit et humilié ; partant il fut digne de trouver grâce devant Dieu. J'aurais encore à dire plusieurs choses sur ce sujet, mais je me contenterai de ce que je vous en ay touché, qui suffira pour ce coup.

XL – sermon pour le quatrième dimanche de l'avent – 20 décembre 1620

La parole de Dieu est tombée sur Jean fils de Zacharie au désert, et il vint par toutes les contrées d'alentour le Jourdain, prêchant le baptême de la pénitence en la rémission des péchés. (Lc 3,2)

XLII – sermon sur le premier verset du cantique des cantiques²⁹ – date inconnue

Vos mamelles sont meilleures que le vin, et répandent des odeurs plus suaves que les onguents les plus exquis.
Ct 1,1

Mais outre ce que nous avons dit pour l'explication de ce passage : *Vos mamelles sont meilleures que le vin, et répandent des odeurs plus suaves que les onguents les plus exquis*, plusieurs Docteurs qui ont écrit sur ce sujet disent que par ces mamelles nous sont représentés les deux Testaments (S.Amb Expos in Ps 118 ; serm 1,5 ; OrigVen Beda in Ct) : à savoir, par la mamelle gauche l'Ancien Testament, qui contenait une loi de crainte, et par la mamelle droite le Nouveau Testament, qui contient une loi toute d'amour ; et disent qu'avec ces deux mamelles il faut élever les enfants de l'Église, qui sont les Chrétiens, d'autant qu'il les faut soutenir par la crainte et les animer par l'amour, lequel sans la crainte vient aisément à se relâcher, et la crainte sans l'amour abat et alanguit le cœur et l'esprit. Mais cette mamelle de la crainte n'est pas la mamelle des épouses, ains celle des serviteurs et des valets, à qui il faut donner la crainte des châtimens pour les ranger à leur devoir et à l'observance des commandemens de Dieu. Certes, la crainte d'enfer est un motif des plus puissants que nous puissions avoir pour nous tenir en bride et nous empêcher de transgresser la loi de Dieu, c'est pourquoi cette crainte est bonne ; mais pour les épouses ce motif est trop grossier et trop bas, car elles ne veulent point d'autre mamelle que celle de l'amour.

²⁸Les dix lignes suivantes sont omises dans les éditions antérieures

²⁹ On lit dans l'Histoire inédite du 1er Monastère de la Visitation d'Annecy, qu'au début de la fondation de l'Institut le Cantique des Cantiques servait fréquemment de thème aux instructions de saint François de Sales à ses Religieuses. Néanmoins l'indication est trop vague pour permettre d'assigner une date à ce sermon ; c'est ce qui a porté les éditeurs à le reléguer à la fin de ce volume. Ce discours ne se trouvant dans aucun Manuscrit, on a cru devoir le donner exactement d'après le texte de l'édition de 1643, la première qui l'ait publié, sans même en éliminer les nombreuses citations latines, qui, selon toute apparence, ne doivent être attribuées qu'à l'éditeur

D'autres Docteurs ont dit que les mamelles de Notre Seigneur nous représentent la foi et les Sacrements (S.Amb De Sacram 5,2 ; Soto Interpret in Ct 4,5). La foi nous est donnée par la parole : *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Dei* (Rm 10,17)³⁰; car la parole de Dieu est un lait qui nourrit les âmes, et nous ne pouvons avoir la foi que par cette divine parole, ni participer aux saints Sacrements si nous ne sommes fidèles à croire ce qu'elle nous enseigne.

Mais je n'aurais jamais fait si je me voulais étendre sur toutes les considérations que font les Docteurs sur ce passage : je m'arrêterai seulement sur les deux suivantes, et dirai que les mamelles de Notre Seigneur sont l'espérance et l'amour. Or, ces deux mamelles sont proprement celles des épouses ; car encore que l'espérance des récompenses éternelles ne soit pas un motif si noble et si excellent que celui de l'amour, il est pourtant quelquefois expédient de s'en servir pour nous animer à l'amour.

Et David même, duquel l'âme était vraiment épouse, puisqu'il était *selon le cœur* de Dieu (1 R 13,14), confesse néanmoins (Ps 118,112) qu'il se servait de ce motif : Ô Seigneur, dit-il, *j'ay incliné mon cœur à garder vos commandements à cause des grandes récompenses* que vous donnez à ceux qui les observent.

Il arrivera quelquefois que nous aurons de l'amour autant ou plus que jamais, et néanmoins nous croyons le contraire, d'autant que nous n'en avons pas le sentiment. Ô certes, il y a bien de la différence entre l'amour qui nous fait opérer le bien, et le sentiment de l'amour, je veux dire ce sentiment qui remplit notre âme et notre esprit d'une grande satisfaction et donne à notre cœur une consolation si sensible, que quelquefois elle rejaillit jusques au dehors.

Or, quand Dieu nous soustrait ce sentiment, il ne faut pas se décourager ni penser que nous n'avons point d'amour, pourvu que nous ayons une forte résolution de ne lui vouloir jamais déplaire, qui est ce en quoi consiste le parfait et véritable amour. Et alors il est bon de retourner notre cœur à la mamelle de l'espérance, pour l'encourager et conforter, l'assurant qu'il jouira un jour de ce qu'il aime, et que si maintenant ce divin Espoux semble s'absenter, ce ne sera pas pour toujours.

Il est dit au Genèse (32, 22), qu'un Ange étant apparu à Jacob près le guai de Jaboc, il lutta toute la nuit contre lui, et quand l'aube commença à poindre, l'Ange le voulant quitter : *Laisse-moi aller*, lui dit-il, ne me retiens pas davantage. Non, dit Jacob, *je ne vous laisserai point aller que vous ne m'ayez donné votre bénédiction*. Or, cette bénédiction que Jacob demandait si instamment nous signifie l'espérance de jouir de Dieu en la vie future. Mais l'Épouse, toute éprise de l'amour de son divin Époux, ne se contente pas de l'espérance de le posséder un jour en la gloire éternelle, ains elle veut encore jouir de sa présence dès cette vie mortelle ; et à fin d'obtenir ce bien, voyez quelle diligence elle fait pour le trouver, après que par la négligence qu'elle eut à lui ouvrir sa porte il fut passé outre (Ct 5,2) : *Je me lèverai*, dit-elle, *et chercherai celui que mon âme chérit, par toutes les rues et les carrefours de la cité*. Voyez, je vous prie, avec quelle promptitude elle court après lui, et comme elle passe parmi *les gardes de la ville*, sans craindre aucune difficulté ; puis en fin l'ayant trouvé, voyez avec quelle ardeur elle se jette à ses pieds, et l'embrassant par les genoux, toute transportée de joie : Ah, *je le tiens*, dit-elle, *le Bien-Aimé de mon âme, je ne le laisserai point aller que je ne l'aye introduit dans la maison de ma mère* (Ct 3,2).

Mais considérez, je vous prie, l'ardent amour de cette Épouse : certes, rien ne la peut contenter que la présence de son Bien-Aimé ; elle ne veut point de bénédictions, ni ne s'arrête point à l'espérance des biens à venir comme Jacob ; elle ne veut que son Dieu, et pourvu qu'elle le possède elle est contente. En fin, dit-elle, *j'ay trouvé celui que j'aime, je le tiens et ne le quitterai point que je ne l'aye introduit en la maison de ma mère*, qui est la Jérusalem céleste, qui n'est autre que le Paradis ; et là encore *je ne le quitterai point*, car non seulement je ne le voudrai pas quitter, mais je serai alors si parfaitement unie avec lui, que jamais aucune chose ne m'en pourra séparer. Voilà donc quel est l'amour de l'Épouse envers son Bien-Aimé.

Nous avons, ce me semble, bien montré par ce que nous avons dit quelles sont les mamelles de Notre Seigneur ; il faut maintenant savoir comment et de quelle sorte on les peut téter. Je dis en premier lieu que pour téter les mamelles de Notre Seigneur, il se faut rendre semblable aux petits enfants ; car vous savez que ce n'est qu'à eux à qui on donne les mamelles. Mais comment ferons-nous pour ressembler à des petits enfants ? Écoutez l'Apôtre saint Pierre instruisant et donnant cette leçon aux premiers Chrétiens (1 P 2,2) : *Soyez*, dit-il, *sans dol et sans feintise, comme des petits enfants : Sicut modo geniti infantes, sine dolo* ; leçon qu'il avait apprise en l'école du Sauveur lors qu'il disait à ses Apôtres (Mt 10,16) : *Soyez simples comme des colombes*. Considérez, je vous prie, comme toutes ces paroles se rapportent bien ; car saint Pierre dit : *Soyez sans dol et sans feintise*, qui est autant comme s'il disait : Ayez une grande simplicité.

³⁰La foi naît de ce que l'on entend ; et ce que l'on entend, c'est la parole du Christ.

Mais pour tette ces divines mamelles, il faut encore avoir faim. Vous voyez quelquefois des enfants qui ne veulent point prendre la mamelle parce qu'ils ont l'estomac tout rempli de catarrhe, de manière que n'ayant point de faim, on ne les peut faire téter, quoi que la nourrice les provoque et leur présente son sein.

Il faut donc avoir faim pour téter les divines mamelles de notre Sauveur. Mais quelle est la faim de l'âme ? Elle n'est autre que le désir. Certes, si nous n'avons un grand désir de l'amour divin nous ne l'obtiendrons jamais ; car comment pourrions-nous l'obtenir et recevoir des consolations de Notre Seigneur, venant à lui notre entendement tout distrait, notre mémoire remplie et occupée de mille choses vaines et inutiles, et notre volonté attachée aux choses de la terre ? Il faut donc avoir l'estomac de nos âmes vide, si nous voulons téter les mamelles de Notre Seigneur et recevoir ses saintes grâces, ainsi que Notre Dame nous l'apprend en son sacré Cantique, quand elle dit que Dieu *a rempli de biens ceux qui avoient faim*, mais que pour *les riches*, c'est à dire ceux qui étaient pleins et rassasiés des choses de la terre, il les a rejetés et ne leur a rien donné : *Esurientesimplevit bonis, et divitesdimisitinanēs*³¹(Lc 1,53) ; paroles par lesquelles cette Sainte Vierge nous apprend que Dieu ne communique ses grâces et ne remplit de biens sinon ceux qui ont cette faim spirituelle, et qui sont vides d'eux-mêmes et des choses terrestres et mondaines. O Dieu, mes chères Filles, ayons donc cette faim, je vous prie ; ayons un grand désir de l'amour de Notre Seigneur, et tâchons de nous rendre *semblables aux petits enfants* (Mt 18,1), à fin qu'il nous donne ses divines mamelles à téter, et qu'il nous prenne entre ses bras et nous mette sur sa sacrée poitrine.

XLII – sermon sur le premier verset du cantique des cantiques³² – date inconnue
Vos mamelles sont meilleures que le vin, et répandent des odeurs plus suaves que les onguents les plus exquis. Ct 1,1

IVD III, 8

Joseph, le patriarche des temps bibliques, alors qu'il Je vous le dis aussi, Philothée. Cette vie de misère n'est qu'un chemin vers la vie bienheureuse. Alors pas d'affrontement, pas de colère les uns contre les autres, marchons ensemble, fraternellement, dans la paix, et la bonne entente. Je vous dis nettement, et cela ne souffre aucune exception : ne vous laisser jamais aller à la colère, et ne laisser jamais entrer aucun prétexte pour la justifier. Car saint Jacques est formel : *La colère de l'homme n'opère point la justice de Dieu.* (Jc 1,20)

IVD III, 8

CDXCIX - A M. Claude Bretagne - 28 décembre 1608.

Elles s'en vont bien vite, ces années, et nous vont ravissant après, ou plutôt avec elles ; mais que nous en doit-il chaloir, puisque, moyennant la miséricorde de Dieu, elles nous vont fondre et abîmer dedans une profonde éternité ?

CDXCIX - A M. Claude Bretagne - 28 décembre 1608.

DCCCLII - A une Dame - Annecy, [fin janvier ou février 1613]

Ma très chère Fille, étendez souvent votre vue jusques au Ciel, et voyez que cette vie n'est qu'un passage à celle que l'on fait la ; quatre ou cinq mois d'absence seront bientôt passés. Que si notre accoutumance et nos sens, amusés à voir et estimer ce monde et la vie d'icelui, nous font un peu trop ressentir ce qui nous y contrarie, corrigeons souvent ce défaut par la clarté de la foi, qui nous doit faire juger très heureux ceux qui, en peu de jours, ont achevé leur voyage. En ces grandes occasions, ma très chère Fille, il faut faire voir la grandeur de notre fidélité. Bienheureux sont ceux qui n'estiment jamais avoir rien perdu de ce que Dieu a reçu à sa grâce.

DCCCLII - A une Dame - Annecy, [fin janvier ou février 1613]

³¹Il comble de biens les affamés, renvoie les riches les mains vides.

³² On lit dans l'Histoire inédite du 1er Monastère de la Visitation d'Annecy, qu'au début de la fondation de l'Institut le Cantique des Cantiques servait fréquemment de thème aux instructions de saint François de Sales à ses Religieuses. Néanmoins l'indication est trop vague pour permettre d'assigner une date à ce sermon ; c'est ce qui a porté les éditeurs à le reléguer à la fin de ce volume. Ce discours ne se trouvant dans aucun Manuscrit, on a cru devoir le donner exactement d'après le texte de l'édition de 1643, la première qui l'ait publié, sans même en éliminer les nombreuses citations latines, qui, selon toute apparence, ne doivent être attribuées qu'à l'éditeur

MCCCXX - A la Présidente de Sautereau - Sales, 21 juin 1617

Madame,

Vous ne sauriez croire combien m'est sensible l'affliction que vous avez. J'honorais avec une affection toute particulière le cher seigneur trépassé, pour plusieurs respects ; mais celui de sa vertu et pitié tenait lieu de fondement. Quelle pitié qu'en une saison en laquelle il est si grande disette de telles âmes parmi les gens de ce rang-là, nous voyons et souffrons ces pertes si dommageables au public!

Néanmoins, ma chère Dame, toutes choses considérées, il faut accommoder nos cœurs à la condition de la vie en laquelle nous sommes : c'est une vie périssable et mortelle, et la mort qui domine sur cette vie ne tient point de train ordinaire ; elle prend tantôt ci, tantôt là, sans choix ni méthode quelconque, les bons parmi les mauvais et les jeunes parmi les vieux.

Ô que bienheureux sont ceux qui, vivants en continuelle défiance de mourir, se trouvent toujours prêts à mourir, en sorte qu'ils puissent revivre éternellement en la vie où il n'y a plus de mort ! Notre bien-aimé trépassé était de ce nombre-là, je le sais bien. Cela seul, Madame, est suffisant pour nous consoler ; car en fin, en peu de jours, ou tôt ou tard en peu d'années, nous le suivrons en ce passage, et les amitiés et sociétés commencées en ce monde se reprendront pour ne recevoir jamais de séparation. Cependant, ayons patience, et attendons courageusement que l'heure de notre départ sonne pour aller ou ces amis sont déjà arrivés ; et puisque nous les avons aimés cordialement, persévérons à les aimer, faisons pour l'amour d'eux ce qu'ils ont désiré que nous fissions et ce que maintenant ils souhaitent pour nous.

Sans doute, ma chère Dame, le plus grand désir que monsieur votre trépassé eut à son départ fut que vous ne trempassiez pas longuement dans le regret que son absence vous causerait, mais que vous tachassiez de modérer, pour l'amour de lui, la passion que son amour vous donnait ; et maintenant, en son bonheur dont il jouit, ou qu'il attend en assurance, il vous souhaite une sainte consolation et que, modérant votre tribulation, vous conserviez vos yeux pour un meilleur sujet que les larmes, et votre esprit pour des plus désirables occupations que celles de la tristesse.

MCCCXX - A la Présidente de Sautereau - Sales, 21 juin 1617

François de Sales s'afflige avec la destinataire du décès de son mari.- Comment se préparer à " la vie où il n'y a plus de mort. " - Pour l'amour du défunt, sa veuve doit modérer sa douleur.

MCCCXV - A Madame de Granieu - Annecy, [avril 1617.]

C'est la vérité, Madame ma très chère Fille, qu'entre les souvenirs que j'ai des âmes que Dieu m'a fait aimer, celui de la vôtre m'est de très grande consolation ; car j'ai vu un certain dépouillement des créatures et de leurs vanités, qu'il m'est impossible de n'aimer pas passionnément.

Tenez bien, je vous supplie, votre cœur haut élevé comme cela, ma très chère Fille ; qu'il ait tout à fait son soin attaché à la belle éternité qui vous attend. Les enfants du monde confessent ordinairement en mourant que cette vie n'est pas considérable que pour l'éternelle ; mais les enfants de Dieu touchent toute leur vie cette vérité.

Vivez comme cela parmi toute cette multitude de fâcheuses occupations que votre condition vous oblige de voir et d'avoir ; et comme ceux qui s'acheminent à leurs patries n'espèrent le repos qu'après y être arrivés, ainsi prétendez toujours à cette paix perdurable à laquelle vous allez et ardez, travaillez et marchez.

MCCCXV - A Madame de Granieu - Annecy, [avril 1617.]

CMVI - Au Duc de Bellegarde - Annecy, 24 août 1613.

Béni soit Dieu éternellement de la bonté qu'il exerce envers votre âme, Monsieur, l'inspirant si puissamment à la résolution de consacrer le reste de votre vie mortelle au service de l'éternelle : vie éternelle qui n'est autre chose que la Divinité même, en tant qu'elle vivifiera nos esprits de sa gloire et félicité ; vie seule vraie vie et pour laquelle seule nous devons vivre en ce monde, puisque toute vie qui n'aboutit pas à la vitale éternité est plutôt une mort qu'une vie. Mais, Monsieur, si Dieu vous a si amiablement inspiré d'aspirer à l'éternité de la gloire, il vous a quant et quant obligé à recueillir humblement et pratiquer soigneusement son inspiration, sous peine d'être privé de cette grâce et gloire ; privation laquelle, à l'ouïr nommer seulement, remplit le cœur d'effroi, pour peu qu'il ait de courage.

C'est pourquoi, en la simplicité de mon âme, je vous conjure, Monsieur, d'être fort attentif pour bien conserver *ce que vous avez, afin que vous ne perdiez point votre couronne* (Ap 3,11). Vous êtes indubitablement appelé à une dévotion male, courageuse, vaillante, invariable, pour servir de miroir à plusieurs en faveur de la vérité de l'amour céleste ; digne réparation des fautes passées, si jamais vous l'aviez été de la vanité des amours terrestres.³³

CMVI - Au Duc de Bellegarde - Annecy, 24 août 1613.

CCCLXXVII bis (lettre MMXXII du volume XXI reclassée)³⁴

Nous voici en fin au bout de cette année 1606, et je trouve qu'elle s'est écoulée comme l'eau sur la grève, sans avoir laissé en mon âme aucune autre chose que de l'ordure et quelques petites coquilles vides, de certaines vaines apparences d'avancement et de certains désirs sans effet, Mais avec cela, ma très chère Fille, je ne pers point courage, et pendant que Dieu me donnera des années, des mois, des semaines, des jours et des heures à vivre en ce monde, j'espérerai toujours la sainte et glorieuse éternité de l'autre.

Et vous, ma chère Fille, n'êtes-vous pas toute pleine d'espérance, mais d'une espérance vive et qui dilate le cœur, le renforçant contre les difficultés du chemin ? Si faut, ma Fille, il faut avoir un cœur grand, bien large et bien étendu, afin de recevoir la céleste rosée que le petit Agnelet d'innocence secouera sur nos âmes a cette Circoncision, et dont sa blanche laine, sa toison et son humanité est toute détrempee ; car bien que les gouttes soient encore toutes petites, si ne sont-elles reçues que par les cœurs fort ouverts du côté du Ciel. Vous avez bien ouï dire que les mères perles s'ouvrent comme cela pour vivre de rosée (Mattioli in Dioscor. 2,4 ; TAD 3,2 ; IVD préface), et qu'elles se tiennent également et fermées aux eaux d'en bas et ouvertes à celles d'en haut.

CCCLXXVII bis (lettre MMXXII du volume XXI reclassée)

À la Baronne de Chantal – Inédite – Le cours d'une année et l'eau sur la grève. - Humilité et confiance. - Le " petit Agnelet d'innocence" secouant sa toison sur les cœurs largement ouverts du côté du Ciel. - Raisons du silence de tout un mois. - Les vœux d'un Saint – Annecy, 30 décembre 1606.

La Pâque du disciple du Christ

Le passage au tombeau n'est pas une mauvaise nouvelle pour le chrétien. En perspective chrétienne le mort est considéré comme un dormant et non pas comme un cadavre. Nous retrouvons cela dans le choix des mots 'cimetièrè' veut dire étymologiquement un lieu pour dormir, un dortoir tandis que 'nécropole' signifie cité des morts. La mort est l'acte final qui termine notre vie sur terre. Le croyant suit les lois de la nature dans sa mort. La grâce respecte la nature. Pour un croyant la spiritualisation a commencé au baptême. Quel que soit la circonstance naturelle de la mort, pour un croyant elle est différente en ce qui concerne la cause et le mode. L'âme donne tout ce qu'elle a et se détache de son corps. Notre nature est remplacée par la grâce. Ayant donné ma vie biologique, je n'ai plus rien à donner. La mort d'amour, comparable à celle de Jésus. Conséquence de notre transformation par Jésus par le baptême. Don mystique de soi-même. Mourir dans la grâce de Dieu.

Jésus dénonce tous les mythes de la mort et nous a dit que la mort est un passage. La mort est ce que nous devrions désirer le plus. La mort est la séparation de l'âme et du corps. Rien de plus. Ce devrait être une mort de confiance, mais notre manque de confiance secrète des fantasmes.

TAD IX, 13

En langue française, nous avons une expression particulière pour désigner la mort des hommes : nous l'appelons « trépas » et les morts « trépassés ». Nous signifions ainsi que la mort n'est qu'un passage d'une vie à l'autre, que mourir n'est rien d'autre que de franchir la ligne de cette vie mortelle pour atteindre l'immortelle. Notre volonté, elle, ne peut jamais mourir, ni notre esprit. Mais il arrive qu'elle outre passe les limites de sa vie ordinaire, pour vivre tout entière dans la volonté de Dieu. Il en est ainsi lorsqu'elle ne sait, ni ne veut plus rien vouloir. Elle s'abandonne totalement et sans réserve au bon plaisir de la Providence. Elle est immergée dans ce bon plaisir, si

³³Dans l'édition d'Annecy nous lisons : La discrétion miséricordieuse du saint Directeur sera sans doute remarquée de quiconque connaît tant soit peu l'histoire de la cour de Louis XIII et des aventures mondaines du grand Ecuyer de France. Dans une note qui suit, il se trouve : Cette direction qui promettait de si beaux fruits fut interrompue par la mort de l'Evêque de Genève. Bellegarde lui survécut vingt-cinq ans encore, mais l'influence du Saint persista et fut décisive pour ses dernières années ; le vieux gentilhomme les pas dans la pratique d'une dévotion intime envers la sainte Eucharistie et la glorieuse Vierge. Sentant ses forces s'affaiblir, lui-même demanda tous les sacrements, qu'il reçut avec des tendresses merveilleuses. (Le duc de Bellegarde a été accompagné près de 20 ans, c'était un des hommes les plus mondains qui soient et l'influence de saint François se faisait ressentir par son biais, jusqu'à la cours de France)

³⁴Lettre découverte tardivement et reclassée à la date voulue

profondément qu'il semble qu'elle ne soit plus. Elle est toute *cachée avec Jésus-Christ en Dieu*³⁵. Là, elle vit, *non plus elle-même, ains la volonté de Dieu vit en elle*³⁶. Que devient la clarté des étoiles dans la lumière du soleil, avec laquelle elle se confond. Que devient la volonté humaine quand elle est entièrement abandonnée au bon plaisir de Dieu ? Elle ne périt pas tout à fait, mais elle est tellement immergée dans la volonté de Dieu qu'elle ne paraît plus : elle n'a plus aucun vouloir distinct de celui de Dieu.

TAD IX, 13

Sermon pour la fête de la Toussaint – 1620

L'Église exerce donc en ce jour l'amour de complaisance et de bienveillance à l'endroit des Saints, et se réjouissant de la gloire que déjà ils possèdent, elle les congratule et provoque ses enfants à s'y complaire et à glorifier Dieu qui les a sanctifiés. Elle fait aussi des actes de bienveillance lors qu'elle leur souhaite la résurrection de la chair, comme nous voyons qu'elle la demande par tant de Psaumes et Cantiques tirés de la Sainte Écriture. Mais elle veut encore que tous ses enfants la désirent et demandent; ce que nous faisons tous les jours en l'Oraison Dominicale ou *Pater noster*, en laquelle nous souhaitons aux Saints cette résurrection. Car que signifient ces paroles (Mt 6,10) : *Votre royaume nous advienne*, sinon que nous représentons le désir que nous avons de la réunion des âmes avec leurs corps ? Comme si nous disions : Seigneur, votre royaume est déjà venu, il est fait et préparé pour les Saints, il est préparé pour tous ; et non seulement pour tous ceux qui sont saints, mais encore pour ceux qui ne le sont pas. (Dieu désire de sauver tout le monde (1 Tm 2,4).

C'est à nous de nous servir de la liberté qu'il nous a donnée pour choisir le Paradis ou non, cela dépend de nous ; que si nous le choisissons, il nous octroie suffisamment de grâces pour y parvenir.) *Votre royaume nous advienne*. Il est déjà advenu aux Saints, c'est à dire à ces âmes glorieuses qui sont au Ciel. Quant à nous autres, qui sommes ici-bas en terre, il nous est aussi déjà advenu ; car, Seigneur, vous nous en laissez le choix et disposition, et les justes le possèdent par désir et espérance. Mais, *votre royaume nous advienne*, c'est à savoir, ce royaume que vous avez fait pour les âmes et pour les corps ; que cette résurrection de la chair se fasse, car les Saints ont encore leurs corps en terre, et partant ils ne sont pas entièrement glorifiés. C'est pourquoi nous vous demandons la résurrection générale, après laquelle ceux qui sont au Ciel et nous autres mortels soupérons.

Sermon pour la fête de la Toussaint – 1620

La Pâque de la Vierge Marie

LXI - Sermon pour la fête de l'Assomption - 15 août 1602

1- *La Sainte Vierge demeura en ce monde après l'Ascension de son Fils.*

2- *Elle mourut néanmoins quelque temps après. ...*

Assurés donc qu'elle est morte, méditons, je vous supplie, de quelle sorte de mort elle mourut. Quelle mort fut tant hardie que d'oser attaquer la Mère de la vie, et *la Mère dont** le Fils avait vaincu et *la mort* et sa *force* qui est *le péché* (1 Co 15,55) ? (* : propre traduction)

3- *Elle mourut de la mort de son Fils.*

Ma réponse est en un mot que Notre Dame Mère de Dieu *est* morte de la mort de son Fils. La raison fondamentale est parce que Notre Dame n'avait qu'une même vie avec son Fils, elle ne pouvait donc avoir qu'une même mort ; elle ne vivait que de la vie de son Fils, comment pouvait-elle mourir d'autre mort que de la sienne ? C'étaient à la vérité deux personnes, Notre Seigneur et Notre Dame, mais en un cœur, en une âme, en un esprit, en une vie. ... Que si elle vivait de sa vie, aussi est-elle morte de sa mort. ... Le corps de Notre Dame n'était pas joint et ne touchait pas à celui de son Fils en la Passion ; mais quant à son âme, elle était inséparablement unie à l'âme, au cœur, au corps de son Fils, si que les coups que le béni corps du Sauveur reçut en la croix ne firent aucune blessure au corps de Notre Dame, mais ils firent des grands contrecoups en son âme ... Les épines, les clous, la lance qui percèrent la tête, les mains, les pieds, le côté de Notre Seigneur, passèrent encore outre et outre percèrent l'âme de la Mère.

4- *Quoi que non pas au même instant que son Fils.*

Notre Dame fut blessée et atteinte du dard de douleur en la Passion de son Fils sur le mont de Calvaire, et ne mourut toutefois pas à l'heure, mais porta longuement sa plaie de laquelle en fin elle mourut. Ô plaie amoureuse!

³⁵Col 3, 3

³⁶Ga 2, 20

Ô blessure de charité, que vous fûtes chérie et bien-aimée du cœur que vous blessâtes ! ... La Sainte Vierge se sentant blessée, chérit et garda soigneusement les traits dont elle était outre percée et ne voulut jamais les repousser ; ce fut sa gloire, ce fut son triomphe, et partant elle désira d'en mourir et en mourut en fin : si que elle mourut de la mort de son Fils, bien qu'elle n'en mourut pas sur l'heure.

5- *Et Notre Seigneur mourut d'amour.*

Mais son Fils, de quelle mort mourut-il ? ... Voyez les afflictions de son cœur, voyez les passions de son corps, *considérez*, je vous supplie, *et voyez qu'il n'y a point de douleurs égales* aux siennes (Lam 1, 12) ; mais néanmoins toutes ces douleurs, toutes ces afflictions, tous ces coups de main, de roseau, d'épines, de fouets, de marteaux, de lance ne pouvaient le faire mourir ; la mort n'avait pas assez de force pour se rendre victorieuse sur une telle vie, elle n'y avait point d'accès. Comment mourut-il donc ? Ô Chrétiens, *l'amour est aussi fort que la mort* (Ct 8,6). L'amour désirait que la mort entrât en Notre Seigneur, afin que par sa mort il put se répandre en tous les hommes ; la mort désirait d'y entrer, mais elle ne pouvait d'elle-même. Elle attendit l'heure, heure bienheureuse pour nous, à laquelle l'amour lui fit l'entrée et lui livra Notre Seigneur pieds et mains cloués ; si que ce que la mort n'eut pu faire, *l'amour, aussi fort* qu'elle, l'entreprit et le fit. Il est mort d'amour, ce Sauveur de mon âme ; la mort n'y pouvait rien que par le moyen de l'amour : *Il a été offert parce qu'il l'a voulu.*

Ce fut par élection qu'il mourut, et non par la force du mal. *Je quitte ma vie ; nul ne me la ravit, mais je la quitte moi-même.* (Jn 10,17). Tout autre homme fut mort de tant de douleurs, mais Notre Seigneur, qui tenait en ses mains *les clefs de la mort* (Ap 1,18) et de la vie, pouvait toujours empêcher les efforts de la mort et les effets des douleurs. Mais non, il ne voulut pas ; l'amour qu'il nous portait comme une Dalila lui ôta toute sa force (Jg 16, 19), et se laissa volontairement mourir ; et partant il n'est pas dit que son *esprit* sortit de lui, mais qu'il le *rendit*. Il est donc mort d'amour.

6- *Et par conséquent Notre Dame.*

Or, puisqu'il est certain que le Fils est mort d'amour et que la Mère est morte de la mort du Fils, il ne faut pas douter que la Mère ne soit morte d'amour. ... Elle portait toujours en son cœur les plaies de son Fils ; pour quelque temps elle les souffrit sans mourir, mais enfin elle en mourut sans souffrir. Ô passion d'amour, Ô amour de la Passion ! ... Bref, son cœur, son âme, sa vie était au Ciel ; comment eut-elle pu demeurer en terre ? Enfin, ayant soutenu miraculeusement mille et mille assauts d'amour, elle fut emporté et pris par un dernier et général assaut ; et l'amour qui en fut le vainqueur, emmenant cette belle âme comme sa prisonnière, laissa dans le corps sacré la pâle et froide mort.

7- *Mais elle ressuscita bien tôt après.*

8- *Et monta au Ciel.*

9- *Pleine de mérites et de grâces.*

10- *Dont elle fut établie au plus haut lieu de Paradis.*

11- *Et tout revient à la gloire de son Fils.*

12- *Exhortation à l'invocation et honneur de Notre Dame.*

LXI - Sermon pour la fête de l'Assomption - 15 août 1602

Sermon pour la fête de l'Assomption – 15 août 1618

L'on a accoutumé de dire que telle est la vie telle est la mort : de quelle mort pensez-vous donc que mourut la Sainte Vierge, sinon de la mort d'amour ? Ô c'est une chose indubitable qu'elle mourut d'amour, mais je ne dis pas ceci parce qu'il est écrit. Elle a toujours été *la Mère de la belle dilection* (Eccl. 24, 24) ; l'on ne remarque point de ravissements ni d'extases en sa vie, parce que ses ravissements ont été continuels ; elle a armé d'un amour toujours fort, toujours ardent, mais tranquille, mais accompagné d'une grande paix. Et si bien cet amour allait sans cesse croissant, cet accroissement ne se faisait point par secousses ni élans, ains, comme un doux fleuve, elle allait toujours coulant, et presque imperceptiblement, du côté de cette union tant désirée de son âme avec la divine Bonté.

L'heure donc étant venue pour la très glorieuse Vierge de quitter cette vie, l'amour fit la séparation de son âme d'avec son corps, la mort n'étant autre chose que cette séparation. Sa très sainte âme s'envola droit au Ciel ; car qu'est-ce, je vous prie, qui l'en eut pu empêcher, vu qu'elle était toute pure et n'avait jamais contracté aucune

souillure de péché ? Ce qui nous empêche nous autres quand nous mourons d'y aller tout droit comme Notre Dame, c'est que nous avons presque tous en nos pieds de la poussière ou des souillures qu'il est nécessaire que nous allions laver et purger en ce lieu que l'on nomme Purgatoire, devant que d'entrer au Ciel.

Sermon pour la fête de l'Assomption – 15 août 1618

DCXLVII - Au Président Antoine Favre Annecy, 31 décembre 1610.

Je finis cette année avec le contentement de vous pouvoir présenter le souhait que je fais sur vous pour la suivante. Elles passent donc, ces années temporelles, Monsieur mon Frère ; leurs mois se réduisent en semaines, les semaines en jours, les jours en heures et les heures en moments, qui sont ceux-là seuls que nous possédons, mais que nous ne possédons qu'à mesure qu'ils périssent et rendent notre durée périssable, laquelle pourtant nous en doit être plus aimable; puisque cette vie étant pleine de misères, nous ne saurions y avoir aucune plus solide consolation que celle d'être assurés qu'elle se va dissipant, pour faire place à cette sainte éternité qui nous est préparée en l'abondance de la miséricorde de Dieu, et à laquelle notre âme aspire incessamment par les continuelles pensées que sa propre nature lui suggère, bien qu'elle ne la puisse espérer que par des autres pensées plus relevées que l'Auteur de la nature répand sur elle.

Certes, Monsieur mon Frère, je ne suis jamais attentif à l'éternité qu'avec beaucoup de suavités ; car, dis-je, comme est-ce que mon âme pourrait étendre sa cogitation à cette infinité, si elle n'avait quelque sorte de proportion avec elle ? Certes, toujours faut-il que la faculté qui atteint un objet ait quelque sorte de convenance avec icelui. (S.Th. IaIIae 5,1) Mais quand je sens que mon désir court après ma cogitation sur cette même éternité, mon aise prend un accroissement nom pareil ; car je sais que nous ne désirons jamais d'un vrai désir que les choses possibles. Mon désir donc m'assure que je puis avoir l'éternité : que me reste-il plus que d'espérer que je l'aurai ? Et cela m'est donné par la connaissance de l'infinie bonté de Celui qui n'aurait pas créé une âme capable de penser et de tendre à l'éternité, s'il n'eut voulu lui donner les moyens d'y atteindre. Ainsi, Monsieur mon Frère, nous nous trouvons au pied du Crucifix, qui est l'échelle par laquelle, de ces années temporelles, nous passons aux années éternelles.

DCXLVII - Au Président Antoine Favre Annecy, 31 décembre 1610.

CCXXX – Au Président Bénigne Frémyot – Sales, le 7 octobre 1604

Si faut-il que je vous obéisse encore en ce que vous me commandes de vous écrire les principaux points de votre devoir. J'aime mieux obéir au péril de la discrétion, que d'être discret au péril de l'obéissance. Ce m'est, à la vérité, une obéissance un petit âpre ; mais vous jugerez bien qu'elle en vaut mieux. Vous excédez bien en humilité à me faire cette demande : pourquoi ne me sera-t-il loisible d'excéder en simplicité à vous obéir ?

Monsieur, je sais que vous avez fait une longue et très honorable vie, et toujours très constante en la sainte Église Catholique ; mais au bout de cela, ça été au monde et au maniement de ses affaires. Chose étrange, mais que l'expérience et les auteurs témoignent : un cheval, pour brave et fort qu'il soit, cheminant sur les passées et allures du loup s'engourdit et perd le pas (Plin Hist Nat 28, 44). Il n'est pas possible que vivant au monde, quoique nous ne le touchions que des pieds, nous ne soyons embrouillés de sa poussière (S.Leonserm 42, 1).

Nos anciens pères, Abraham et les autres, présentaient ordinairement à leurs hôtes le lavement des pieds (Gn 18,4) ; je pense, Monsieur, que la première chose qu'il faut faire c'est de laver les affections de notre âme pour recevoir l'hospitalité de notre bon Dieu en son Paradis.

Il me semble que c'est toujours beaucoup de reproche aux mortels de mourir sans y avoir pensé ; mais il est double à ceux que Notre Seigneur a favorisés du " Bien de la vieillesse " Ceux qui s'arment avant que l'alarme se donne le sont toujours mieux que les autres qui, sur l'effroi, courent çà et là au plastron, aux cuissards et à la casquette. Il faut tout à l'aise dire ses adieux au monde, et retirer petit à petit ses affections des créatures.

Les arbres que le vent arrache ne sont pas propres pour être transplantés parce qu'ils laissent leurs racines en terre ; mais qui les veut porter en une autre terre, il faut que dextrement il désengage petit à petit toutes les racines l'une après l'autre. Et puisque de cette terre misérable nous devons être transplantés en celle *des vivants* (Ps 26,13), il faut retirer et désengager nos affections l'une après l'autre de ce monde. Je ne dis pas qu'il faille rudement rompre toutes les alliances que nous y avons contractées (il faudrait à l'aventure des efforts pour cela) ; mais il les faut découdre et dénouer. Ceux qui partent à l'improviste sont excusables de n'avoir pas pris congé des amis et de partir en

mauvais équipage, mais non pas ceux qui ont ceux l'environ du temps de leur voyage. Il se *faut tenir prêts* (Mt 24,44), ce n'est pas pour partir devant l'heure, mais pour l'attendre avec plus de tranquillité.

À cet effet, je crois, Monsieur, que vous aurez une incroyable consolation de choisir de chaque jour une heure pour penser, devant Dieu et votre bon Ange, à ce qui vous est nécessaire pour faire une bienheureuse retraite. Quel ordre à vos affaires s'il fallait que ce fût bien tôt ? Je sais que ces pensées ne vous seront pas nouvelles ; mais il faut que la façon de les faire soit nouvelle en la présence de Dieu, avec une tranquille attention, et plus pour émouvoir l'affective que pour éclairer l'intellective. ...

Votre saint Bernard dit (serm 87 de Diversis) que l'âme qui veut aller à Dieu doit premièrement baiser les pieds du Crucifix, purger ses affections et se résoudre à bon escient de se retirer petit à petit du monde et de ses vanités ; puis baiser les mains, par la nouveauté des actions qui suit le changement des affections ; et enfin le baiser en la bouche, s'unissant par un amour ardent à cette suprême Bonté. C'est le vrai progrès d'une honnête retraite.

CCXXX – Au Président Bénigne Frémyot (Père de Jeanne de Chantal, 1538 – 1611) –
Sales, le 7 octobre 1604

Oraison funèbre 1602

Hélas, que ce terme est court ! La plupart de nous a déjà beaucoup plus employé d'années ; les uns n'y vont pas si vite que les autres, mais presque tous néanmoins y vont toujours plus vite qu'ils ne voudraient. Nous avons mille peines et travaux pour parvenir où il est ; pourquoi serons-nous fâchés qu'il y soit arrivé ? Pourquoi pleurerons nous tant le trépas de ce prince, lequel pleurerait, s'il était en lieu de larmes, avec beaucoup plus de raison le retardement du notre, que nous n'avons pas pleuré l'avancement du sien ? Je ne veux *pas que vous soyez dans l'ignorance touchant ceux qui dorment, afin que vous ne vous attristiez pas, comme font les autres qui n'ont point d'espérance.*

Mais parce que cette consolation que je vous présente est fondée sur la certaine espérance que nous avons que notre trépassé est reçu en la main droite de son Dieu avec tous les justes, *les âmes des justes sont dans la main de Dieu* (Sg 3,1), voyons je vous supplie, le sujet que nous avons d'une confiance tant assurée.

Les astrologues et théologiens ont cela de commun qu'ils prédisent les choses à venir, ceux-ci toujours avec la vérité, ceux-là souvent avec de la vanité. Mais leurs phénomènes et inspections sont du tout opposées et contraires ; car les astrologues prédisent ce qui doit arriver en terre, par l'inspection des rencontres et divers mouvements qui se font au ciel ; nos théologiens au contraire ne prédisent sinon ce qui se fait au Ciel, par la considération des œuvres que l'on fait en terre. Si vous faites miséricorde en terre, disent-ils, on vous fera miséricorde au Ciel ; si vous consolez les affligés ici-bas, vous serez consolés la haut ; si vous éclairez les ignorants en la nuit de ce monde, vous aurez la clarté de la vision de Dieu au plein midi de l'autre ; si vous combattez pour Dieu en terre, vous serez couronnés au Ciel. Bref, par la hauteur et latitude des actions que nous faisons ici-bas, ils mesurent les distances et étendues de la gloire que nous aurons en ce grand mont céleste : *selon ce qu'a fait chacun en son corps, soit bien, soit mal* (2 Co 5,10).

Oraison funèbre 1602

MDCCCVII - A Madame de Chamousset - Annecy, 24 juillet 1621.

Mon cœur aime trop le vôtre, Madame ma très chère Cousine, ma Fille, pour ne voir pas et ne sentir pas sa douleur en cette si récente et véritablement grande perte que nous venons tous de faire. Mais, ma très chère Fille, de mettre la main à votre cœur et d'entreprendre de le guérir, il ne m'appartient pas, et sur tout le mien étant certes des plus affligés de toute notre parenté, comme celui qui chérissait passionnément ce cher oncle, qui m'honorait réciproquement, avec beaucoup d'affection, de sa digne et aimable bienveillance, je prie donc Dieu, ma chère Cousine, qu'il vous soulage lui-même de sa sainte consolation, et qu'il vous fasse ramentevoir (remettre en mémoire), en cette occasion, de toutes les résolutions qu'il vous a jamais données d'acquiescer en toutes occurrences à sa très sainte volonté, et de l'estime que sa divine Majesté vous a donnée de la très sainte éternité à laquelle nous devons espérer que la chère âme de celui de qui nous ressentons la séparation est arrivée ; car, hélas ! Ma chère Cousine, nous n'avons de vie en ce monde que pour aller à celle de Paradis, à laquelle nous nous avançons de jour en jour, et ne savons pas quand ce sera le jour de notre arrivée. Or sus, votre père est hors du pèlerinage plein de tant de travaux ; il est arrivé au lieu de son assurance, et s'il ne possède pas encore la vie éternelle, il en possède la certitude, et nous contribuerons nos prières à l'acceptation de son bonheur perdurable.

MDCCCVII - A Madame de Chamousset - Annecy, 24 juillet 1621.

Commune affliction en la perte du baron de Villette. - A Dieu de guérir les cœurs. - Pourquoi nous est donnée la vie en ce monde.

MDCCLXXI - A MM. Pierre et Jean de Villers - Annecy, commencement d'avril 1621.

Quand le bon Père Arviset m'a dit l'autre jour à Lyon que notre bon père était trépassé, je vous assure que je fus touché vivement de la passion que les enfants ont accoutumé de sentir quand leur père les quitte ; car je le respectais et honorais ainsi filialement, ce bon père, qui m'y avait obligé en autant de façons qu'il se pouvait faire.

Mais puisque tel a été le bon plaisir de Dieu qu'il s'en allât en son repos, non seulement j'acquiesce, ains je loue la divine Providence qui lui a donné un bon long séjour en cette vie mortelle, et, ce qui importe le plus, l'a conduit si amiablement par le chemin de sa crainte et de sa grâce, que nous avons tout sujet d'être assurés qu'il le fait jouir maintenant de sa gloire. C'est en quoi vous puisez sans doute la grande raison de votre consolation, et vivez, comme j'espère, satisfaits d'être enfants d'un tel père et d'avoir si longtemps été en l'école de sa vertu et piété.

MDCCLXXI - A MM. Pierre et Jean de Villers - Annecy, commencement d'avril 1621.

CDXVIII – A la Baronne de Chantal – Sales, 2 novembre 1607

Eh bien, ma chère Fille, mais n'est-il pas raisonnable que la très sainte volonté de Dieu soit exécutée, aussi bien ès choses que nous chérissons comme aux autres ? Mais il faut que je me haste de vous dire que ma bonne mère a bu ce calice avec une constance toute chrétienne³⁷ ; et sa vertu, de laquelle j'avais toujours bonne opinion, a de beaucoup devancé mon estime.

Dimanche matin (28 octobre), elle envoya prendre mon frère le chanoine (Jean François); et parce qu'elle l'avait vu fort triste, et tous les autres frères aussi le soir précédent, elle lui commença à dire : " J'ay rêvé toute la nuit que ma fille Jane est morte ; dites-moi, je vous prie, est-il pas vrai ? " Mon frère, qui attendait que je fusse arrivé pour le lui dire, car j'étais à la visite³⁸, voyant cette belle ouverture de lui présenter le hanap et qu'elle était couchée en son lit : " Il est vrai, " dit-il, " ma mère ; " et cela sans plus, car il n'eut pas assez de force pour rien ajouter. " La volonté de Dieu soit faite, " dit ma bonne mère, et pleura un espace de temps abondamment ; et puis, appelant sa Nicole³⁹ : " Je me veux lever pour aller prier Dieu en la chapelle pour ma pauvre fille, " dit-elle. Et tout soudain fit ce qu'elle avait dit. Pas un seul mot d'impatience, pas un seul clin d'œil d'inquiétude ; mille bénédictions à Dieu et mille résignations en son vouloir. Jamais je ne vis une douleur plus tranquille : tant de larmes que merveilles, mais tout cela par des simples attendrissements de cœur, sans aucune sorte de fierté. C'était pourtant son cher enfant. Eh bien, cette mère, ne la dois-je pas bien aimer ?

Hier, jour de Toussaint, je fus le grand confesseur de la famille, et avec le très saint Sacrement, je cachetai le cœur de cette mère contre toute tristesse. Au demeurant, elle vous remercie infiniment du soin et de l'amour maternel que vous avez exercé à l'endroit de cette petite défunte, avec obligation aussi grande que si Dieu l'eut conservée par ce moyen. Autant vous en dit toute la fraternité, laquelle, de vrai, s'est témoignée d'extrêmement bon naturel au ressentiment de ce trépas, sur tout notre Boisy (Jean-François de Sales.) que j'en aime davantage.

Je sais bien que vous me direz volontiers : Et vous, comme vous estes vous comporté ? Oui, car vous désirez de savoir ce que je fais. Hélas, ma Fille, je suis tant homme que rien plus. Mon cœur s'est attendri plus que je n'eusse jamais pensé ; mais la vérité est que le déplaisir de ma mère et le vôtre y ont beaucoup contribué, car j'ay eu peur de votre cœur et de celui de ma mère. Mais quant au reste, oh vive Jésus ! Je tiendrai tous-jours le parti de la Providence divine : elle fait tout bien et dispose de toutes choses au mieux (Sg 12,15). Quel bonheur à cette fille d'avoir été ravie du monde, afin que la malice ne pervertit son esprit (Sg 4,11), et d'être sortie de ce lieu fangeux avant qu'elle s'y fut souillée (Ps 68,15) ! On cueille les fraises et les cerises avant les poires bergamotes et les capendus ; mais c'est parce que leur saison le requiert. Laissons que Dieu recueille ce qu'il a planté en son verger ; il prend tout a saison.

Vous pouvez penser, ma chère Fille, combien j'aimais cordialement cette petite fille. Je l'avais engendrée a son Sauveur, car je l'avais baptisée de ma propre main, il y a environ quatorze ans : ce fut la première créature sur laquelle j'exerçai mon Ordre de sacerdoce. J'étais son père spirituel et me promettais bien d'en faire un jour quelque

³⁷ Sa fille Jeanne de Sales était morte à Thoste en Bourgogne, le 8 octobre, entre les bras de Mme de Chantal. (Lettres 2, note 360).

³⁸ C'est seulement le 30 octobre et à Mornex, distant de quatre lieues environ du château de Sales, que le Saint apprit la mort de sa jeune sœur.

³⁹ Nicole Rolland, probablement sœur ou parente des frères Rolland (note 147), " fille de chambre ", de Mme de Boisy, était encore à son service en 1610. La pieuse mère du Saint en faisait aussi sa lectrice et dans les derniers jours de sa vie, elle se faisait lire *l'Introduction à la Vie devote*.

chose de bon ; et ce qui me la rendait fort chère (mais je dis la vérité), c'est qu'elle était vôtre. Mais néanmoins, ma chère Fille, au milieu de mon cœur de chair, qui a eu tant de ressentiments de cette mort, j'aperçois fort sensiblement une certaine suavité, tranquillité et certain doux repos de mon esprit en la Providence divine, qui répand en mon âme un grand contentement en ses déplaisirs. Or bien, voilà mes mouvements représentés comme je puis.

Mais vous, ma chère Fille, que voulez-vous dire quand vous me dites que vous vous êtes bien trouvée en cette occasion telle que vous étiez ? Dites-moi, je vous prie : notre aiguille marine n'a-t-elle pas tous-jours été tendant a sa belle étoile, a son saint astre, a son Dieu ? Votre cœur qu'a-t-il fait ? Avez-vous scandalisé ceux qui vous ont vu sur ce point et en cet évènement ? Or cela, ma Fille, dites le moi clairement ; car voyez-vous, je n'ai pas trouvé bon que vous aies offert ni votre vie ni celle de quelqu'un de vos autres enfants en échange de celle de la défunte. Non, ma chère Fille. Il ne faut pas seulement agréer que Dieu nous frappe, mais il faut acquiescer que ce soit sur l'endroit qu'il lui plaira ; il faut laisser le choix a Dieu, car il lui appartient.

David offrait sa vie pour celle de son Absalon (2 R 18), mais c'est parce qu'il mourait perdu ; et c'est en ce cas-là qu'il faut conjurer Dieu. Mais es pertes temporelles, Ô ma Fille, que Dieu touche et pince par où il voudra et sur telle corde de notre luth qu'il choisira, jamais il ne fera qu'une bonne harmonie : Seigneur Jésus, sans réserve, sans si, sans mais, sans exception, sans limitation, votre volonté soit faite sur père, sur mère, sur fille, en tout et par tout. Ah ! je ne dis pas qu'il ne faille souhaiter et prier pour leur conservation ; mais de dire a Dieu : Laissez ceci et prenez cela, ma chère Fille, il ne le faut pas dire. Aussi ne ferons-nous, non pas ? Non, ma Fille, moyennant la grâce de sa divine Bonté.

Je vous vois, ce me semble, ma chère Fille, avec votre cœur vigoureux, qui aime et qui veut puissamment. Je lui en sais bon gré ; car ces cœurs a demi morts, a quoi sont-ils bons ? Mais il faut que nous fassions un exercice particulier, toutes les semaines une fois, de vouloir et d'aimer la volonté de Dieu plus vigoureusement, je passe plus avant : plus tendrement, plus amoureusement que nulle chose du monde ; et cela, non seulement es occurrences supportables, mais aux plus insupportables. Vous en trouverez je ne sais quoi dans le petit livre du *Combat spirituel* (2^{ème} édition, ch. 33) que je vous ai si souvent recommandé.

Hélas, ma Fille, à la vérité dire, cette leçon est haute ; mais aussi, Dieu, pour qui nous l'apprenons, est le Très Haut. Vous avez, ma Fille, quatre enfants ; vous avez un père, un beau-père, un si cher frère, et puis encore un père spirituel : tout cela vous est fort cher et méritâmes, car Dieu le veut. Eh bien, si Dieu vous ravissait tout cela, n'auriez-vous pas encore assez d'avoir Dieu ? N'est-ce pas tout, à votre avis ? Quand nous n'aurions que Dieu, ne serait-ce pas beaucoup ? Hélas, le Fils de Dieu, mon cher Jésus, n'en eut presque pas tant sur la croix, lors qu'ayant tout quitté et laissé pour l'amour et obéissance de son Père, il fut comme quitté et laissé de lui (Mt 27,46) ; et le torrent des passions emportant sa barque a la désolation, à peine sentait-il l'aiguille, qui non seulement regardait, mais était inséparablement unie a son Père. Oui, il était un avec son Père (Jn 10,30), mais la partie inferieure n'en savait ni apercevait du tout rien : essayez que jamais la divine Bonté ne fit ni fera en aucune autre âme, car elle ne le pourrait supporter.

Et bien donc, ma Fille, si Dieu nous ôtait tout, si ne s'ôtera-t-il jamais à nous pendant que nous ne le voudrions pas. Mais il y a de plus : c'est que toutes nos pertes et nos séparations ne sont que pour ce petit moment (2 Co 4,17). Oh ! Vraiment, pour si peu que cela, il faut avoir patience. Je m'épanche, ce me semble, un peu trop ; mais quoi ? Je suis mon cœur, qui ne pense jamais trop dire avec cette si chère Fille.

CDXVIII – A la Baronne de Chantal - Sales, 2 novembre 1607

Courage de Mme de Boisy à la mort de sa fille, Jeanne de Sales. – Le Saint " tant homme que rien plus. " – Dieu " prend tout à saison. " – Il faut agréer que Dieu frappe sur l'endroit qu'il lui plaira. – C'est assez.

Prédication sur la fermeté

Et pour entrer en mon sujet, qui est l'Évangile, je commence par la première remarque que fait le grand saint Chrysostome, qui est l'inconstance, la variété, l'instabilité des accidents de cette vie mortelle. Oh que cette considération est utile ! Car le défaut d'icelle est ce qui nous porte au découragement, bizarrerie d'esprit, inquiétude, variété d'humeurs, inconstance et instabilité en nos résolutions ; car nous ne voudrions pas rencontrer en notre chemin nulle difficulté, nulle contradiction, nulle peine ; nous voudrions avoir toujours des consolations sans

sécheresses ni aridités, des biens sans mélange d'aucun mal, la santé sans maladie, le repos sans le travail, la paix sans trouble. Qui ne voit notre folie ? Car nous voulons ce qui ne se peut. La pureté ne se trouve qu'en Paradis : le bien, le repos, la consolation y est en sa pureté, sans aucun mélange du trouble ni de l'affliction ; au contraire, en enfer, le mal, le désespoir, le trouble, l'inquiétude s'y trouve et y est en sa pureté, sans aucun mélange du bien, de l'espérance, de la tranquillité ni de la paix. Mais en cette vie périssable, jamais le bien ne s'y trouve sans la suite du mal, les richesses sans inquiétudes, le repos sans le travail, la consolation sans l'affliction, la santé sans la maladie bref, tout y est mélangé, c'est une continuelle variété d'accidents divers. Dieu a voulu que les saisons fussent diverses, que l'automne fut attaché à l'été, l'été au printemps, le printemps à l'hiver, l'hiver à l'automne pour nous montrer que rien qui soit en cette vie *n'est stable ni permanent*, ains que les choses temporelles seraient perpétuellement muables, inconstantes et sujettes au changement. Le défaut, ainsi que j'ai dit, de la connaissance de cette vérité est ce qui nous rend muables et changeants en nos humeurs, d'autant que nous ne nous servons pas de la raison que Dieu nous a donnée, laquelle raison étant immuable, ferme et solide, est ce qui nous rend semblables à Dieu.

Prédication sur la fermeté

Sermon pour la Pentecôte 1593

Jonas étant commandé d'aller à Ninive prêcher, fut désobéissant et s'en allait ailleurs par mer ; la tempête s'éleva tellement, que le maître et patron du navire résolut d'en jeter un en mer : le sort tomba sur Jonas, et quoi que ce fut sors, si est ce qu'il fut à propos ; car après, *la mer se tint immobile, calmée de sa fureur* (Jon 1,15). Je ne parlerai qu'à moi-même, de peur qu'il ne semble que je veuille jouer au change. Je suis comme un petit Jonas, commandé de Dieu de le louer par bonne conversation ; j'ai été désobéissant, allant et marchant à rebours du commandement de Dieu. La tempête, la bourrasque de ce temps calamiteux est grande, et semble qu'il faille jeter quelqu'un dans la mer : *lancez-moi à la mer, je sais bien que c'est à cause de moi que cette grande tempête est contre vous.* (Jon 1,12). Ô grand Patron du navire ecclésiastique, Jésus Christ, si c'est faute de ma pénitence que cet orage s'est élevé, que la nef se va rompant, jetez-moi, Seigneur, dans la mer ; la mer est la pénitence amère, dans laquelle étant jeté, faites que je sois reçu dans le ventre de la baleine, c'est-à-dire de l'espérance, sans laquelle le repentir n'est qu'une bourrasque de désespoir ; en cette espérance j'y demeurerai trois jours, de contrition, confession et satisfaction, et alors, Seigneur, *la mer cessa de se déchaîner.* Que si non seulement à cause de moi que cette tempête c'est déchaînée, mais à cause de tout ton peuple, changes nos volontés mauvaises en bonnes, et nos courages mauvais en bons : *Crée un cœur pur en nous, Seigneur* (Ps 1, 12). Seigneur Jésus-Christ, faites encore que de nous, *soyons un seul cœur et une seule âme* (Ac 4, 32) ; car alors il se fera un grand calme (Mt 8, 26). Messieurs, je vous exhorte à l'amitié et à la bienveillance entre vous, et à la paix entre tous ; car si nous avons la charité entre nous, nous aurions la paix, nous aurions le Saint-Esprit.

Sermon pour la Pentecôte 1593

Sermon pour le vendredi saint – 25 mars 1622

Or, nous autres, tant que nous sommes, avons trois natures ou trois sortes de vie, s'il faut ainsi dire, dont l'une est négative. C'est celle que nous avons reçue en la personne de notre premier père Adam, en laquelle nous pouvions mourir ou ne mourir pas ; car étant au paradis terrestre où se trouvait *l'arbre de vie*, nous pouvions, en mangeant de son fruit nous empêcher de mourir, sous la condition néanmoins de nous abstenir du fruit défendu, comme Dieu l'avait ordonné. En gardant ce commandement nous ne serions point morts, quoique nous n'eussions pas toujours demeuré en cette vie, mais nous aurions passé d'icelle à une autre meilleure. Je sais bien qu'entre les hommes ce mot de mort signifie en notre langage que la mort n'est qu'un passage d'une vie à l'autre (TAD IX, 13 ; serm1 p.150) ; mourir c'est donc outrepasser les confins de cette vie mortelle pour aller à l'immortelle. Mais il est vrai que nous ne serions point morts de cette mort corporelle dont nous mourons à cette heure, ains nous nous serions toujours acheminés à l'autre vie ; et quand il eut plu à la divine Majesté de nous retirer elle l'eut fait, ou dans un chariot de feu comme Elie (4 R 2,11), ou en telle autre façon qu'il lui eut plu. Cependant, nous pouvions aussi mourir en mangeant du fruit défendu comme fit notre première mère Ève.

En la seconde nature, qui est celle que nous avons depuis la faute d'Adam et en laquelle nous vivons à présent, nous pouvons mourir, mais nous ne pouvons pas ne point mourir, car c'est une loi générale que nous mourrons tous. Depuis que Dieu prononça la sentence de mort contre l'homme, il n'y en a eu et n'y en aura pas un qui ne meure ; aucune créature humaine, quelle qu'elle soit, ne peut s'en exempter. Comme nous avons tous été souillés du péché originel et actuel, aussi mourrons-nous tous (Rm 5,12) ; c'est pourquoi Notre Seigneur, qui était sans péché, s'étant toutefois chargé de nos iniquités, il est mort comme nous ferons tous, nous qui sommes pécheurs.

La troisième nature est celle que nous aurons au Ciel si Dieu nous fait la miséricorde d'y arriver. Là nous vivrons et ne pourrions pas mourir, car nous jouirons de la gloire de l'éternité, de la vie qui nous a été achetée par la mort de notre Sauveur, et la posséderons avec tant d'assurance que nous n'aurons nulle crainte de la perdre. Notre Seigneur est donc venu comme Sauveur pour nous sauver tous en mourant, car sa mort nous a acquis cette vie en laquelle nous ne pourrions jamais mourir, c'est à dire la vie glorieuse.

Sermon pour le vendredi saint – 25 mars 1622

DCCLXXXVII - A Madame Bourgeois, Abbessse du Puits-d'Orbe - Annecy, 18 juin 1612.

Hier bien tard cette bonne dame⁴⁰ arriva, et ce matin elle prend mes lettres. Hélas, ma chère Sœur, que j'aurais bien besoin d'un peu plus de loisir pour laisser reprendre mon cœur, tout fâché de cette nouvelle que je viens de recevoir du trépas de madame notre chère mère! Mais puisque je ne puis, que vous dirais-je, ma très chère Sœur, sinon que voilà comme cette misérable vie mortelle est incertaine parmi nous, et que nous sommes encore plus misérables qu'elle, si nous l'estimons pour autre sujet que pour ce qu'elle nous sert de passage à l'éternelle ; éternelle, ma très chère Fille, à laquelle nous devons sans cesse aspirer, en laquelle nos proches et nos amis se trouveront réunis avec nous d'une société indissoluble.

Mon Dieu, je vois, ce me semble, votre pauvre cœur fort affligé, car je sais que vous l'avez fort sensible en telles occasions. Mais, ma Fille, ayons patience; bientôt nos jours finiront, et nous passerons avec les autres, desquels alors nous trouverons la séparation fort courte.

Certes, si je ne connaissais l'âme de notre défunte et que je n'eusse su qu'elle était bonne et craignait Dieu, j'eusse été plus étonné de la façon de son trépas que de son trépas même, tant j'aime l'esprit au-dessus de tout le reste. Mais une si bonne conscience est toujours assez prête, et n'y a rien à craindre pour ceux qui craignent Dieu : tous les moments leur sont heureux. Je prierai Dieu, selon mon devoir, et pour son repos et pour votre consolation.

DCCLXXXVII - A Madame Bourgeois, Abbessse du Puits-d'Orbe - Annecy, 18 juin 1612.

MCMLXXXII - A une Dame – pas de date

Qu'est-ce que fait votre cœur, ma très chère Fille ? Notre frère m'écrit que vous avez reçu quelque sorte d'affliction qu'il ne me nomme point. Certes, quelle qu'elle soit, elle me donne bien de la condoléance, mais aussi quant et quant (en même temps) de la consolation, puisqu'il dit que Dieu vous l'a envoyée ; car, ma très chère Fille, rien ne sort de cette main divine que pour l'utilité des âmes qui le craignent, ou pour les purifier, ou pour les affiner en son saint amour. Ma très chère Fille, vous serez bienheureuse si vous recevez d'un cœur filialement amoureux ce que Notre Seigneur vous envoie d'un cœur si paternellement soigneux de votre perfection. Regardez souvent à la durée de l'éternité, et vous ne vous trôublerez point des accidents de la vie de cette mortalité. Ainsi-soit-il.

MCMLXXXII - A une Dame

Le but divin des afflictions. - Recevoir avec amour ce que Notre Seigneur nous envoie par amour. Assurance de prières.

Sermon pour la fête de sainte Brigitte – 01.02.21

Le *négociateur* de notre Évangile *cherchait donc des perles* ; il représente tous les Chrétiens. Mais quelles sont ces perles sinon les vertus et bonnes œuvres qui sont comme des perles et pierres précieuses ? F d S explique qu'il est tout à fait ridicule d'attribuer de la valeur aux pierres précieuses.

Les vertus, comme ces pierreries, sont d'elles-mêmes d'un grand prix à cause de leur éclat qui les rend agréables et prisables aux yeux des hommes ; car elles sont fort belles, et tout ce qui est beau est précieux. Néanmoins ce n'est point de cette beauté que dépend leur plus haute valeur, ains de l'estime qu'elles ont devant Dieu, qui en fait un si grand état qu'il leur a promis la félicité, c'est à dire la vie éternelle. Et non content de cela, il est venu ici-bas en terre comme un divin *négociateur* pour chercher ces pierres précieuses, s'exerçant à la pratique des vertus, leur baillant encore un plus beau lustre par ce moyen, à dessein de nous en rendre amoureux, à ce que, les recherchant et nous adonnant à la conquête d'icelles, nous puissions obtenir la vie éternelle qui leur est réservée ; car c'est aux vertus et bonnes œuvres qu'elle se donne (Rm 2,6), voilà pourquoi tous les Chrétiens les cherchent.

Sermon pour la fête de sainte Brigitte – 01.02.21

⁴⁰On ne sait pas avec certitude qui est cette dame, vraisemblablement une amie de Madame Bourgeois

MCIX - A Madame de Peyzieu - [Août-septembre 1615]

Mon Dieu, ma bonne Mère, que cette vie est trompeuse et que l'éternité est désirable ! Que bienheureux sont ceux qui la désirent ! Tenons-nous bien à la main miséricordieuse de notre bon Dieu, car il nous veut tirer après soi. Soyons bien débonnaires et humbles de cœur (Mt 11, 29) envers tous, mais sur tout envers les nôtres. Ne nous empressons point, allons tout doucement, nous supportant les uns les autres. Gardons bien que notre cœur ne nous échappe : Hélas, dit David (Ps 39,13), *mon cœur m'a laissé*. Mais jamais notre cœur ne nous abandonne si nous ne l'abandonnons point ; tenons-le toujours en nos mains (Ps 118,109)

MCIX - A Madame de Peyzieu - [Août-septembre 1615]

VIII – Sermon pour le 4^{ème} dimanche de carême – 29 mars 1615

Il nous reste maintenant à déclarer quelles sont les conditions qu'il faut avoir pour bien faire l'oraison. Je sais bien que les anciens qui traitent cette matière en rapportent beaucoup : les uns en comptent quinze, les autres, huit. Mais puisque ce nombre est si grand, je me restreins et n'en dirai que trois.

La première est qu'il faut être petit en humilité ; la seconde, grand en espérance, et la troisième, qu'il faut être enté sur Jésus-Christ crucifié.

Parlons d'abord de la première qui n'est autre que cette mendicité spirituelle de laquelle Notre Seigneur dit : *Bienheureux sont les mendiants d'esprit, car à eux appartient le Royaume des cieux* (Mt 5,3). Et si bien aucuns des docteurs interprètent ainsi cette parole : *Bienheureux les pauvres d'esprit*, ces deux interprétations ne sont pas contraires, parce que tous les pauvres sont mendiants s'ils ne sont glorieux, et tous les mendiants sont pauvres s'ils ne sont avarés (S.Bern Sermon 21 in Ct 7 ; TAD liv 12 ch2). Il faut donc, pour bien faire oraison, que nous reconnaissons que nous sommes pauvres et que nous nous humiliions grandement ; car ne voyez-vous pas qu'un tireur d'arbalète quand il veut décocher un grand trait, plus il veut tirer haut et plus il tire la corde de son arc en bas ? Ainsi faut-il que nous fassions quand nous voulons que notre prière aille jusqu'au Ciel ; il faut que nous nous approfondissions par la connaissance de notre rien. David (Ps 129,1 ; Eccli 35,21) nous avertit de le faire par ces paroles : Quand tu voudras faire oraison, dit-il, approfondis-toi tellement en l'abîme de ton néant, que tu puisses par après sans difficulté décocher ta prière comme une salette jusque dans les Cieux.

Ne voyez-vous pas que les grands voulant faire monter une fontaine au plus haut de leurs châteaux, vont prendre la source de cette eau en quelque lieu *fort* élevé, puis la conduisent par des tuyaux, la faisant descendre autant qu'ils veulent qu'elle monte ? Car autrement l'eau ne monterait jamais. Et si vous leur demandez comme ils l'ont fait monter, ils vous répondront qu'elle monte par cette descente. Tout de même en est-il de l'oraison ; car si on demande comme est-ce qu'elle peut monter au Ciel, on vous répondra qu'elle y monte par la descente de l'humilité. L'Épouse au Cantique des Cantiques (Ct 3,6 ; 8,5) fait émerveiller les Anges et leur fait dire : *Qui est celle-ci qui vient du désert, et qui monte comme une verge de fumée odoriférante, composée de myrrhe et d'encens et de toutes les bonnes odeurs du parfumeur, et qui est appuyée sur son Bien-Aimé ?* L'humilité en son commencement est un *désert*, bien qu'à la fin elle soit *fort* fructueuse, et l'âme qui est humble pense être un désert où n'habitent ni oiseaux, ni mêmes les bêtes sauvages, et où il n'y a aucun arbre fruitier.

Passons maintenant à l'espérance, qui est la seconde condition nécessaire pour bien faire l'oraison. L'Épouse venant *du désert, monte comme un rejeton ou verge de fumée odoriférante, composée de la myrrhe*. Ceci représente l'espérance, car si bien la myrrhe jette une odeur suave, elle est pourtant amère à goûter ; aussi l'espérance est-elle suave entant qu'elle nous promet de jouir un jour de ce que nous désirons, mais elle est amère parce que nous ne sommes pas en la jouissance de ce que nous aimons. L'*encens* est bien plus proprement le symbole de l'espérance, parce qu'étant mis dessus le *feu* il jette tous jours sa *fumée* en haut ; aussi faut-il que l'espérance soit posée dessus la charité, autrement ce ne serait plus espérance, ains présomption. L'espérance se guide comme une salette jusques à la porte du Ciel, mais elle n'y peut pas entrer parce qu'elle est une vertu toute de la terre ; si nous voulons que notre oraison pénètre le Ciel il faut aiguïser la flèche avec la meule de l'amour.

Venons à la troisième condition. Les Anges disent que l'Épouse est *appuyée sur son Bien-Aimé* ; aussi avons-nous vu que pour dernière condition, il faut être enté sur Jésus-Christ crucifié.

L'Époux ayant une fois loué son Épouse disant qu'elle était *comme un lis entre les épines*, elle par contre échange répond : *Mon Bien-Aimé est comme un pommier entre les halliers* ; cet arbre est tout chargé de feuilles, de fleurs et de fruits, *je me reposerai à son ombre* et recevrai les fruits qui tomberont sur mon giron et les mangerai, et les ayant mâchés je les goûterai en *mon gosier*, où je les trouverai *doux* et suaves (Ct 2,2). Mais cet arbre où est-il planté ? En quel verger le trouverons-nous ? Sans doute il est planté sur le mont de Calvaire, et il se faut tenir à *son ombre*. Mais quelles sont ses feuilles ? Ce n'est autre chose que l'espérance que nous avons de notre salut par le

moyen de la Mort du Sauveur. Et ses fleurs ? Ce sont les prières qu'il faisait pour nous à son Père (He 5,7) ; les fruits sont les mérites de sa Mort et Passion. Demeurons donc au pied de cette Croix, et n'en partons point que nous ne soyons tout détrempés du sang qui en découle.

VIII – Sermon pour le 4^{ème} dimanche de carême – 29 mars 1615